BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

SALLUSTE

GUERRE DE JUGURTHA

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1872

213554-B.

Digitized by Google

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Pour un lecteur français, la *Guerre de Jugurtha* est plus intéressante que pour tout autre; car c'est le sol de notre Algérie qui en a été le théâtre; Cirta est Constantine; et c'est par leur lutte contre Jugurtha que les Romains ont commencé cette grande conquête et ce grand établissement dont nous retrouvons avec admiration les restes séculaires. Nos premiers prédécesseurs en Afrique doivent être honorés par nous comme des instituteurs et comme des modèles.

Digitized by Google

Si des Romains nous passons à leurs adversaires, ce n'est pas sans surprise que nous remarquons chez ces anciens nomades ou Numides, féroces et audacieux cavaliers, des caractères tout pareils à ceux que nous trouvons aujourd'hui chez les Arabes : mœurs, habitudes, allures, manière de combattre, tout, entre ceux-ci et ceux-là, est d'une analogie frappante. S'ils ne sont pas du même sang, il faut donc que le climat et le sol aient singulièrement influé sur la race que nous connaissons, pour lui donner à ce point des traits de ressemblance avec la première. Ce problème encore à résoudre, au sujet des cavaliers de la plaine, est tout résolu, si on l'applique aux habitants de la montagne : les Berbères de l'ancien temps sont les Kabyles du nôtre ; c'est un fait hors de contestation. Il en est de même des Marocains d'aujourd'hui qui sont les Maures du roi Bocchus.

Digitized by Google

Quelque importance qu'aient, dans la *Guerre de Jugurtha*, les événements militaires, ils sont loin de remplir tout le livre ; ils y sont même rapportés d'une manière assez générale et serrée pour que nous n'ayons pas cru nécessaire de donner ici, sur les armées romaines, des éclaircissements qu'on trouvera, mieux à leur place, dans un autre volume de cette collection[1]. Il faut seulement signaler le changement considérable que fit Marius dans la composition des légions, en y introduisant pour la première fois les citoyens de la dernière classe, ceux qu'on nommait les *prolétaires*. Ce fut une révolution dans l'ordre militaire sans doute; mais c'en fut une surtout dans l'ordre politique. Le double caractère de ce fait se retrouve d'ailleurs dans toute la *Guerre de Jugurtha* ; Rome et l'Afrique, le forum et le champ de bataille s'y partagent

1. Voir l'Avertissement du *Siége de Jérusalem*.

Digitized by Google

l'attention du lecteur; et cependant l'action, divisée en apparence, en réalité est une. C'est l'originalité même et l'intérêt du sujet et du livre.

Salluste (Caius Sallustius Crispus) était né en l'année 668 de Rome, l'une des plus agitées d'un temps où l'agitation était perpétuelle, l'année du septième et dernier consulat de Marius. Il était plébéien, d'assez bas lieu même; sa jeunesse fut licencieuse; il eut, par sa faute, des mésaventures et des humiliations qui l'aigrirent contre la société de son temps, et le jetèrent, par une conséquence naturelle, dans la faction démagogique. Les suffrages d'un parti qui dominait par le nombre le firent successivement questeur et tribun du peuple; mais ses mauvaises mœurs lui attirèrent une nouvelle et bien plus grande humiliation : il fut noté publiquement et rayé de la liste du sénat par les censeurs. César,

Digitized by Google

qui n'était ni délicat ni scrupuleux en fait d'alliances, comme sont les ambitieux qui veulent à tout prix réussir, accueillit les offres de service que lui fit Salluste. Il disposa pour lui de la questure, puis de la préture, et l'emmena en Afrique. Après la bataille de Thapsus et la défaite des Pompéiens, il lui donna le gouvernement de la Numidie avec le titre de proconsul. Salluste en revint odieusement riche.

S'il n'y avait, pour témoigner de ses concussions et de ses exactions, que la clameur des contemporains, il y aurait à douter peut-être, parce que la noblesse, qu'il n'avait pas ménagée, pouvait, par représailles, ne pas le ménager à son tour, et le poursuivre d'accusations outrées, comme celles dont il l'avait poursuivie elle-même; mais voici un témoin désintéressé, Dion Cassius, qui, plus de deux siècles et demi après Salluste, étant allé,

Digitized by Google

Digitized by Google

GUERRE

DE JUGURTHA

I. C'est à tort que l'homme se plaint de ses destinées, de ce que, faible et resserré dans les limites d'une courte existence, il dépend plus du hasard que du mérite. Pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera, au contraire, qu'il n'est rien de plus grand, rien de plus noble que l'homme, et que, s'il manque quelque chose à sa nature, c'est plutôt l'activité volontaire que la force ou le temps. Guide et souveraine de la vie des mortels, que l'âme marche à la gloire par la voie du mérite, elle est au plus haut degré forte, puissante, illustre, et n'a pas besoin de la fortune, qui ne peut ni donner ni ôter à qui que ce soit la probité, l'activité et les autres vertus. Séduit, au contraire, par des passions déréglées, l'homme s'abandonne-t-il

Digitized by Google

à l'indolence et aux plaisirs des sens? lorsqu'après quelques instants de funestes délices il a vu dépérir par son inertie et ses forces, et son temps, et son talent, il accuse la faiblesse de son être, il rejette sur les circonstances un mal dont lui seul est coupable. Que si les humains prenaient autant de souci des choses vraiment bonnes, qu'ils déploient de zèle à la recherche de celles qui leur sont étrangères, inutiles, et souvent même dangereuses, ils dépendraient moins des événements que les événements ne dépendraient d'eux, et telle serait la grandeur à laquelle ils parviendraient, que, de mortels qu'ils sont, la gloire les rendrait immortels.

II. L'homme, en effet, étant composé d'une âme et d'un corps, tout ce qui tient à nous et à nos affections participe nécessairement à la nature, soit de ce corps, soit de cette âme. Ainsi la beauté, les richesses, la force physique et tous les autres avantages de ce genre passent vite ; au contraire, les œuvres éclatantes du génie sont, comme l'âme, impérissables. En un mot, les biens du corps et de la fortune, ayant un commencement, ont aussi une fin : tout ce qui naît meurt ; tout ce qui croît décline : l'âme seule, incorruptible, immortelle, souveraine du genre humain, dirige tout, maîtrise tout, et n'est elle-même maîtrisée par rien. Aussi ne peut-on trop s'étonner de l'inconséquence de ceux qui, livrés aux voluptés des sens, passent leur vie dans la mollesse et l'inaction, laissant d'ailleurs croupir

Digitized by Google

dans l'abandon et l'inertie leur âme, c'est-à-dire la meilleure et la plus noble portion de l'être humain, et cela quand il est pour l'esprit tant de moyens divers d'atteindre à la plus haute illustration.

III. Toutefois, il en est dans le nombre, tels que les magistratures, les commandements, en un mot l'administration publique à un titre quelconque, qui ne me semblent guère à rechercher par le temps qui court : les honneurs, en effet, ne se donnent plus au mérite, et ceux que l'intrigue a portés au pouvoir n'en sont ni plus en sûreté ni plus considérés. Quant à vouloir s'imposer, par la violence, à sa patrie et aux auteurs de ses jours, dût-on réussir et réformer des abus, c'est toujours une chose odieuse, d'autant plus que toute révolution présage des malheurs, des exils, des cruautés de toute nature. Mais si l'on doit s'épuiser en vains efforts, et, pour prix de ses peines, ne recueillir que des haines, c'est alors le comble de la démence. Que dire de l'homme qui serait possédé de la honteuse et funeste manie de faire à la puissance de quelques ambitieux le sacrifice gratuit de son honneur et de sa liberté ?

IV. De toutes les autres occupations qui sont du ressort de l'esprit, il n'en est guère de plus utile que le récit des événements passés. Au reste, tant d'autres en ont vanté l'excellence que je crois devoir m'abstenir d'en parler : je craindrais, d'ailleurs, qu'on n'imputât à l'orgueilleux désir de me glorifier moi-même les éloges donnés à des tra-

Digitized by Google

vaux auxquels je me suis consacré. Et pourtant, il se trouvera des gens, je le sais, qui, parce que j'ai résolu de passer le reste de ma vie loin des affaires publiques, taxeront d'oisiveté mes nobles et utiles labeurs, ceux-là du moins, pour qui l'activité consiste surtout à saluer par son nom chaque citoyen, et à briguer par des festins la faveur populaire. Mais si l'on veut bien se rappeler en quelles circonstances j'ai obtenu les magistratures, quels concurrents ne purent y parvenir comme moi, quelle espèce d'hommes enfin se sont introduits depuis dans le sénat, on reconnaîtra assurément que c'est plutôt par raison que par lâcheté que je suis revenu sur mes premières résolutions, et que la République a plus à profiter de ma prétendue oisiveté que de l'activité de tant d'autres. J'ai souvent ouï raconter qu'au dire de Q. [Fabius] Maximus, de P. Scipion et de bien d'autres personnages éminents de notre patrie, la vue des images de leurs ancêtres embrasait leurs âmes du plus vif amour de la vertu : non sans doute que cette cire et ces muettes effigies eussent en elles-mêmes une si grande puissance, mais parce qu'en effet le souvenir des belles actions développe dans le cœur des grands hommes une flamme qui ne s'abat plus, qu'ils n'aient, à force de mérite, égalé la renommée et la gloire de leurs modèles. Quelle différence dans ce siècle de corruption ! Est-il un seul citoyen qui ne lutte avec ses ancêtres, non de probité, non d'activité, mais de richesses et de profusions? Les

Digitized by Google

hommes nouveaux eux-mêmes, qui jusqu'ici avaient dû à leur seul mérite l'honneur de passer avant la noblesse, n'arrivent plus aux commandements et aux magistratures qu'à force d'intrigues et de brigandages, comme si la préture, le consulat et toutes les dignités de ce genre, avaient en soi leur éclat et leur magnificence, et n'empruntaient pas leur valeur au mérite de ceux qui en sont revêtus! Mais je me suis laissé entraîner trop complaisamment et trop loin par le dépit, par le dégoût que m'inspirent les mœurs du siècle : je me hâte de revenir à l'objet de ce livre.

V. J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain soutint contre Jugurtha, roi des Numides : d'abord, parce qu'elle fut considérable, sanglante, marquée par bien des vicissitudes; ensuite, parce qu'alors éclata la première opposition à la tyrannie des nobles, lutte terrible, qui ne respecta aucun droit, ni divin ni humain, et qui égara tellement les esprits, que la guerre et la désolation de l'Italie purent seules mettre un terme aux fureurs des partis! Mais, avant d'entrer dans cet important récit, je reprendrai en quelques mots les faits qui précédèrent, pour jeter sur cette étude plus de jour et plus de clarté. Durant la seconde guerre punique, dans laquelle Annibal, général des Carthaginois, avait fait essuyer aux forces de l'Italie le plus rude échec qu'elles eussent subi depuis l'agrandissement du nom romain, Masinissa, roi des Numides, admis à notre alliance par ce même P. Sci-

Digitized by Google

pion que ses exploits firent depuis surnommer l'Africain, s'était signalé par de nombreux et brillants faits d'armes. En récompense, le peuple romain, après la défaite des Carthaginois et la prise de Syphax, qui avait possédé en Afrique un vaste et puissant empire, lui fit don de toutes les villes et de toutes les terres qu'il avait conquises. Aussi Masinissa resta-t-il avec nous jusqu'au bout, dans les termes d'une utile et honorable alliance; mais avec sa vie finit son règne. Micipsa, son fils, hérita seul de ses États, la maladie ayant emporté ses frères Manastabal et Gulussa. Ce prince eut à son tour deux fils, Adherbal et Hiempsal; de plus, il recueillit dans son palais Jugurtha, fils de son frère Manastabal et d'une concubine (circonstance qui avait déterminé Masinissa à le laisser dans la condition privée), et lui fit donner la même éducation qu'à ses propres enfants.

VI. Remarquable, dès sa première jeunesse, par sa force, par sa beauté, et surtout par l'énergie de son âme, Jugurtha ne se laissa point corrompre par la mollesse et l'oisiveté : suivant l'usage de sa nation, il montait à cheval, lançait le javelot, disputait le prix de la course aux jeunes Numides de son âge, et savait, tout en les éclipsant tous, se faire chérir de tous; il passait encore la plus grande partie de son temps à la chasse, et était toujours le premier ou l'un des premiers à frapper le lion ou toute autre bête féroce : nul n'en faisait autant que lui, et nul ne parlait aussi peu de soi-même. Mi-

Digitized by Google

cipsa s'était d'abord montré charmé de ces débuts, dans l'espoir que le mérite de Jugurtha ferait la gloire de son règne ; mais quand, arrivé au terme de sa carrière, il vit ses fils encore enfants, Jugurtha au contraire déjà formé et se développant de jour en jour davantage, il en fut vivement affecté, et mille pensées diverses agitèrent son esprit. Il tremblait en songeant que l'homme est, par sa nature, avide de dominer et irrésistiblement entraîné vers l'assouvissement de sa passion; que d'ailleurs et son âge et celui de ses fils offraient une de ces occasions qui, par l'appât d'une proie facile, jettent hors du droit chemin les mortels même les moins ambitieux : d'autre part, l'enthousiasme des Numides pour Jugurtha lui faisait craindre que tout attentat contre les jours d'un prince si accompli ne devînt le signal d'une sédition ou d'une guerre civile.

VII. Assailli par toutes ces difficultés, Micipsa comprit qu'il ne pouvait, ni par force ni par ruse, se défaire d'un homme si populaire : l'intrépidité de Jugurtha et son ardeur pour la gloire militaire lui inspirèrent alors la résolution de le lancer au milieu des dangers et de tenter ainsi la fortune. Il devait, à l'occasion de la guerre de Numance, fournir au peuple romain un secours de cavalerie et d'infanterie : dans la pensée que Jugurtha y périrait infailliblement, victime soit du désir de signaler sa valeur, soit de la fureur des ennemis, il le mit à la tête des Numides qu'il envoyait en Espagne.

Digitized by Google

Cependant l'événement fut loin de répondre à son attente. En effet, Jugurtha, esprit actif et pénétrant, ne tarda pas à connaître à fond et le caractère de Scipion, qui commandait alors aux Romains, et les habitudes des ennemis : dès lors, à force de zèle et d'ardeur, de soumission modeste à son chef et d'empressement à affronter le péril, il s'acquit en peu de temps une telle renommée qu'il devint l'idole des nôtres et l'effroi des Numantins. Au fait, il était à la fois brave dans les combats et sage dans les conseils, qualités qu'il est si rare de réunir, parce que l'une, à force de prévoyance, mène en général à la timidité ; l'autre, à force d'audace, à la témérité ! Aussi était-ce à Jugurtha que Scipion confiait toutes les entreprises difficiles : il l'avait mis au nombre de ses amis et le chérissait davantage de jour en jour, en voyant qu'aucun des projets conçus ou exécutés par lui ne demeurait sans résultat. Ajoutez à cela un cœur très-généreux et un esprit très-insinuant, ce qui lui avait attaché bon nombre d'entre les Romains par les liens de la plus étroite amitié.

VIII. Notre armée comptait à cette époque bon nombre d'hommes nouveaux et de nobles, toujours prêts à sacrifier aux richesses la justice et l'honneur, influents, puissants à Rome, plus connus qu'estimés chez nos alliés. Ces gens-là, par leurs promesses, irritaient sans cesse les instincts ambitieux de Jugurtha : « Micipsa mort, lui seul devait rester maître de la Numidie : il en était digne par

Digitized by Google

son rare mérite, et à Rome, d'ailleurs, tout était vénal. » Cependant, une fois Numance détruite, Scipion songea à congédier les auxiliaires et à rentrer lui-même dans sa patrie : après avoir, en présence de toute l'armée, comblé Jugurtha de présents et d'éloges magnifiques, il l'entraîna sous sa tente, et là, le prenant à part, il l'engagea à cultiver l'amitié du peuple romain par des services rendus plutôt à l'État qu'à de simples particuliers : « Il ne devait point s'accoutumer à des largesses individuelles : s'il voulait persister dans sa noble conduite, la gloire et la royauté lui arriveraient naturellement ; s'il prétendait aller trop vite, ses largesses mêmes le précipiteraient dans l'abîme. »

IX. Après lui avoir donné ces avis, Scipion le congédia, en le chargeant de remettre à Micipsa une lettre conçue en ce sens : « Ton cher Jugurtha a déployé la plus grande valeur dans la guerre de Numance, et je ne doute pas de la satisfaction que tu en éprouves. Ses services lui ont mérité toute mon affection : je ne négligerai rien pour lui assurer également celle du sénat et du peuple romain. Je te félicite personnellement au nom de notre amitié : tu as là un neveu digne de toi et de son aïeul Masinissa. » Trouvant donc dans cette lettre du général la confirmation de tout ce que lui avait appris la renommée, le roi, ébranlé à la fois par le mérite de Jugurtha et surtout par le crédit qu'il s'était acquis, changea de dispositions à son égard et entreprit de le gagner par des bienfaits :

Digitized by Google

sur-le-champ il l'adopta, et l'institua, par testament, son héritier au même titre que ses fils. Puis, à quelques années de là, accablé par la maladie et par l'âge et sentant que son heure était venue, il réunit ses amis et ses proches, et avec eux Adherbal et Hiempsal ses fils, et, en leur présence, s'adressa, dit-on, à Jugurtha à peu près en ces termes :

X. « Tu étais tout enfant, Jugurtha, et la perte de ton père t'avait laissé sans avenir, sans fortune, quand je t'approchai de mon trône, convaincu qu'à raison de mes bienfaits, je ne te serais pas moins cher qu'à mes propres enfants, si je venais à en avoir. Cet espoir n'a pas été déçu : sans parler de tant d'autres hauts faits, tout récemment ton retour de Numance a répandu et sur moi et sur mon royaume le plus glorieux éclat : par ta valeur, tu as resserré de la manière la plus étroite les liens de notre amitié avec les Romains ; tu as fait revivre en Espagne le nom de notre famille ; enfin, ce qu'il y a de plus difficile au monde, par ta gloire tu as triomphé de l'envie. Aujourd'hui, puisque la nature a marqué la fin de mon existence, je t'y engage, je t'en conjure par cette main que je t'abandonne, par la majesté même de la royauté, chéris toujours ces enfants, tes proches par la naissance, tes frères par mon bienfait, et ne va pas, pour t'adjoindre des étrangers, rejeter ceux qui te sont unis par le sang. Les vrais appuis de la royauté, ce ne sont ni les armées ni les trésors, mais bien les amis ! les amis, dont l'affection ne se conquiert point par la

Digitized by Google

force des armes, ne s'achète point au prix de l'or, mais s'obtient par les bons offices et la loyauté. Or, quel ami plus sûr qu'un frère pour son frère? chez quel étranger peut-on trouver du dévouement, quand on a traité les siens en ennemis? Je vous laisse un trône, inébranlable si vous êtes vertueux, chancelant si vous cessez de l'être : car les plus petits États grandissent par la concorde, les plus grands périssent par la discorde. Du reste, c'est à toi plus qu'à ces enfants, à toi, Jugurtha, qui as sur eux la supériorité de l'âge et de l'expérience, qu'il appartient de pourvoir à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux; d'autant plus que, dans toute lutte, le plus puissant, fût-il l'offensé, passe pour l'agresseur, par cela seul qu'il peut davantage. Quant à vous, Adherbal et Hiempsal, honorez, respectez votre illustre frère : imitez ses vertus, et faites tous vos efforts pour qu'il ne semble jamais que l'adoption m'ait rendu plus heureux père que la nature! »

XI. Bien que Jugurtha démêlât sans peine l'artifice d'un tel langage, et qu'au fond il eût lui-même des sentiments fort différents, il ne laissa pas de répondre au roi avec le sentiment affectueux que commandait la circonstance. Micipsa mourut peu de jours après. Ses obsèques furent célébrées avec la magnificence due à son rang; puis les jeunes rois se réunirent pour conférer entre eux sur l'ensemble des affaires de l'État. Hiempsal, le plus jeune des trois, naturellement fier et depuis longtemps plein de dédain pour Jugurtha, à cause de l'inéga-

Digitized by Google

lité qu'imprimait à sa naissance la basse extraction de sa mère, s'empressa de s'asseoir à la droite d'Adherbal, afin d'enlever à Jugurtha la place du milieu, que les Numides regardaient comme la place d'honneur ; enfin pourtant, vivement pressé par son frère de céder à la supériorité de l'âge, il consentit, non sans peine, à passer de l'autre côté. La conférence roulait sur divers points relatifs à l'administration du royaume, quand Jugurtha émit cette idée entre autres, que tous les arrêtés et décrets des cinq années précédentes devaient être annulés, attendu que Micipsa, alors épuisé par les ans, n'avait pas joui de la plénitude de son intelligence. Aussitôt Hiempsal de s'écrier qu'il est du même avis : qu'en effet c'est précisément dans le cours des trois dernières années que l'adoption a donné à Jugurtha des droits au trône. Cette parole pénétra dans le cœur de Jugurtha plus avant qu'on ne le crut : à partir de ce moment, agité par le ressentiment et la crainte, il ne cessa de machiner, de disposer, de méditer sans relâche les moyens de prendre Hiempsal dans ses piéges. Cependant, comme la ruse n'amenait point un résultat assez prompt et que rien ne calmait son implacable haine, il résolut d'en finir, de quelque manière que ce fût.

XII. Dans cette première conférence dont je viens de parler, les jeunes rois étaient convenus, à raison de leur désunion, de se partager les trésors et de déterminer les limites dans lesquelles se renfermerait la domination de chacun d'eux : ils fixèrent une

Digitized by Google

époque pour ce double partage, à commencer par celui de l'argent, et se retirèrent en attendant, chacun de son côté, dans des places voisines des trésors. Le hasard fit que, dans la ville de Thirmida, Hiempsal occupât la maison d'un officier attaché au service personnel de Jugurtha, et que celui-ci avait toujours chéri et distingué. Cet agent que lui offre la fortune, Jugurtha le comble de promesses et le détermine à se rendre à sa maison sous prétexte de le visiter, et à se faire faire de fausses clefs (les véritables étaient régulièrement remises à Hiempsal); il s'engage à se présenter lui-même, dès qu'il le faudra, avec une troupe nombreuse. Le Numide s'empresse d'exécuter ces ordres et introduit pendant la nuit les soldats de Jugurtha. Ceux-ci, dès qu'ils ont pénétré dans l'intérieur, s'élancent dans toutes les directions, à la recherche du roi ; massacrent ses gens, les uns tout endormis, les autres accourant déjà à leur rencontre ; fouillent les endroits les plus secrets, brisent les clôtures, sèment partout le tumulte et la confusion. On finit par découvrir Hiempsal, qui se cachait dans la chambre d'une esclave, où, dans sa frayeur et son ignorance des lieux, il s'était réfugié tout d'abord. Fidèles à leurs instructions, les Numides rapportent sa tête à Jugurtha.

XIII. Le bruit d'un tel forfait ne tarda pas à se répandre par toute l'Afrique et à plonger dans la terreur Adherbal et tous les anciens sujets de Micipsa. Les Numides se divisèrent en deux camps :

Digitized by Google

le plus grand nombre se déclare pour Adherbal, mais les plus intrépides s'attachent à son rival. En conséquence, Jugurtha arme le plus de troupes qu'il peut, ajoute, de force ou de gré, plusieurs villes à sa domination, et se propose de régner sur toute la Numidie. De son côté, Adherbal avait envoyé des députés à Rome pour informer le sénat du meurtre de son frère et de sa propre situation : comptant toutefois sur le nombre de ses soldats, il se préparait à tenter le sort des armes ; mais à peine la lutte fut-elle engagée, que, vaincu dans le combat, il s'enfuit dans la province romaine, et de là directement à Rome. Cependant, lorsque Jugurtha eut accompli ses projets, et que, maître de toute la Numidie, il vint à réfléchir à loisir sur son crime, il se prit à trembler et à ne voir d'autre espoir contre l'indignation du peuple romain que dans ses trésors et dans la cupidité de la noblesse. Il dépêche donc à Rome, peu de jours après, des députés chargés d'or et d'argent, avec mission d'abord de combler de présents ses anciens amis, puis de lui en acquérir de nouveaux, et, en un mot, partout où ils trouveront des consciences à acheter, de ne reculer devant aucunes largesses. Suivant ces instructions, les députés, à peine arrivés à Rome, envoient des dons magnifiques aux anciens hôtes de leur roi et à tous les membres alors influents du sénat. Aussitôt il s'opère un tel changement que la haine la plus violente fait place chez les nobles à une bienveillance, à une faveur marquée : gagnés,

Digitized by Google

les uns par des promesses, les autres par de l'argent, ils assiégent chaque sénateur tour à tour et s'efforcent d'obtenir qu'il ne soit pris aucune mesure trop sévère contre Jugurtha. Puis, quand les députés se croient suffisamment assurés du succès, le sénat fixe un jour, et il est enfin donné audience aux deux parties. Adherbal y prit, dit-on, la parole en ces termes :

XIV. « Pères Conscrits, Micipsa mon père me prescrivit en mourant de ne me considérer que comme l'administrateur du royaume de Numidie, dont vous seuls possédiez d'ailleurs la souveraineté pleine et absolue : il me recommanda encore de m'attacher à servir le peuple romain de tout mon pouvoir, tant en paix qu'en guerre ; de voir en vous des parents, une famille : à cette condition, je devais trouver dans votre amitié une armée, des richesses, tous les soutiens d'un trône. Je me disposais à suivre ces leçons de mon père, quand, au mépris de votre puissance, Jugurtha, le plus scélérat des hommes que la terre ait portés, m'a chassé de mes États et de tous mes biens, moi, le petit-fils de Masinissa, moi l'allié, l'ami héréditaire du peuple romain ! Assurément, Pères Conscrits, puisque je devais en venir à ce degré d'infortune, je voudrais, en sollicitant votre secours, pouvoir invoquer mes propres services plutôt que ceux de nos aïeux : j'aurais voulu, par-dessus tout, que le peuple romain se trouvât mon débiteur, sans qu'il y eût eu nécessité pour moi de faire valoir mes droits auprès

Digitized by Google

de lui ; je voudrais du moins, réduit à la nécessité de le faire, pouvoir revendiquer votre appui à titre de dette. Quoi qu'il en soit, puisque l'innocence est par elle-même une défense peu sûre et qu'il n'a pas dépendu de moi que Jugurtha fût ou ne fût pas ce qu'il est, je me suis réfugié vers vous, Pères Conscrits, forcé, à mon grand regret, de vous être à charge avant de vous avoir été utile.

« Les autres rois, ou ne furent reçus dans votre amitié qu'après avoir été vaincus par vos armes, ou briguèrent votre alliance à l'heure du péril : notre famille, au contraire, forma ses premières liaisons avec le peuple romain pendant la guerre de Carthage, dans un temps où vos vertus plus que votre fortune pouvaient faire convoiter une telle alliance. Ne souffrez pas, Pères Conscrits, que le descendant de cette famille réclame en vain votre assistance. N'eussé-je pour l'obtenir d'autres titres que ma triste fortune, moi naguères souverain, naguères puissant par ma naissance, par mon nom, par les ressources de mon empire, aujourd'hui brisé par la douleur, dénué de tout, réduit à attendre des secours étrangers, il serait encore de la dignité du peuple romain de s'opposer à une injustice, et de ne pas permettre qu'une domination quelconque s'accrût par le crime ; mais ce royaume d'où je suis expulsé, c'est celui-là même que le peuple romain donna à mes ancêtres, celui-là même d'où mon père et mon aïeul, conjointement avec vous, chassèrent Syphax et les Carthaginois : c'est de vos bienfaits

Digitized by Google

qu'on me dépouille, Pères Conscrits ! c'est vous qu'on méprise en m'attaquant !

« Hélas ! quel malheur que le mien ! Voilà donc, ô Micipsa, ô mon père, le fruit de tes bontés ! Celui que tu as fait l'égal de tes enfants, le cohéritier de ton sceptre, devient précisément le destructeur de ta race ! Notre famille ne connaîtra-t-elle donc jamais le repos ? vivrons-nous toujours dans le sang, dans les combats, dans les exils ? Tant que Carthage fut debout, il était naturel que tous les maux s'abattissent sur nous : l'ennemi était si près ; vous, nos amis, si loin ! nous n'avions d'espoir qu'en nos armes. Mais, l'Afrique une fois purgée de ce fléau, nous goûtions en sécurité les douceurs de la paix ; car nous n'avions plus d'ennemis, si ce n'est peut-être ceux qu'il vous eût plu de nous assigner. Et voici que tout à coup Jugurtha, emporté par une audace, une scélératesse, un orgueil intolérable, assassine mon frère et commence par faire du royaume de sa victime la proie de son forfait ; puis, furieux de ne pouvoir me prendre dans les mêmes piéges, il m'attaque ouvertement, alors que, dans un empire dépendant de votre puissance, je ne m'attendais à rien moins qu'à des violences ou à des hostilités, me chasse, comme vous voyez, de ma patrie et de mes foyers, sans ressources, tout couvert de misères, et fait si bien que tout autre endroit devient pour moi plus sûr que mes propres États !

« Je pensais, Pères Conscrits, comme je l'avais

Digitized by Google

entendu proclamer bien haut par mon père, que ceux qui cultivaient votre amitié, s'ils s'imposaient une lourde charge, étaient d'ailleurs les mieux protégés des hommes. Notre famille, autant qu'il a dépendu d'elle, vous a aidés dans toutes vos guerres : à votre tour, il dépend de vous, Pères Conscrits, que nous soyons en sûreté pendant la paix. Nous étions deux frères; mon père nous en donna un troisième, Jugurtha, croyant nous l'attacher par ses bienfaits : l'un de nous est mort assassiné par lui; moi-même, je n'ai échappé qu'à grand'peine à ses desseins fratricides. Que faire? à qui recourir de préférence dans ma détresse? Tous les appuis de ma famille sont anéantis : mon père a payé à la nature le tribut obligé; mon frère s'est vu arracher la vie par le crime d'un parent, de celui-là même qui devait le plus respecter ses jours ; mes alliés, mes amis, mes proches, tous ont été victimes des cruautés les plus diverses : pris par Jugurtha, les uns ont été mis en croix, d'autres jetés aux bêtes; le petit nombre de ceux auxquels on a laissé le souffle, enfermés au fond de noirs cachots, y traînent dans l'affliction et le désespoir une vie plus affreuse que la mort. Au surplus, quand j'aurais conservé tout ce que j'ai perdu, quand mes appuis naturels ne se seraient point tournés contre moi, oui, dans toute disgrâce imprévue, c'est encore vous que j'implorerais, Pères Conscrits, vous à qui la majesté de votre empire fait un devoir de veiller au maintien de tous les droits, à la répression de toutes les injustices. Mais aujour-

Digitized by Google

d'hui, exilé de ma patrie et de mes foyers, seul et dénué de tout ce qui rend l'existence honorable, où aller? à qui m'adresser? A ces nations, à ces rois, que notre alliance avec vous nous a pour toujours aliénés? Est-il donc une seule terre où je puisse diriger mes pas, qui ne porte partout les traces des hostilités de mes ancêtres? est-il un seul peuple qui puisse compatir à nos souffrances, pour peu qu'il ait jamais été votre ennemi?

« Tels sont, en un mot, les principes auxquels nous a formés Masinissa, Pères Conscrits : nous attacher exclusivement au peuple romain, et ne contracter ni alliances ni sociétés nouvelles : dans votre amitié, nous devions trouver sans peine tous les appuis nécessaires; si la fortune venait à changer pour cet empire, nous devions périr avec vous. Grâce à votre valeur et à la protection des Dieux, vous êtes grands et puissants; tout s'efface devant vous, tout vous obéit : il ne vous en est que plus facile de venger les injures faites à vos alliés. Tout ce que je crains, c'est que quelques particuliers, abusés par les avances de Jugurtha qu'ils connaissent mal, ne se laissent égarer : j'apprends en effet qu'ils n'épargnent ni démarches, ni sollicitations, ni importunités auprès de chacun de vous, pour obtenir que vous ne décidiez rien en l'absence de Jugurtha et sans l'avoir entendu : suivant eux, mes allégations ne sont que mensonges, ma fuite n'est qu'une feinte, et j'étais libre de demeurer dans mes États. Ah! que ne vois-je celui dont l'odieux forfait

Digitized by Google

m'a plongé dans ce gouffre, réduit à feindre de même ! Fasse le ciel que vous ou les Dieux immortels, vous preniez enfin souci des choses humaines ! Alors sans doute ce misérable, aujourd'hui si fier, si triomphant de ses crimes, torturé à son tour par toutes les douleurs, expiera cruellement et son ingratitude envers mon père, et le meurtre de mon frère, et mes propres souffrances !

« O mon frère, objet de mes plus chères affections ! bien que la vie t'ait été enlevée avant le temps, par la main qui devait le moins attenter à tes jours, le dirai-je ? j'estime qu'il y a plus à se réjouir qu'à se lamenter de ton sort : ce n'est pas la royauté, c'est la fuite, l'exil, le dénûment, tous les maux enfin qui pèsent sur moi, que tu as perdus avec l'existence. Quant à moi, hélas ! précipité du royaume de mes pères dans cet abîme d'infortune, j'étale à tous les regards le spectacle des vicissitudes humaines, et je ne sais à quel parti m'arrêter : poursuivrai-je ta vengeance, quand j'ai moi-même besoin de secours ? aviserai-je aux intérêts de ma couronne, quand ma vie ou ma mort sont à la merci d'autrui ? Plût au ciel que la mort offrît à mes tristes destinées une issue honorable, et que je ne dusse point justifier tous les mépris en cédant à l'excès des maux qui me brisent ! Mais désormais la vie m'est odieuse, et je ne puis mourir sans déshonneur. Au nom de vous-mêmes, Pères Conscrits, au nom de vos enfants, de vos pères, de la majesté du peuple romain, venez en aide à ma détresse, opposez-vous au

Digitized by Google

triomphe de l'injustice, ne souffrez pas que ce royaume de Numidie qui vous appartient, devenu la proie du crime, s'écroule dans le sang de notre famille ! »

XV. Lorsque le roi a cessé de parler, les députés de Jugurtha, plus confiants en leurs largesses qu'en la bonté de leur cause, répondent en peu de mots : « Les Numides ont massacré Hiempsal en haine de sa cruauté : Adherbal, vaincu après avoir pris lui-même l'offensive, ne se plaint que du tort qu'il n'a pu faire. Jugurtha supplie le sénat de voir en lui le même homme qui s'est révélé à Numance, et de le juger moins sur les allégations de son adversaire que sur ses propres actes. » Adherbal et les députés se retirent ensuite, et le sénat est appelé à délibérer sur-le-champ. Les partisans des députés et la plupart des membres présents, corrompus à force d'intrigues, sont tout dédain pour les paroles d'Adherbal, tout éloges pour le mérite de Jugurtha : crédit, clameurs, tout enfin est mis au service du crime et de l'infamie d'autrui, comme s'il se fût agi d'une gloire personnelle. Quelques sénateurs pourtant, préférant aux richesses le devoir et la justice, voulaient qu'on secourût Adherbal et qu'on poursuivît avec sévérité le meurtre de son frère ; notamment Emilius Scaurus, homme d'une haute naissance, actif, influent ; au fond, avide de puissance, d'honneurs et de richesses, mais habile à masquer ses vices. Témoin de l'éclat et de l'impudence des largesses de Jugurtha, il craignit l'odieux

Digitized by Google

qui s'attaque d'ordinaire à une corruption trop scandaleuse, et sut contenir sa passion habituelle.

XVI. La victoire toutefois demeura, dans le sénat, au parti qui sacrifiait la justice à l'argent ou à la faveur. Un décret chargea dix commissaires de partager entre Jugurtha et Adherbal les provinces qu'avait possédées Micipsa. A la tête de cette commission, on mit L. Opimius, personnage fameux et alors tout-puissant au sénat, parce que pendant son consulat, après le meurtre de C. Gracchus et de M. Fulvius Flaccus, il avait poursuivi avec le dernier acharnement la victoire de la noblesse sur le peuple. Bien qu'à Rome Jugurtha se fût déjà assuré son amitié, il ne laissa pas de le recevoir avec des prévenances infinies, et il l'amena, à force de dons et de promesses, à sacrifier sa réputation, son devoir, en un mot tous ses intérêts, aux convenances d'un prince étranger. Les autres commissaires, attaqués par les mêmes séductions, se laissèrent également presque tous gagner : peu d'entre eux firent passer le devoir avant l'argent. Dans le partage, toute la partie de la Numidie qui touche à la Mauritanie, c'est-à-dire la plus fertile et la plus peuplée, fut livrée à Jugurtha : l'autre, qui, avec plus de ports et plus de beaux édifices, avait plus d'apparence que de ressources réelles, échut à Adherbal.

XVII. Ici mon sujet semble m'inviter à esquisser brièvement la géographie de l'Afrique, et à toucher un mot des nations avec lesquelles nous avons eu soit des guerres, soit des alliances. Les pays et les

Digitized by Google

peuples moins souvent visités à raison de leur brûlant climat, de leurs montagnes et de leurs déserts, il me serait difficile d'en rien dire de bien positif; les autres, j'en donnerai un très-rapide aperçu.

Dans la division du globe terrestre, la plupart des auteurs ont fait de l'Afrique une troisième partie du monde; d'autres en petit nombre n'en ont compté que deux, l'Asie et l'Europe, et ont compris l'Afrique dans l'Europe. Cette contrée a pour bornes : à l'occident, le détroit qui joint notre mer à l'Océan; au levant, une vaste surface inclinée, que les habitants nomment *Catabathmos* (la Descente). La mer y est orageuse et sans ports; le sol, fertile en grains, favorable aux bestiaux, dépourvu d'arbres; le ciel sans pluies; la terre sans sources. Les habitants sont sains et robustes, légers à la course, durs à la fatigue : pour la plupart, ils meurent lentement minés par la vieillesse, à moins que leurs jours ne soient abrégés par le fer, ou la dent des bêtes féroces; car s'il est rare que la maladie emporte aucun d'eux, en revanche il y a abondance d'animaux d'espèce malfaisante. Pour ce qui est des premiers occupants de l'Afrique, de ceux qui s'y établirent par la suite, de la manière dont s'opéra la fusion entre tous, je vais, tout en m'écartant par là des idées généralement reçues, exposer succinctement les traditions des livres puniques attribués au roi Hiempsal, telles que je me les suis fait expliquer, et telles qu'elles ont cours parmi les gens du pays : j'en

Digitized by Google

laisse au surplus toute la responsabilité à mes autorités.

XVIII. L'Afrique fut occupée dans l'origine par les Gétules et les Libyens, peuplades farouches, grossières, qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et broutaient l'herbe à la façon des troupeaux. Chez eux point de coutumes, point de lois, point d'autorité constituée : errants, vagabonds, ils faisaient leur gîte là où la nuit les obligeait de s'arrêter. Cependant lorsqu'Hercule, suivant l'opinion des Africains, eut succombé en Espagne, son armée, assemblage d'hommes de toutes nations, se trouva sans chef et ne tarda pas à se disperser, une foule d'ambitieux cherchant à se créer de côté ou d'autre un pouvoir à part. Dans le nombre, les Mèdes, les Perses et les Arméniens, passèrent en Afrique sur des vaisseaux et s'établirent dans la contrée la plus voisine de notre mer. Les Perses s'écartèrent de l'Océan plus que les autres : ils renversèrent les carènes de leurs navires et s'en firent des cabanes ; car le sol ne leur fournissait point de bois, et ils ne pouvaient en tirer de l'Espagne ni par achats ni par échange, l'étendue de la mer et l'ignorance de la langue s'opposant à toutes relations avec ce pays. Insensiblement ils se mêlèrent aux Gétules par des mariages ; et comme dans leurs fréquentes tentatives pour trouver des terres à leur convenance, ils s'étaient successivement portés en différents endroits, eux-mêmes se donnèrent le nom de Numides (nomades). Aujourd'hui encore les habi-

Digitized by Google

tations des paysans numides, ou, comme ils disent, leurs *mapales* (huttes), ressemblent assez par leur forme oblongue et leurs toits cintrés à des carènes de navires. Quant aux Mèdes et aux Arméniens, ils se joignirent les Libyens, peuplade plus rapprochée de la mer d'Afrique que les Gétules, qui vivaient plus immédiatement sous le soleil et comme au centre de ses feux. De bonne heure ils eurent des villes ; car ils n'étaient séparés de l'Espagne que par le détroit, et avaient organisé un commerce d'échanges mutuels. Les Libyens altérèrent peu à peu leur nom, et dans leur idiome barbare les appelèrent Maures au lieu de Mèdes. La puissance des Perses prit de rapides accroissements, et bientôt un certain nombre d'entre eux, amenés par l'excès de la population à se séparer de leurs pères, allèrent, sous le nom de Numides, occuper près de Carthage le pays qui devint dès lors la Numidie. Plus tard les uns et les autres, se prêtant un mutuel appui, soumirent les nations voisines, soit par la force, soit par la terreur, et étendirent au loin leur renommée et leur gloire ; particulièrement ceux qui, plus rapprochés de notre mer, avaient trouvé dans les Libyens des adversaires moins belliqueux que les Gétules. Enfin la partie inférieure de l'Afrique tomba presque tout entière au pouvoir des Numides : toutes les tribus vaincues, incorporées au peuple conquérant, se confondirent sous une appellation commune.

XIX. Dans la suite, les Phéniciens, les uns pour soulager leur patrie d'un surcroît de population,

Digitized by Google

les autres dans des vues ambitieuses, entraînèrent à leur suite les gens du peuple et autres aventuriers, et fondèrent sur la côte maritime Hippone, Hadrumète, Leptis et diverses autres colonies, qui, bientôt florissantes, devinrent l'appui ou la gloire de leurs métropoles. Quant à Carthage, mieux vaut, je pense, n'en point parler que d'en dire trop peu, pressé que je suis d'arriver à autre chose.

A partir donc du Catabathmos, cette plaine inclinée qui sépare l'Égypte de l'Afrique, la première ville qu'on rencontre, en suivant la côte, est Cyrène, colonie de Théra; puis on trouve les deux Syrtes, dans l'intervalle desquelles est Leptis : puis les autels des Philènes, limites de l'empire carthaginois du côté de l'Égypte : puis encore d'autres villes puniques. Tout le reste, jusqu'à la Mauritanie, appartient aux Numides : puis tout près de l'Espagne, les Maures; au-dessus de la Numidie, les Gétules, qui vivent, dit-on, les uns sous des huttes, les autres plus barbares encore, errants à l'aventure : derrière les Gétules, les Éthiopiens : enfin, des régions dévorées par les ardeurs du soleil. Or, au temps de la guerre contre Jugurtha, la plupart des villes puniques et tout le pays possédé en dernier lieu par les Carthaginois étaient administrés, au nom du peuple romain, par des magistrats romains : une grande partie de la Gétulie, et la Numidie jusqu'au fleuve Mulucha, étaient sous la dépendance de Jugurtha : la Mauritanie entière obéissait au roi Bocchus, qui ne connaissait du peuple romain que le nom, et ne

Digitized by Google

nous était connu lui-même jusqu'alors ni comme ennemi ni comme allié. Mais en voilà assez sur l'Afrique et sur ses habitants pour le besoin de mon sujet.

XX. Lorsqu'après le partage du royaume les commissaires ont quitté l'Afrique, et que Jugurtha, contrairement à ses appréhensions, se voit en pleine jouissance du prix de son forfait, convaincu plus que jamais, comme ses amis le lui ont confirmé à Numance, que tout à Rome est vénal, et enflammé d'ailleurs par les promesses de ceux qu'il vient de combler de présents, il tourne toutes ses vues sur le royaume d'Adherbal. Lui-même est ardent, belliqueux ; celui qu'il se propose d'attaquer, doux, timide, inoffensif, sans défense, plus craintif que redoutable. Il se jette donc à l'improviste sur ses États à la tête d'une troupe considérable, fait des prisonniers en grand nombre, enlève des troupeaux et du butin de toute sorte, brûle les maisons et ravage presque tout le pays avec sa cavalerie ; puis il reprend avec toute sa bande la route de son propre royaume, espérant bien qu'Adherbal indigné s'armera pour venger une telle insulte et lui fournira ainsi un prétexte de guerre. Mais ce prince, sentant l'infériorité de ses armes et comptant plus sur l'amitié du peuple romain que sur les Numides, se borne à envoyer des ambassadeurs à Jugurtha pour se plaindre de ses attaques ; vainement même ils reviennent bientôt avec des réponses outrageantes : Adherbal est déterminé à tout souffrir plutôt que de

Digitized by Google

reprendre une guerre dont le premier essai lui a si mal réussi. Cette patience toutefois ne ralentissait en rien l'ambition de Jugurtha, qui déjà avait envahi par la pensée tout le royaume de son rival : aussi n'est-ce plus, comme précédemment, avec une troupe de pillards, mais avec une forte armée, qu'il entre en campagne, et qu'il aspire ouvertement à la domination de la Numidie entière : partout où il s'avance, il ravage et les villes et les champs, fait un immense butin, augmente la confiance des siens, la terreur des ennemis.

XXI. Réduit ainsi à l'alternative ou de renoncer à sa couronne ou de recourir aux armes pour la conserver, Adherbal cède à la nécessité : il lève des troupes et marche à la rencontre de Jugurtha. Les deux armées s'arrêtèrent à peu de distance de la mer, près de la ville de Cirta. Le jour était à son déclin; l'action ne s'engagea pas sur-le-champ. Mais à peine la nuit achevait-elle son cours et faisait-elle place à une lumière douteuse encore, que les soldats de Jugurtha, à un signal donné, fondent sur le camp des ennemis, les défont et les dispersent, les uns à demi endormis, les autres cherchant encore leurs armes. Adherbal se réfugie à Cirta avec une poignée de cavaliers; et, sans une quantité considérable d'Italiens qui écartèrent des murs les Numides acharnés à sa poursuite, un même jour eût vu le commencement et la fin de la lutte entre les deux rois. Jugurtha investit la place, et tente, à force de mantelets, de tours et machines

Digitized by Google

de tous genres, de l'emporter vivement; il a hâte de devancer le retour des ambassadeurs qu'il sait avoir été envoyés à Rome par Adherbal avant le combat. Cependant, à la nouvelle de ces hostilités, le sénat députe en Afrique trois jeunes patriciens, avec mission d'aller trouver les deux rois et de leur signifier, de par la volonté expresse et formelle du sénat et du peuple romain : « Qu'ils aient à mettre bas les armes, et à vider leur querelle par la voie du droit et non de la force, ainsi que l'exige la dignité de Rome et la leur. »

XXII. Les députés passent en Afrique avec une célérité d'autant plus grande, qu'à Rome, au moment de leur départ, on parlait déjà, quoique vaguement encore, de la défaite d'Adherbal et du siége de Cirta. Au discours qu'ils lui tinrent, Jugurtha répondit : « Qu'il ne savait rien de plus cher et de plus sacré pour lui que l'autorité du sénat : qu'il s'était efforcé, dès ses plus jeunes années, de mériter l'estime des hommes les plus honorables : que c'était par ses vertus et non par des méfaits qu'il avait su plaire à P. Scipion, ce personnage si éminent; que ces mêmes titres, et non le défaut d'enfants, avaient déterminé Micipsa à l'appeler par l'adoption au partage de son royaume; que d'ailleurs, plus sa conduite avait été belle et courageuse, moins il supportait l'idée d'un affront; qu'Adherbal avait tramé secrètement contre sa vie, et qu'alors seulement, instruit du crime, il avait songé à le prévenir; qu'il y aurait de la part du peuple romain

Digitized by Google

manque de convenance et d'équité à lui interdire l'exercice d'un droit reconnu par toutes les nations; qu'au surplus il enverrait bientôt des ambassadeurs à Rome pour y traiter toutes ces questions. » Là-dessus on se sépare, sans que les députés romains aient pu conférer avec Adherbal.

XXIII. Dès qu'il les croit sortis de l'Afrique, Jugurtha, désespérant d'emporter d'assaut la ville de Cirta à cause de sa position, l'entoure d'un retranchement et d'un fossé, élève des tours, les garnit de soldats; tente jour et nuit soit des attaques à force ouverte, soit des surprises; prodigue aux défenseurs des remparts, tantôt les offres, tantôt les menaces; ranime incessamment le courage des siens par ses exhortations; met tout en œuvre, en un mot, pour réussir. Alors Adherbal se voyant dans la position la plus critique, pressé par un ennemi implacable, privé de tout espoir de secours, hors d'état de prolonger la guerre, choisit les deux plus intrépides d'entre les cavaliers qui s'étaient réfugiés avec lui à Cirta : il les comble de promesses, les touche par le récit de ses infortunes, et les détermine à se rendre, la nuit, à travers les ouvrages des ennemis, d'abord au plus prochain rivage, puis à Rome.

XXIV. En peu de jours, les Numides exécutent leurs ordres; on lit au sénat une lettre d'Adherbal, conçue en ce sens :

« Ce n'est pas ma faute, Pères Conscrits, si j'envoie souvent vous implorer : ce sont les violences

Digitized by Google

de Jugurtha qui m'y contraignent. Impatient, furieux de m'exterminer, il ne s'inquiète ni de vous, ni des Dieux immortels: avant tout, il veut mon sang! Aussi voilà-t-il cinq mois que je suis assiégé par ses armes, moi l'allié et l'ami du peuple romain, sans que ni les bienfaits de Micipsa mon père ni vos propres décrets puissent rien pour me protéger: pressé par le fer, pressé par la faim, je ne sais que déplorer le plus. Je vous en écrirais plus long sur Jugurtha, n'était ma triste situation; mais je n'ai que trop éprouvé déjà combien le malheur trouve peu de créance. Et pourtant, ne vois-je pas assez clairement qu'il s'attaque à plus grand que je ne suis, et qu'il ne se flatte pas de conserver à la fois votre amitié et ma couronne? De ces deux biens, lequel lui tient le plus au cœur? c'est ce qui n'est assurément un mystère pour personne : n'a-t-il pas commencé par assassiner mon frère Hiempsal? ne ne m'a-t-il pas ensuite chassé du royaume de mes pères? Mais je veux que ce fussent là des injures à nous personnelles, qui ne vous touchassent en rien. Aujourd'hui, c'est votre propre royaume que ses armes ont envahi; c'est le chef donné par vous-mêmes aux Numides qu'il tient assiégé; quant aux paroles de vos ambassadeurs, mes périls attestent assez le cas qu'il en a fait: quel moyen reste-t-il donc, autre que la force de vos armes, pour agir sur lui? Ah! sans doute, plût au ciel que les plaintes consignées dans cette lettre et celles que précédemment déjà j'ai fait entendre dans le sénat fussent de

Digitized by Google

vaines chimères, et que la réalité de mes infortunes ne confirmât point la vérité de mes paroles! Mais, puisque je suis né pour être la preuve éclatante de la scélératesse de Jugurtha, ce n'est plus ni à la mort ni à la détresse, c'est à la puissance de mon ennemi sur moi, c'est aux tortures réservées à mon corps que je vous supplie de me soustraire. Le royaume de Numidie est à vous; disposez-en à votre gré : quant à moi, arrachez-moi à ses mains impies, je vous en conjure par la majesté de votre empire, par les nœuds sacrés de l'amitié, s'il vous reste quelque souvenir de mon aïeul Masinissa! »

XXV. Après la lecture de cette lettre, quelques sénateurs voulaient qu'on fît passer une armée en Afrique et qu'on secourût au plus vite Adherbal : que subsidiairement on délibérât sur la désobéissance de Jugurtha à l'égard des envoyés. Mais de nouveau les partisans du prince mirent tout en œuvre pour empêcher le décret; et le bien public, comme il arrive presque toujours, fut sacrifié à la faveur privée. On députa toutefois en Afrique des commissaires plus âgés que les précédents, distingués et par leur naissance et par les hautes dignités dont ils étaient revêtus; entre autres M. Scaurus, dont nous avons parlé plus haut, personnage consulaire, et alors prince du sénat. Cédant à l'indignation soulevée par cette affaire et aux instances des Numides, ils s'embarquent en trois jours, abordent bientôt à Utique, et écrivent à Jugurtha de se rendre immédiatement dans la province romaine,

Digitized by Google

où ils l'attendent de la part du sénat. Lorsque Jugurtha apprit que des personnages illustres, dont l'influence à Rome était connue, étaient arrivés pour s'opposer à ses desseins, il fut d'abord troublé, agité en sens contraires par la crainte et l'ambition : il redoutait la colère du sénat, s'il n'obéissait aux envoyés; d'autre part, la passion aveuglait son esprit et l'entraînait à consommer son crime. Le parti du mal finit par l'emporter dans cette âme cupide. Il déploie donc son armée tout autour de Cirta, et tente un nouvel effort pour y pénétrer d'assaut : il espère, en divisant ainsi la troupe peu nombreuse des ennemis, faire naître par force ou par ruse quelque chance de victoire. L'événement trompa son attente, et il ne put, comme il le désirait, se rendre maître d'Adherbal avant d'aller trouver les commissaires. Ne voulant point, par de plus longs délais, irriter Scaurus qu'il redoutait surtout, il part alors pour la province romaine, suivi de quelques cavaliers. Mais là, en vain, les menaces les plus terribles lui sont faites, au nom du sénat, s'il ne se désiste point du siége ; après de longs pourparlers, les commissaires se retirent sans avoir rien obtenu.

XXVI. A cette nouvelle, les Italiens, dont la valeur contribuait surtout à la défense de Cirta, convaincus que la grandeur du peuple romain garantira leurs personnes en cas de reddition, conseillent à Adherbal de se livrer, lui et la ville, de stipuler seulement pour lui-même la vie sauve,

Digitized by Google

et de s'en remettre pour le reste à la décision du sénat. De toutes les extrémités, celle de s'abandonner à la foi de Jugurtha était assurément la plus cruelle pour Adherbal : néanmoins comme, en cas de refus, ceux qui lui donnaient ce conseil avaient le pouvoir de l'y contraindre, il cède à l'avis des Italiens et se rend. Aussitôt Jugurtha le fait périr dans d'affreuses tortures ; puis, Numides et Italiens, les enfants exceptés, il fait massacrer indistinctement tout ce qui se présente à ses soldats.

XXVII. Ce massacre ne fut pas plutôt connu à Rome, que le sénat s'en émut. Cependant ces mêmes agents de Jugurtha étaient déjà à l'œuvre : entraves de toute sorte, intrigues, mauvaises querelles, tout leur était bon pour gagner du temps et affaiblir l'impression d'un crime si atroce ; et si C. Memmius, tribun désigné, homme plein d'énergie et ennemi acharné de la puissance des nobles, n'eût remontré au peuple qu'il s'agissait d'assurer l'impunité à Jugurtha par l'entremise d'une poignée d'intrigants influents, sans doute, de délais en délais, l'indignation publique s'en allait encore en vaine fumée : tant avaient de puissance et le crédit et l'or du Numide! Mais le sénat, qui n'était pas sans avoir conscience de ses prévarications, craignit le peuple, et, en vertu de la loi Sempronia, on assigna comme provinces aux futurs consuls la Numidie et l'Italie. Les consuls élus furent P. Scipion Nasica et L. Bestia Calpurnius : la Numidie échut à Calpurnius, l'Italie à Scipion. Ensuite on leva une

Digitized by Google

armée destinée à l'Afrique, et par des décrets on pourvut à sa solde, ainsi qu'aux autres frais nécessaires de la guerre.

XXVIII. Jugurtha, surpris d'une décision si inattendue (il s'était pénétré de l'idée que tout était vénal à Rome), dépêche sur-le-champ au sénat son propre fils, et avec lui deux de ses confidents intimes. Comme à ceux qu'il avait envoyés après le meurtre d'Hiempsal, il leur recommande d'attaquer toutes les consciences avec de l'argent. Déjà ils approchaient de Rome, quand Bestia consulte le sénat sur la question de savoir s'ils doivent être reçus dans les murs de la ville : il est décrété, qu'à moins qu'ils ne viennent livrer et le royaume et la personne de Jugurtha, ils aient à sortir de l'Italie dans les dix jours, et le consul s'empresse de faire signifier ce décret aux Numides, qui s'en retournent ainsi sans avoir rien fait. Cependant l'armée de Calpurnius était prête : il s'adjoignit comme lieutenants des patriciens, des hommes influents, sur le crédit desquels il comptait pour couvrir au besoin ses prévarications; notamment ce Scaurus, dont j'ai déjà indiqué le caractère et les habitudes. Ce n'est pas qu'à un certain nombre d'avantages extérieurs notre consul ne réunît d'excellentes qualités morales, si elles n'eussent été paralysées par sa cupidité : il était dur à la fatigue, ne manquait ni d'ardeur ni de prévoyance, connaissait assez la guerre, possédait une rare fermeté dans les périls et les surprises. Les légions traversent l'Italie

Digitized by Google

jusqu'à Rhégium, passent de là en Sicile, puis de la Sicile en Afrique. Calpurnius, bien pourvu d'approvisionnements, fond tout d'abord avec impétuosité sur la Numidie, fait une foule de prisonniers et force quelques villes.

XXIX. Mais dès que Jugurtha, par ses émissaires, a fait briller l'or à ses yeux et lui a représenté les difficultés de la guerre dont il est chargé, ce cœur, gâté par la cupidité, se laisse facilement entraîner. Au reste, Calpurnius prend Scaurus pour confident et pour agent de toutes ses menées, Scaurus, qui, dans le principe, tandis que la plupart de ceux de sa faction étaient déjà vendus, s'était déclaré avec tant de chaleur contre le roi, mais qui, ébloui par l'importance des offres, oubliait enfin le devoir et l'honneur pour tomber à son tour dans la corruption. Jugurtha n'avait songé d'abord à acheter que de simples délais, dont il comptait profiter utilement à Rome, soit par son argent, soit par son crédit. Lorsqu'il apprit que Scaurus s'était fait le complice du consul, tout plein de l'espoir de recouvrer la paix, il résolut d'en aller régler en personne toutes les conditions avec eux. D'ailleurs, par forme de garantie, Calpurnius envoie son questeur Sextius à Vacca, ville appartenant à Jugurtha, sous prétexte d'y recevoir des grains publiquement exigés des députés du prince pour prix de la trêve qu'il lui avait accordée, en attendant sa soumission. Le Numide, fidèle à sa résolution, arrive donc au camp des Romains : en présence du conseil, il se

Digitized by Google

borne à quelques mots pour atténuer l'odieux de son forfait et offrir de se rendre; le reste se décide dans une conférence secrète avec Bestia et Scaurus, puis, le lendemain, les voix sont recueillies sur l'ensemble des articles présentés en quelque sorte pêle-mêle, et la reddition est acceptée. Ainsi qu'il avait été prescrit en présence du conseil, le prince livre au questeur trente éléphants, une grande quantité de bétail et de chevaux, et une assez faible somme d'argent. Calpurnius retourne ensuite à Rome, pour y présider l'élection des magistrats : dans la Numidie, ainsi que dans notre armée, il n'est plus question de guerre.

XXX. Quand la renommée eut divulgué à Rome les faits accomplis en Afrique et la manière dont tout s'y était passé, on ne s'entretint plus en tous lieux, dans toutes les réunions, que de la honteuse conduite du consul. Le peuple était dans la plus vive indignation; les sénateurs, dans la perplexité : sanctionneraient-ils une telle infamie? annuleraient-ils le décret du consul? Ils hésitaient, et rien ne contribuait plus à les détourner du parti le plus sage et le plus équitable que l'immense crédit de Scaurus, qu'on savait avoir été le conseil et le complice de Bestia. Cependant, au milieu des incertitudes et des lenteurs du sénat, ce même Memmius, dont nous avons constaté plus haut le caractère indépendant et la haine profonde contre la puissance des nobles, ne cesse, dans tous ses discours, d'exciter le peuple à sévir : il l'exhorte à ne pas déserter la

Digitized by Google

cause de la République, la cause de sa propre liberté! il lui met sous les yeux des exemples nombreux de l'arrogance et de la cruauté des nobles; en un mot, il emploie tous les moyens pour enflammer les esprits. Mais comme à cette époque l'éloquence de Memmius eut à Rome de la célébrité et de l'influence, j'ai cru bien faire de transcrire ici une de ses nombreuses harangues, et, de préférence à toute autre, celle qu'après le retour de Bestia il prononça à peu près en ces termes devant la multitude assemblée :

XXXI. « Bien des motifs m'éloigneraient de cette tribune, Romains, si mon zèle pour le bien public ne faisait taire toute autre considération : la puissance de la faction opposée, votre résignation, l'anéantissement de tout droit, et surtout les périls réservés à la vertu au lieu d'honneurs. Comment en effet rappeler, sans un serrement de cœur, à quel point, pendant ces quinze dernières années, vous avez servi de jouet à l'insolence de quelques oppresseurs, avec quelle ignominie vous avez laissé périr sans vengeance vos défenseurs, dans quel excès de dégradation l'indolence et l'apathie ont plongé vos âmes? Aujourd'hui même, aujourd'hui que vos adversaires vous font la partie si belle, sortez-vous de votre léthargie? ne tremblez-vous pas encore devant ceux dont vous devriez être l'effroi? Quoi qu'il en soit, ma conscience me fait une loi de lutter contre la puissance de cette faction : oui, moi du moins, je ferai l'essai de cette liberté que

Digitized by Google

j'ai reçue de mon père; mes efforts resteront-ils stériles ou porteront-ils leur fruit? c'est de vous, Romains, que cela dépend. Et je ne viens pas vous exhorter à suivre l'exemple tant de fois donné par vos ancêtres, à vous armer contre une injuste oppression : il n'est besoin ici ni de violence, ni de retraite; qu'ils tombent fatalement d'eux-mêmes dans l'abîme où les entraînent leurs vices!

« Après l'assassinat de Tibérius Gracchus, qu'ils accusaient d'aspirer à la royauté, le peuple romain fut en butte à leurs poursuites : après le meurtre de C. Gracchus et de M. Fulvius, une foule de citoyens de votre ordre furent encore massacrés en prison; dans l'une et l'autre circonstance, ce ne fut point la loi, ce fut leur caprice seul qui mit fin au carnage! Mais passons; admettons que ce soit aspirer à la royauté que de rétablir le peuple dans ses droits; tenons pour légitime tout ce qui ne peut se venger sans l'effusion du sang des citoyens. Dans ces dernières années, vous vous indigniez en secret de la dilapidation du trésor; vous gémissiez de voir des rois et des peuples libres payer l'impôt à une poignée de nobles, toutes les dignités et toutes les richesses concentrées dans les mêmes mains; toutefois c'était peu pour eux d'avoir pu oser impunément de tels forfaits : ils en sont venus à livrer à l'ennemi vos lois, votre dignité, tout ce qu'il y a de sacré aux yeux des Dieux et des hommes! Encore n'éprouvent-ils ni honte ni regret de leurs actes : loin de là, ils promènent à vos regards une insolente ma-

Digitized by Google

gnificence ; ils font parade, les uns de leurs sacerdoces et de leurs consulats, les autres de leurs triomphes, comme si c'étaient là d'honorables récompenses et non d'odieuses usurpations ! Des esclaves achetés à prix d'argent n'endurent point la domination d'un maître injuste : et vous, Romains, vous, nés pour le commandement, vous souffrez la servitude sans vous plaindre !

« Mais qui sont-ils donc, ces tyrans qui ont asservi la République ? D'infâmes scélérats tout souillés de sang, tout dévorés de cupidité ; des monstres à la fois de perversité et d'orgueil ; des hommes qui font trafic de la probité, de l'honneur, de la piété, du juste et de l'injuste, de tout en un mot ! Ils se font un rempart, les uns du meurtre de vos tribuns ; d'autres, des poursuites arbitraires qu'ils ont exercées contre vous ; la plupart, de votre sang que leurs mains ont versé ; et ainsi, plus ils sont coupables, plus leur sûreté est grande ! La terreur qui devrait s'attacher à leurs méfaits, ils la font peser sur votre pusillanimité. Mêmes désirs, mêmes haines, mêmes craintes, tel est le fondement de leur union : mais, sachez-le bien, une telle union s'appelle amitié entre gens de bien, conspiration entre méchants. Que si vous preniez autant de souci de votre liberté qu'ils déploient d'ardeur pour le despotisme, assurément la République ne serait pas, comme aujourd'hui, livrée à la déprédation, et vos faveurs appartiendraient au plus méritant, non au plus audacieux. Deux fois vos ancêtres, pour conquérir les droits et

Digitized by Google

assurer la majesté du peuple, se retirèrent en armes sur l'Aventin : et vous, pour le maintien de cette liberté qu'ils vous ont transmise, ne ferez-vous pas les derniers efforts, efforts d'autant plus sérieux qu'il y a plus de honte à perdre un bien qu'on possède qu'à ne l'avoir jamais acquis?

« On me dira : Que proposes-tu donc? De faire justice de ceux qui ont livré la République à l'ennemi: non par des voies de fait, non par la violence (rigueurs plus indignes de vous qu'illégitimes à leur égard); mais par des poursuites judiciaires et par les dépositions de Jugurtha lui-même. Car s'il s'est rendu de bonne foi, il ne peut manquer d'obéir à vos ordres; et s'il les méprise, alors vous apprécierez la valeur d'une paix, ou plutôt d'une soumission, qui aura valu à Jugurtha l'impunité de ses crimes ; à quelques intrigants, d'immenses richesses; à la République, un dommage, une honte indicible! Mais peut-être n'êtes-vous pas encore las de leur tyrannie : peut-être préférez-vous au temps où nous vivons cet autre temps, où les royaumes, les provinces, les lois, les droits, les jugements, la guerre, la paix, en un mot toutes les choses divines et humaines, étaient entre les mains d'un petit nombre de privilégiés ; tandis que vous, c'est-à-dire le peuple romain, le peuple invincible à ses ennemis, le peuple roi de l'univers, vous vous estimiez heureux de conserver le souffle de la vie. Romains, quoiqu'à mes yeux ce soit le comble de l'ignominie pour un homme de ne point se venger d'un outrage, oui, je

Digitized by Google

vous laisserais volontiers pardonner aux plus coupables des hommes, à titre de concitoyens, si votre compassion ne devait tourner à votre ruine. Mais telle est leur infatigable perversité, qu'ils compteront pour rien les crimes accomplis impunément dans le passé, si vous ne leur enlevez pour l'avenir la possibilité d'en commettre de nouveaux ; et vous-mêmes, vous demeurerez en proie à d'éternelles alarmes, tant que vous vous sentirez placés dans l'alternative nécessaire, ou d'être esclaves, ou de maintenir votre liberté par la force. Quant à une réconciliation sincère et durable, comment l'espérer ? Ils veulent dominer, vous voulez être libres; ils veulent opprimer, vous voulez résister; enfin ils traitent vos alliés en ennemis, vos ennemis en alliés : quel accord, quelle amitié possible, avec des vues si opposées ?

« Croyez-en donc mes avertissements, mes exhortations; ne laissez pas un tel attentat impuni. Il ne s'agit point d'une dilapidation du trésor public, de sommes violemment extorquées à des alliés, faits assurément fort graves, mais consacrés par l'habitude et désormais comptés pour rien ! Au plus acharné de vos ennemis, on a livré et l'autorité du sénat, et votre propre souveraineté : dans Rome et hors de Rome, on a vendu la République ! S'il n'est fait une enquête rigoureuse, s'il n'est sévi contre les coupables, quel autre parti nous restera-t-il que de vivre en sujets obéissants ? Car enfin, faire impunément tout ce qu'on veut, c'est être roi. Est-ce

Digitized by Google

à dire, Romains, que vous deviez voir la culpabilité de vos concitoyens avec plus de satisfaction que leur innocence? Non, sans doute : seulement, n'allez pas, par indulgence pour des pervers, perdre les honnêtes gens. J'ajoute qu'il vaut mieux, en politique, oublier les services que les méfaits : l'homme vertueux, si vous le négligez, se bornera à ralentir son zèle; mais le méchant deviendra plus audacieux. D'ailleurs, là où l'attaque du méchant n'existe plus, qu'est-il tant besoin de l'appui de l'homme de bien ? »

XXXII. Par de tels discours souvent répétés, Memmius persuade au peuple d'envoyer en Afrique L. Cassius, alors préteur, avec mission d'amener Jugurtha à Rome sous la garantie de la foi publique, pour jeter plus de jour par sa déposition sur les malversations de Scaurus et des autres sénateurs accusés d'avoir reçu de l'argent. Tandis que ceci se passait à Rome, les chefs à qui Bestia avait laissé en Numidie le commandement de l'armée, commettaient, à l'exemple de leur général, mille infamies : ceux-ci, gagnés par l'or, rendaient à Jugurtha ses éléphants; ceux-là lui vendaient les transfuges; d'autres pillaient des cantons amis : tant la cupidité, comme une contagion, avait infecté toutes les âmes ! La proposition de C. Memmius une fois votée, à la grande consternation de toute la noblesse, Cassius se met en route. Malgré les terreurs de Jugurtha, malgré les défiances qu'éveille en lui la conscience de ses méfaits, le préteur lui persuade,

Digitized by Google

puisqu'il s'est rendu au peuple romain, d'essayer de sa clémence plutôt que de sa colère : il lui engage d'ailleurs personnellement sa foi, qui n'a pas moins de poids aux yeux du Numide que la foi publique elle-même : tant était grande à cette époque la réputation de Cassius !

XXXIII. Renonçant donc au faste de la royauté pour prendre l'extérieur le plus propre à exciter la compassion, Jugurtha arrive bientôt à Rome avec Cassius. Naturellement plein d'énergie et d'assurance, il ne laisse pas toutefois de céder aux avis de ceux qui l'ont constamment soutenu de leur crédit ou de leur scélératesse, et achète à grand frais le tribun C. Bébius, dont l'impudence doit le protéger et contre l'action régulière des lois et contre toute violence. Cependant Memmius convoque une assemblée générale. Le peuple était furieux contre Jugurtha : les uns voulaient qu'on le jetât dans les fers; d'autres que, s'il ne révélait point ses complices, on le livrât au supplice à titre d'ennemi public, suivant la coutume des ancêtres. Memmius commence par calmer les esprits, par apaiser cette effervescence; il va jusqu'à déclarer qu'il ne souffrira pas, pour son compte, que la loi publique reçoive la moindre atteinte. Puis, quand le silence est rétabli, il fait paraître Jugurtha, et, s'adressant à lui, il lui rappelle tout ce qu'il a fait de mal tant à Rome qu'en Numidie, il lui représente ses attentats contre son père et contre ses frères : « Quant à ceux qui l'ont aidé, qui l'ont servi dans l'accomplisse-

Digitized by Google

ment de ses crimes, le peuple romain, bien qu'il les connaisse déjà, veut, pour plus d'évidence, entendre leurs noms de sa bouche : s'il dévoile la vérité, il a tout à espérer de la loyauté et de la clémence du peuple romain ; mais s'il s'obstine dans le silence, il ne sauvera pas pour cela ses complices, et il se perdra lui-même sans ressource. »

XXXIV. Quand Memmius eut cessé de parler, Jugurtha fut invité à répondre. Mais soudain C. Bébius, ce tribun gagné, comme nous l'avons dit, par l'or du prince, lui enjoint de garder le silence. En vain la multitude, outrée d'indignation, cherche à l'intimider par ses cris, par ses regards, souvent même par la fureur menaçante de ses gestes et par tous les signes d'emportement habituels à la colère, l'impudence du tribun triomphe de tout : le peuple se retire du Forum, odieusement joué; Jugurtha, Bestia, et tous ceux qu'effrayait l'enquête, reprennent une nouvelle assurance.

XXXV. A cette époque se trouvait à Rome un Numide du nom de Massiva, fils de Gulussa, petit-fils de Masinissa : il avait pris parti contre Jugurtha dans la querelle des princes, et, après la reddition de Cirta et le meurtre d'Adherbal, il avait quitté l'Afrique en fugitif. Spurius Albinus, qui, avec Q. Minucius Rufus, venait de succéder à Bestia dans le consulat, s'adresse à cet homme et l'engage, puisqu'il est du sang de Masinissa, à profiter de la haine allumée contre Jugurtha et des terreurs mêmes qui pèsent sur son âme criminelle, pour de-

Digitized by Google

mander au sénat la couronne de Numidie. Impatient d'avoir une guerre à conduire, le consul eût volontiers tout troublé, plutôt que de voir tout languir : c'était à lui d'ailleurs que la Numidie était échue; le sort avait donné la Macédoine à Minucius. Dès les premières démarches de Massiva, Jugurtha comprit qu'il ne pouvait plus guère compter sur ses amis, retenus, l'un par le remords, l'autre par la crainte de l'infamie ou du châtiment : il charge donc Bomilcar, le plus intime et le plus dévoué de ses confidents, de lui procurer à force d'or, cette ressource qui lui a tant de fois réussi, des sicaires pour assassiner Massiva, secrètement, s'il se peut; sinon, d'une manière quelconque. Bomilcar s'empresse d'exécuter les ordres du roi : il s'entoure de gens experts en pareille besogne, fait épier les allées et venues de Massiva, les lieux qu'il fréquente, les heures de ses sorties; puis, au moment opportun, il dresse l'embuscade, et l'un de ces misérables soudoyés pour le meurtre se jette sur Massiva et le poignarde. Faute de précautions toutefois, l'assassin lui-même est arrêté, et bientôt, sur les instances d'un grand nombre de personnes et notamment du consul Albinus, il fait des révélations complètes. Par des motifs d'équité et de justice, plutôt qu'en vertu du droit des gens, on met en accusation Bomilcar, le compagnon d'un prince venu à Rome sous la sauvegarde de la foi publique. Quant à Jugurtha, quoique manifestement convaincu d'un attentat si énorme, il ne cesse de lutter contre l'évidence que

Digitized by Google

quand il a reconnu l'impuissance de son crédit et de son or devant l'horreur qu'inspire sa conduite. Aussi, bien qu'au début de la procédure il eût fourni comme cautions cinquante de ses amis, plus préoccupé des intérêts de sa couronne que des amis qui se sont compromis pour lui, il renvoie secrètement Bomilcar en Numidie, dans la crainte que le supplice de cet homme ne dissuade ses autres sujets d'obéir désormais à ses ordres. Lui-même part peu de jours après, sur l'ordre que lui intime le sénat de sortir de l'Italie. On raconte qu'une fois hors de Rome, après avoir à diverses reprises reporté en silence ses regards derrière lui, il finit par s'écrier : « O ville vénale, que tu périras vite, si jamais tu trouves un acheteur ! »

XXXVI. Cependant les hostilités recommencent. Albinus se hâte de faire transporter en Afrique des vivres, de l'argent, tout le matériel nécessaire à une armée; lui-même s'embarque sur-le-champ, pressé d'en finir avec cette guerre avant la tenue des comices, dont l'époque n'est pas fort éloignée, soit par la force des armes, soit par la soumission spontanée de l'ennemi, ou par toute autre voie. Jugurtha, au contraire, traîne tout en longueur, habile à faire naître délais sur délais : il promet de se rendre, puis il affecte de la défiance; il cède devant l'ennemi qui le presse, et bientôt après, pour ne pas décourager les siens, il le presse à son tour : c'est ainsi qu'ajournant tantôt la guerre, tantôt la paix, il se joue constamment du consul. Il y eut

Digitized by Google

même des gens qui soupçonnèrent alors Albinus d'être d'intelligence avec le roi, tant ce ralentissement si subit d'une guerre si activement commencée semblait plutôt une trahison que l'effet d'une véritable indolence. Quoi qu'il en soit, le temps avait marché et le jour des comices approchait : Albinus partit pour Rome, laissant à la tête de l'armée son frère Aulus avec les pouvoirs de général en chef.

XXXVII. A Rome, la République était alors cruellement agitée par les discordes des tribuns. P. Lucullus et L. Annius prétendaient, malgré l'opposition de leurs collègues, se perpétuer dans leur magistrature; et cette querelle empêchait depuis toute une année la tenue des comices. Ces retards firent concevoir à Aulus, laissé dans le camp, comme nous venons de le dire, avec les pouvoirs de général en chef, l'espérance, ou de terminer la guerre, ou d'arracher de l'argent au roi par la terreur de ses armes. Conséquemment, en plein mois de janvier, il fait sortir ses troupes de leurs quartiers pour les conduire à l'ennemi, et, malgré l'intensité de l'hiver, arrive bientôt, par des marches forcées, sous les murs de Suthul, où se trouvait une partie des trésors de Jugurtha. Défendue à la fois par les rigueurs de la saison et par l'avantage de sa position, cette place ne pouvait être ni prise, ni même assiégée; car tout autour de son mur d'enceinte, construit au sommet d'un mont escarpé, s'étendait une plaine fangeuse, convertie en marais par des pluies torrentielles. Néanmoins, soit qu'il voulût feindre

Digitized by Google

pour effrayer le roi, soit qu'il fût réellement aveuglé par le désir de s'emparer des trésors en même temps que de la ville, Aulus ne laisse pas d'amener des mantelets, de jeter une terrasse, de presser tous les travaux indispensables au succès de son entreprise.

XXXVIII. Frappé de la légèreté et de l'impéritie du lieutenant d'Albinus, Jugurtha met tout son art à augmenter sa folle confiance, lui dépêche coup sur coup des ambassades suppliantes, feint lui-même de l'éviter et affecte de ne se mouvoir que dans des lieux boisés et par des chemins détournés. Enfin il le décide, sous l'espoir d'un arrangement particulier, à quitter Suthul et à s'engager derrière lui, dans une poursuite convenue, à travers des régions écartées, plus propres à cacher une prévarication. D'un autre côté, il fait travailler l'armée par d'habiles émissaires; corrompt et centurions et chefs de cavalerie; obtient des uns qu'ils passeront à lui; des autres, qu'à un signal donné ils abandonneront leur poste. Quand il a tout disposé selon ses vues, soudain, au milieu de la nuit, il fait cerner le camp d'Aulus par une multitude de Numides. Dans la surprise où cette attaque jette les soldats romains, les uns saisissent leurs armes, d'autres se cachent, d'autres cherchent à rassurer les plus effrayés : la confusion est partout au comble. Le nombre considérable des ennemis, l'obscurité du ciel voilé par la nuit et par les nuages, l'imminence du péril de tous les côtés à la fois, tout se réunit

Digitized by Google

pour qu'il soit impossible de décider s'il est plus sûr de fuir ou de demeurer. Tel était l'état des choses, quand, parmi les troupes qui s'étaient laissé gagner, comme on vient de le voir, une cohorte de Liguriens, deux escadrons de Thraces et quelques simples légionnaires passèrent au roi : en même temps le premier centurion des triaires de la troisième légion ouvrit à l'ennemi le retranchement dont on lui avait confié la défense, et par là tous les Numides pénétraient dans le camp. Les nôtres fuirent honteusement, jetant leurs armes pour la plupart, et gagnèrent une hauteur voisine. La nuit et le pillage du camp empêchèrent les ennemis de profiter de leur victoire. Le lendemain Jugurtha s'abouche avec Aulus : « Bien qu'il le tienne, lui et son armée, à la fois par la faim et par le fer, il ne peut oublier l'instabilité des choses humaines : si donc Aulus consent à un traité, il se contentera de les passer sous le joug et les renverra sains et saufs : d'ailleurs Aulus s'engagera à sortir de la Numidie dans les dix jours. » Quelque dures, quelque avilissantes que fussent ces conditions, comme elles ne laissaient d'alternative que la mort, on souscrivit à tout ce que voulut Jugurtha.

XXXIX. La nouvelle de ces événements plongea Rome dans la douleur et la consternation : les uns s'affligeaient, en songeant à la gloire compromise de l'Empire; d'autres, dans leur inexpérience des choses de la guerre, tremblaient déjà pour leur liberté; tous étaient furieux contre Aulus, ceux-là

Digitized by Google

surtout qui, s'étant illustrés dans maints combats, ne pouvaient pardonner à un guerrier armé d'avoir cherché son salut dans l'ignominie plutôt que dans sa valeur. En conséquence, le consul Albinus, craignant que la faute de son frère ne l'expose lui-même à quelque haine et par suite à quelque péril, consulte le sénat sur la validité du traité, tandis que d'autre part il pourvoit par des levées nouvelles à l'augmentation de l'armée, demande des renforts aux alliés et aux Latins, déploie enfin de toutes façons la plus grande activité. Le sénat, comme il le devait, déclare qu'aucun traité n'a pu se conclure sans son ordre et celui du peuple romain. Privé, par l'opposition des tribuns, des troupes qu'il avait levées et qu'il espérait embarquer avec lui, Albinus partit seul pour l'Afrique, peu de jours après. Toute notre armée, retirée de la Numidie aux termes de la convention, avait pris ses quartiers d'hiver dans la province romaine. C'est là qu'il se rendit, brûlant du désir de poursuivre aussitôt Jugurtha et d'effacer l'odieux de la conduite de son frère; mais quand il eut reconnu que les soldats, indépendamment de l'opprobre de leur fuite, étaient tombés, par le relâchement de l'autorité, dans l'indiscipline et la licence, il demeura convaincu que, dans l'état des choses, il n'y avait pour lui rien à tenter.

XL. Cependant, à Rome, le tribun C. Mamilius Limétanus soumet au peuple un projet de loi, à l'effet d'ouvrir une enquête contre ceux qui, par

Digitized by Google

eurs conseils, ont engagé Jugurtha à désobéir aux décrets du sénat; qui, soit dans leurs ambassades, soit dans leurs commandements, ont reçu de lui de l'argent; qui lui ont livré les éléphants et les transfuges; qui enfin ont pactisé avec l'ennemi, soit pour la guerre, soit pour la paix. Ce projet consterna les nobles : les uns, parce qu'ils se sentaient coupables; les autres, parce qu'ils redoutaient les périls qui pouvaient naître pour eux de la haine à laquelle leur parti était en butte. Dans l'impossibilité de le combattre ouvertement sans paraître approuver les crimes dénoncés et autres semblables, ils travaillèrent donc secrètement par leurs amis, et surtout par les citoyens du Latium et les alliés italiens, à y apporter mille entraves. Mais on ne saurait croire avec quelle ardeur, avec quelle énergie le peuple vota la mesure proposée, moins par zèle pour le bien public, qu'en haine des patriciens qu'elle menaçait de ses rigueurs : tant la passion a d'empire sur les partis! Tandis que tous les autres nobles étaient frappés de stupeur, M. Scaurus, celui-là même que nous avons vu plus haut lieutenant de Bestia, parvint, au milieu de l'allégresse du peuple, de la déroute des siens, de l'agitation qui régnait encore dans la ville, à se faire désigner comme l'un des trois commissaires dont la loi Mamilia provoquait la création. L'enquête pourtant n'en fut pas moins conduite avec animosité et violence, sur des bruits vagues, et d'après le caprice de la multitude : ce fut le peuple cette fois qui, sui-

Digitized by Google

vant l'exemple si souvent donné par la noblesse, se fit insolent dans le succès.

XLI. L'usage de se diviser ainsi en parti du peuple et faction du sénat, avait, ainsi que tous les excès qui s'ensuivirent, pris naissance à Rome, peu d'années auparavant, dans les loisirs de la paix et dans l'abondance des biens que les mortels placent au premier rang. Car, jusqu'à la ruine de Carthage, le peuple et le sénat romain avaient gouverné de concert avec douceur et modération : les citoyens ne se disputaient encore ni les honneurs ni la domination : la crainte de l'ennemi conservait parmi eux la pratique des vertus. Mais dès que cette terreur salutaire eut disparu, les esprits, par un effet ordinaire de la prospérité, tombèrent dans l'indiscipline et l'orgueil. Ainsi, ce qu'on avait tant désiré aux jours de l'infortune, le repos, devint, une fois acquis, plus funeste et plus terrible que l'adversité même. A partir de cette époque, le sentiment de la grandeur chez les nobles, l'amour de la liberté chez les plébéiens, dégénérèrent en violentes passions chacun tirant à soi, empiétant, envahissant à l'envi il s'opéra à tous égards une scission profonde, et la République, placée entre les deux partis opposés fut cruellement lacérée. Du reste, la noblesse, plus compacte, avait l'avantage; le peuple, sans lien, sans union, restait moins puissant, malgré la supériorité du nombre. Au dedans comme au dehors, tout se faisait par le caprice de quelques individus; eux seuls disposaient du trésor public,

Digitized by Google

des provinces, des magistratures, de toutes les gloires et de tous les triomphes : sur le peuple pesaient et le service militaire et l'indigence. Le butin fait à la guerre devenait la proie des généraux et de quelques favoris, tandis que le père ou les enfants en bas âge du soldat étaient chassés de leurs foyers par un voisin plus puissant qu'eux. Ainsi, avec le pouvoir s'introduisit dans les âmes une cupidité sans frein et sans mesure, profanant, dévastant tout, ne connaissant ni ménagement ni respect pour rien, jusqu'à ce qu'elle finit par tomber dans le gouffre qu'elle-même s'était creusé : car dès qu'il se trouva, au sein même de la noblesse, des hommes capables de préférer enfin la vraie gloire à une injuste tyrannie, il se fit un ébranlement dans l'État, et les dissensions civiles éclatèrent, semblables à ces commotions qui bouleversent la terre.

XLII. Le jour, dis-je, où Tibérius et Caïus Gracchus, dont les ancêtres, soit dans les guerres contre Carthage, soit dans d'autres, avaient tant contribué à l'agrandissement de la République, entreprirent de revendiquer la liberté du peuple et de démasquer les crimes d'une poignée d'intrigants, la noblesse, coupable et par cela même atterrée, eut recours, pour traverser les desseins des Gracques, tantôt aux alliés et aux Latins, tantôt aux chevaliers romains qu'elle avait détachés des plébéiens en leur faisant espérer qu'elle les associerait à ses priviléges : le meurtre de Tibérius, tribun du peuple, fut suivi, peu d'années après, de celui de Caïus, triumvir

Digitized by Google

pour l'établissement de colonies nouvelles, assassiné avec M. Fulvius Flaccus pour s'être engagé sur les traces de son frère. Il faut bien l'avouer, les Gracques, dans l'ardeur de la victoire, n'avaient pas montré assez de modération; mais mieux vaut encore une défaite sans reproche qu'une victoire criminelle sur l'injustice même, et les nobles, en exploitant leur succès au profit de leur passion et en frappant de mort ou d'exil une foule de citoyens, ajoutèrent moins à leur puissance qu'à leurs dangers pour l'avenir. Ce qui a ruiné presque tous les grands États, c'est précisément ce besoin qu'a chaque parti de vaincre à tout prix, et cet acharnement des vainqueurs à se venger de leurs rivaux. Mais si je voulais exposer en détail, et selon l'importance du sujet, l'animosité des partis et tous les vices de notre République, le temps me manquerait plutôt que la matière : je reviens donc à mon récit.

XLIII. Après le traité d'Aulus et la honteuse fuite de notre armée, Q. Métellus et M. Silanus, consuls désignés, s'étaient partagé les provinces, et la Numidie était échue à Métellus, homme plein d'énergie, qui, bien qu'opposé au parti du peuple, n'en jouissait pas moins d'une considération solidement établie et jusqu'alors à l'abri de toute atteinte. Dès son entrée en fonctions, convaincu qu'il n'y a rien de commun entre ses devoirs et ceux de son collègue, il dirige exclusivement toutes ses pensées vers la guerre dont il est chargé. Peu confiant dans l'ancienne armée, il enrôle des soldats, mande des

Digitized by Google

renforts de tous côtés, rassemble des armes défen sives et offensives, des chevaux, tout ce qui constitue l'attirail militaire, des vivres en abondance, enfin tout ce qui est habituellement nécessaire dans une guerre féconde en incidents et en nécessités de plus d'une sorte. Ce fut, du reste, à qui le seconderait le plus activement : les alliés et les Latins, par leur empressement à accourir aux ordres du sénat; les rois, par la spontanéité de leurs envois; tous les citoyens, par l'ardeur de leur zèle. Lorsqu'enfin tout est disposé, arrangé au gré de ses désirs, il part pour la Numidie, laissant Rome dans une immense confiance, fondée à la fois sur ses éminentes qualités et principalement sur son incorruptible probité; et, en effet, c'était la cupidité de nos magistrats qui avait jusque-là brisé les forces romaines en Numidie et augmenté celles des ennemis.

XLIV. Cependant, à son arrivée en Afrique, le proconsul Spurius Albinus lui livre une armée sans vigueur, sans courage, incapable de supporter ni périls ni fatigues, plus forte en paroles qu'en actions, pillant les alliés et devenue elle-même la proie des ennemis, ne connaissant plus ni autorité ni subordination. Cette démoralisation des troupes fit concevoir plus d'inquiétude au nouveau généra que leur nombre ne lui donnait d'espoir. Aussi, quoique le retard des comices eût abrégé le temps de la campagne et qu'il ne pût douter de l'impatience avec laquelle les citoyens attendaient un résultat, résolut-il pourtant de ne point entamer les

Digitized by Google

hostilités qu'il n'eût forcé les soldats à plier sous l'antique discipline. Albinus, en effet, consterné de l'échec de son frère et de son armée, et bien déterminé à ne point sortir de la province romaine, avait, en général, pendant tout le temps de son commandement depuis l'ouverture de la campagne, tenu les soldats dans des campements fixes, si ce n'est quand la corruption de l'air et le manque de fourrage l'avaient contraint de changer de place. Le camp, d'ailleurs, n'était ni fortifié, ni gardé selon les règles de l'art militaire ; s'écartait du drapeau qui voulait; les valets d'armée, pêle-mêle avec les soldats, erraient jour et nuit, se répandaient dans les champs pour les dévaster, attaquaient les maisons de plaisance, faisaient à l'envi des razzias de troupeaux et d'esclaves, qu'ils troquaient avec des marchands contre des vins étrangers et autres denrées semblables; on vendait le blé fourni par l'État, et l'on achetait du pain au jour le jour; en un mot tout ce qu'on peut dire ou imaginer de honteux, en fait de mollesse et de dissolution, était encore au-dessous de ce qui se passait dans cette armée.

XLV. Au milieu de ces difficultés, Métellus, à mon avis, ne se montra ni moins grand ni moins habile que dans ses opérations contre l'ennemi; tant il sut garder un juste milieu entre une indulgence intéressée et une rigueur excessive! Je remarque, en effet, qu'il supprima d'abord tout ce qui peut entretenir la mollesse : il prohiba dans le camp la vente du pain et de tout autre aliment cuit; dé-

Digitized by Google

fendit aux valets de suivre l'armée, aux simples soldats d'avoir, soit dans les campements, soit dans les marches, ni esclaves ni bêtes de somme ; astreignit les officiers eux-mêmes à n'en avoir qu'un nombre rigoureusement déterminé. De plus, il conduisait chaque jour son armée par des chemins de traverse ; faisait entourer chaque camp nouveau d'un retranchement et d'un fossé, comme si l'ennemi eût été en présence ; multipliait les sentinelles, et faisait lui-même des rondes avec ses lieutenants ; se plaçait, dans les marches, tantôt à la tête, tantôt à la queue, souvent au centre, afin que nul ne quittât son rang, qu'on marchât serré autour des enseignes, que le soldat portât ses vivres et ses armes. C'est ainsi qu'en prévenant les fautes, plutôt qu'en les punissant, il eut bientôt refait son armée.

XLVI. Informé par ses émissaires des mesures prises par Métellus, Jugurtha, qui d'ailleurs avait dû apprécier à Rome même son incorruptible vertu, commença à se défier de sa fortune, et pour la première fois songea sérieusement à se rendre. Il envoie donc au consul des ambassadeurs dans l'appareil de suppliants, avec mission de demander simplement la vie pour lui-même et pour ses enfants, et de livrer d'ailleurs tout le reste au peuple romain. Métellus connaissait déjà par expérience la perfidie des Numides, la mobilité de leur caractère, leur passion pour le changement : il s'adresse tour à tour à chacun des ambassadeurs en particulier, et les sonde avec précaution ; puis, les trouvant

Digitized by Google

accessibles à la corruption, ils les décide, à force de promesses, à lui livrer Jugurtha, vivant, s'il est possible ; mort, s'il ne se peut autrement. Du reste, en audience publique, il les charge pour leur roi d'une réponse conforme à ses désirs. A peu de jours de là, il entre en Numidie, à la tête d'une armée bien disposée et remplie d'ardeur. Rien d'hostile ne s'y offre à ses regards ; les chaumières sont pleines d'habitants, les troupeaux et les cultivateurs répandus dans les champs ; de chaque ville, de chaque hameau, les préfets du roi s'avancent à sa rencontre, prêts à lui fournir du blé, à faire transporter ses vivres, à obéir à ses moindres ordres. Métellus ne s'en montre pas pour cela moins circonspect : comme s'il eût été en présence de l'ennemi, il s'avance avec la plus grande prudence et fait tout explorer au loin, persuadé que ces signes de soumission sont une feinte pour l'éblouir et qu'on ne cherche que l'occasion de le surprendre. Lui-même marche aux premiers rangs avec les cohortes légères, et l'élite des frondeurs et des archers ; à l'arrière-garde veille le lieutenant C. Marius, à la tête de la cavalerie ; sur les deux flancs s'échelonne la cavalerie auxiliaire, commandée par les tribuns des légions et les préfets des cohortes, et entremêlée de vélites prêts à repousser, partout où besoin sera, les escadrons ennemis. Jugurtha, en effet, était si fécond en stratagèmes, il avait une telle connaissance et du pays et de l'art militaire, qu'on ne savait trop que redouter le plus, de son absence ou de

Digitized by Google

sa présence, de ses démonstrations de paix ou de ses hostilités avouées.

XLVII. A peu de distance de la route que suivait Métellus, était une ville numide, Vacca, le marché le plus fréquenté de tout le royaume, résidence habituelle d'une foule de négociants italiens. Le consul, à la fois pour éprouver les dispositions de l'ennemi et pour mieux juger des avantages que pouvait offrir la place, commence par y jeter une garnison; puis il y fait transporter une grande quantité de blé et de munitions de tout genre, assez naturellement convaincu que son armée trouvera, dans la multitude des commerçants qui y sont établis ou qui y affluent sans cesse, et d'importantes ressources pour l'avenir et une sûre protection pour ses précédents approvisionnements. Cependant Jugurtha envoyait messages sur messages et demandait la paix avec de nouvelles instances; hors sa vie et celle de ses enfants, il abandonnait tout à Métellus. Le consul, de son côté, suivant avec les nouveaux ambassadeurs le même plan qu'avec leurs devanciers, ne les renvoyait chez eux qu'après les avoir gagnés à la trahison; il n'accordait ni ne refusait au roi cette paix si vivement implorée, et comptait qu'ils profiteraient de ces délais pour tenir leurs promesses.

XLVIII. En comparant les discours de Métellus avec ses actes, Jugurtha s'aperçut bientôt qu'on le combattait avec ses propres armes, et que, tout en lui portant des paroles de paix, on lui faisait, au

Digitized by Google

fond, la guerre la plus terrible : on lui enlevait en effet une ville considérable, on poussait des reconnaissances sur ses terres, on s'attaquait à la fidélité de ses sujets : contraint par la nécessité, il résolut donc de tenter le sort des batailles. Dans ce but, il explore la marche des ennemis, et, rassuré sur les chances de la victoire par l'avantage du terrain, il rassemble le plus qu'il peut de troupes de toutes armes, prend des sentiers détournés, et devance l'armée de Métellus. Dans la partie de la Numidie que le partage avait assigné à Adherbal, coulait le Muthul, prenant sa source au midi : à vingt mille pas environ de ce fleuve, sur une ligne parallèle à son cours, s'étendait une montagne, laissée également nue et par la nature et par la main de l'homme, à l'exception pourtant d'une sorte de colline qui partait obliquement du milieu de ses flancs, se prolongeait à une distance infinie, et était couverte d'oliviers, de myrtes, des arbustes de toute espèce qui naissent dans un terrain aride et sablonneux. Quant à la plaine intermédiaire, elle était déserte, faute d'eau, si ce n'est dans la partie la plus rapprochée du fleuve : celle-ci était plantée d'arbres, et peuplée de troupeaux et de cultivateurs.

XLIX. Ce fut sur cette colline, qui, comme nous venons de le dire, s'avançait dans une direction oblique, que Jugurtha s'arrêta, diminuant l'épaisseur de ses lignes pour les développer davantage. A la tête des éléphants et d'une partie de l'infanterie il place Bomilcar, et il lui donne ses instructions;

Digitized by Google

lui-même se rapproche de la montagne; il y établit sa cavalerie avec l'élite de ses fantassins. Parcourant ensuite successivement chaque escadron, chaque compagnie, il les presse, il les conjure, au nom de leur valeur et de leur victoire récente, de défendre sa personne et ses États contre la cupidité des Romains : « Ceux qu'ils vont combattre, déjà ils les ont vaincus et courbés sous le joug; en changeant de chef, les Romains n'ont pas changé de cœur. Tout ce qu'un général doit assurer aux siens, il a su le leur ménager : la supériorité du terrain; la connaissance des lieux, en face d'ennemis qui les ignorent; la certitude qu'ils ne combattront pas en moindre nombre contre des adversaires plus nombreux, novices encore contre des adversaires plus expérimentés. Qu'ils se tiennent donc prêts et résolus, pour fondre sur les Romains au premier signal : ou ce jour couronnera tous leurs travaux et toutes leurs victoires, ou il commencera pour eux de cruelles infortunes. » Il s'adresse enfin à chaque homme individuellement : reconnaît-il quelque soldat qu'il ait récompensé d'un haut fait d'armes par de l'argent ou par des honneurs, il lui rappelle cette faveur, il le propose en exemple aux autres; en un mot suivant le caractère de chacun, il promet, menace, supplie, emploie tous les moyens d'exciter leur courage. Sur ces entrefaites Métellus, complétement étranger aux mouvements des Numides, descendait la montagne à la tête de son armée. Soudain il découvre quelque chose, et d'abord il ne

Digitized by Google

sait trop que penser de l'étrange spectacle qui s'offre à sa vue; car les Numides avec leurs chevaux s'étaient embusqués dans des broussailles, et quoique les arbrisseaux, trop peu élevés, ne les couvrissent pas entièrement, la nature du lieu et la précaution qu'ils prenaient de se baisser les masquaient assez, eux et leurs enseignes, pour mettre l'observateur en défaut. Bientôt pourtant il reconnaît le piége, commande une halte de quelques instants, et change l'ordre de ses troupes : sur le flanc droit, le plus rapproché des ennemis, il range ses hommes sur trois lignes, destinées à se soutenir mutuellement; il distribue entre les compagnies d'infanterie les frondeurs et les archers, place toute la cavalerie aux ailes, exhorte ses soldats en peu de mots seulement à défaut de temps, et les conduit dans la plaine par une marche de flanc qui n'altère en rien l'ordre de bataille qu'il vient d'adopter.

L. Cependant, comme les Numides, immobiles à leur place, ne descendaient point de la colline, craignant que la chaleur de la saison et le manque d'eau n'exposent son armée aux ravages de la soif, il détache vers le fleuve le lieutenant Rutilius avec les cohortes légères et une partie de la cavalerie, afin de s'y assurer d'avance l'emplacement d'un camp; car il s'imaginait que les ennemis, par de fréquentes attaques dirigées sur ses flancs, chercheraient à retarder sa marche, et que, peu confiants en la force de leurs armes, ils essayeraient contre lui la fatigue et la soif. Ensuite, ainsi que l'exi-

Digitized by Google

geaient et sa position et la nature du terrain, il s'avance au petit pas, comme il avait fait en descendant la montagne, place Marius derrière les hastaires, et se tient lui-même auprès de la cavalerie de l'aile gauche, qui a pris dans la marche la tête de la colonne. Quand Jugurtha s'aperçoit que le dernier corps de l'armée de Métellus a dépassé le premier corps de la sienne, il fait occuper par un détachement d'environ deux mille fantassins la portion de la montagne que viennent de quitter les Romains, pour leur ôter, en cas de défaite, les moyens de s'y retirer d'abord, de s'y retrancher ensuite; puis, donnant tout à coup le signal, il se précipite sur eux. Des Numides, les uns taillent en pièces l'extrémité de l'arrière-garde, les autres attaquent à la fois l'aile droite et l'aile gauche; pleins d'acharnement, ils nous pressent, nous harcèlent, mettent partout le désordre dans nos rangs. Ceux mêmes de nos soldats qui se portaient avec le plus de résolution à la rencontre des ennemis, déroutés par l'irrégularité d'un tel combat, n'y gagnaient que d'être blessés de loin, sans pouvoir ni frapper à leur tour, ni joindre leurs adversaires; car Jugurtha avait d'avance recommandé à ses cavaliers, chaque fois qu'un corps de Romains se lancerait à leur poursuite, de se retirer aussitôt, non pas en troupe ni du même côté, mais à la débandade et dans les directions les plus opposées. Ainsi les Numides, supérieurs en nombre, s'ils ne peuvent détourner les Romains de la poursuite, les forcent à se disperser, puis les

Digitized by Google

prennent en queue ou en flanc et les enveloppent. D'autres fois ils s'enfuient vers la colline, qui les favorise mieux encore que la plaine; car leurs chevaux s'échappent sans peine à travers ces broussailles dont ils ont l'habitude, tandis que les nôtres sont arrêtés à chaque pas par les inégalités d'un sol auquel ils ne sont point faits.

LI. En somme, ce ne furent pendant toute la durée de ce combat que vicissitudes, irrégularités, honteuse et déplorable confusion : séparés de leurs compagnons, les uns fuient, les autres poursuivent; drapeaux et rangs sont abandonnés; chacun résiste et se défend là où le péril l'a surpris; boucliers, traits, chevaux, hommes, ennemis, citoyens, tout est pêle-mêle; ni la prudence ni la voix des chefs ne décident plus rien, le hasard conduit tout. Aussi le jour était-il déjà fort avancé, que l'issue du combat demeurait incertaine. Lorsqu'enfin la fatigue et la chaleur ont abattu l'ardeur des combattants, Métellus, s'apercevant que les Numides le pressent moins vivement, rallie ses hommes, rétablit leurs rangs, et oppose quatre cohortes de légionnaires à l'infanterie ennemie, dont la plus grande partie, épuisée de lassitude, était allée se reposer sur les hauteurs voisines. En même temps il supplie, il conjure les siens de ne point se laisser abattre, de ne point souffrir que la victoire reste à des ennemis qui fuient; il leur représente qu'ils n'ont ni camp ni retranchements pour protéger leur retraite, que leur unique espoir est dans leurs armes. De son

Digitized by Google

côté, Jugurtha non plus n'est pas oisif : il se porte partout, il exhorte, il renouvelle le combat; il fait lui-même, à la tête d'une troupe d'élite, les derniers efforts ; soutient les siens, pousse vigoureusement ceux des ennemis qui hésitent ; arrête, en les combattant de loin, ceux dont il remarque la fermeté.

LII. Ainsi luttaient entre eux ces deux généraux, tous deux éminents, tous deux personnellement égaux, mais inégalement soutenus : Métellus avait pour lui la valeur de ses soldats, contre lui le désavantage du terrain ; tout secondait Jugurtha, tout, excepté son armée. Enfin les Romains, voyant qu'ils n'ont aucun moyen de retraite et que l'ennemi ne leur laisse aucune possibilité de combattre régulièrement, pressés d'abord par l'approche de la nuit, gravissent, conformément à leurs ordres, la colline qui leur fait face. Chassés de cette position, les Numides se dispersent et fuient : il n'en périt qu'un petit nombre; leur vitesse, jointe au peu de connaissance que nous avions du pays, les sauva presque tous. Cependant Bomilcar, à qui Jugurtha, comme nous l'avons dit plus haut, avait confié les éléphants et une partie de l'infanterie, dès qu'il se voit dépassé par Rutilius, fait insensiblement descendre ses hommes dans la plaine, et, tandis que le lieutenant se hâte de gagner le fleuve vers lequel Métellus l'a détaché, il dispose à loisir sa troupe dans l'ordre convenable, sans cesser d'explorer tous les mouvements de l'ennemi. Puis, dès qu'il ap-

Digitized by Google

prend que Rutilius a pris position sur la rive et s'y livre à la plus parfaite sécurité, que d'autre part les cris redoublent du côté où combat Jugurtha, craignant que le lieutenant, s'il est informé de ce qui se passe, ne s'élance au secours des Romains en péril, pour lui fermer le chemin, il déploie sur une plus grande étendue ses troupes qu'il avait jusqu'alors tenues serrées par défiance de leur valeur, et marche droit au camp de Rutilius.

LIII. Soudain les Romains aperçoivent un grand nuage de poussière : les arbustes dont ce lieu était tout planté empêchaient d'ailleurs la vue de s'étendre. Ils crurent d'abord que c'était le vent qui soulevait le sable de cette plaine brûlée; mais comme le nuage s'élevait toujours également et se rapprochait de plus en plus à chaque mouvement des Numides, le doute ne fut pas long. Ils se hâtent donc de saisir leurs armes, et, dociles au commandement, se rangent devant le camp : puis, aussitôt que l'ennemi est à portée, on se charge de part et d'autre avec de grands cris. Les Numides ne tinrent bon que tant qu'ils crurent pouvoir compter sur leurs éléphants : dès qu'ils les virent embarrassés dans les branches des arbres, séparés les uns des autres et enveloppés, ils prirent la fuite. La plupart d'entre eux jetèrent leurs armes, et, à la faveur de la colline et de la nuit qui commençait à tomber, s'échappèrent sains et saufs : quatre éléphants furent pris; tous les autres, au nombre de quarante, furent tués. Quant aux Romains, malgré la fatigue

Digitized by Google

de la marche, du campement et du combat, malgré la joie de leur succès, surpris des délais de Métellus, ils se portent à sa rencontre en bon ordre et avec toute la vigilance d'une armée chez laquelle les ruses des Numides ne souffrent ni négligence ni relâche. Au premier abord, dans l'obscurité de la nuit, le bruit des deux corps qui se rapprochaient fit croire à la présence des ennemis, et devint pour tous deux une cause réciproque d'alarme et de trouble : cette méprise faillit amener la plus déplorable catastrophe, si des cavaliers, détachés en éclaireurs de part et d'autre, n'eussent reconnu la vérité. Aussitôt la crainte fait place à l'allégresse : les soldats s'abordent avec ravissement : on raconte, on écoute ce qui s'est passé; chacun porte aux nues ses propres exploits. Car ainsi va le monde : la victoire autorise la jactance même du lâche, l'adversité rabaisse jusqu'au brave.

LIV. Métellus demeure quatre jours campé dans le même endroit, donne des soins aux blessés, décerne suivant l'usage des récompenses à ceux qui les ont méritées dans les combats, adresse publiquement à toutes ses troupes réunies des félicitations et des actions de grâces, les exhorte à déployer la même ardeur dans des travaux désormais plus faciles, leur rappelle qu'ils ont assez combattu pour la victoire et que leurs efforts n'auront plus pour but que le butin. Cependant il charge des hommes ntelligents, transfuges et autres, de découvrir la retraite de Jugurtha, ses projets, s'il n'a plus qu'une

Digitized by Google

poignée d'hommes, ou s'il a encore une armée, quelle contenance il fait depuis sa défaite. Or, ce prince s'était retiré dans des lieux boisés et fortifiés par la nature; et là, il rassemblait une armée, plus nombreuse à la vérité que la première, mais composée d'hommes sans énergie, sans vigueur, plus faits à la culture de la terre et à la garde des troupeaux qu'aux exercices de la guerre. Ce qui l'avait réduit à cette extrémité, c'est qu'à l'exception des cavaliers royaux, nul, chez les Numides, ne suit le roi après une déroute : chacun se dirige où le porte son caprice, sans qu'aucune flétrissure s'attache à cette désertion, autorisée par les mœurs du pays. Quand Métellus voit que l'âme de Jugurtha n'a rien perdu de sa fierté, qu'il s'agit de renouveler une guerre où rien ne se fera que selon le bon plaisir de l'ennemi, que la lutte n'est point égale entre lui et les Numides, que la défaite est moins désastreuse pour eux que la victoire pour les siens, il prend la résolution de renoncer aux combats et aux engagements réguliers pour adopter un autre mode d'hostilités. Il se dirige donc vers les cantons les plus riches de la Numidie, ravage les champs, prend et brûle un certain nombre de châteaux et de bourgs mal fortifiés ou laissés sans garnison, passe au fil de l'épée tous les adultes, abandonne tout le reste au pillage des soldats. Grâce à la terreur qu'inspirent ces exécutions, de toutes parts on livre des otages aux Romains, on leur fournit en abondance et du blé et toutes les provisions néces-

Digitized by Google

saires, on se laisse imposer des garnisons partout où il est besoin. Cette nouvelle tactique causait au Numide bien plus d'effroi qu'un échec : tout son espoir était dans la fuite, et il se voyait forcé de prendre l'attaque ; il n'avait pu se défendre sur son propre terrain, et il lui fallait combattre sur celui de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il prend le parti qui, dans les circonstances, lui semble le meilleur : il donne ordre au gros de son armée de l'attendre à la même place, s'attache lui-même aux pas de Métellus avec l'élite de sa cavalerie, dérobe avec soin sa présence par des marches de nuit à travers des routes détournées, surprend des Romains errants dans la campagne et fond sur eux à l'improviste. Sans armes, la plupart succombent; beaucoup sont faits prisonniers ; pas un seul n'échappe sans blessures. Avant qu'aucun secours arrive du camp, les Numides, suivant l'ordre qu'ils en ont reçu, se retirent sur les hauteurs voisines.

LV. Grande fut la joie à Rome, quand on y apprit les succès de Métellus, quand on sut qu'il retraçait lui-même et faisait revivre chez les soldats les vertus des ancêtres ; que, malgré le désavantage du terrain, il avait su vaincre par son mérite; qu'il était maître du territoire ennemi; qu'il avait contraint Jugurtha, si superbe naguère, grâce à la mollesse d'Aulus, de chercher sa sûreté dans ses déserts ou dans la fuite. Le sénat, pour célébrer un si heureux événement, décrète des prières publiques aux Dieux immortels; la cité tout entière, auparavant

Digitized by Google

tremblante, inquiète sur l'issue de la guerre, s'abandonne à l'allégresse; la gloire de Métellus est à son comble. Le consul ne s'en montre que plus ardent à la victoire : il accélère ses mouvements, toujours attentif pourtant à ne point donner prise sur lui à l'ennemi; car il n'ignore pas qu'à la suite de la gloire marche l'envie, et ainsi son anxiété croît avec sa renommée. Depuis la dernière surprise de Jugurtha, il ne souffrait plus que son armée se débandât pour piller : était-il besoin de blé ou de fourrage, il faisait escorter le convoi par les cohortes auxiliaires et par toute la cavalerie. Il avait partagé ses troupes en deux corps, l'un sous sa conduite, l'autre sous la conduite de Marius, et il les occupait moins à piller qu'à incendier les campagnes ; ces deux corps campaient à peu d'intervalle l'un de l'autre : fallait-il agir par la force, ils se réunissaient aussitôt; hors de là, ils se tenaient séparés, afin de répandre plus loin la fuite et la terreur. Pendant ce temps, Jugurtha suivait les Romains le long des collines, épiant le moment et le lieu de l'attaque : partout où il apprenait qu'ils dussent passer, il gâtait le fourrage et empoisonnait les sources, si rares dans cette contrée; il se montrait tantôt à Métellus, tantôt à Marius; il tombait sur les derniers rangs de la colonne, pendant les marches, et regagnait à l'instant les hauteurs, pour revenir bientôt à la charge sur un autre point, puis sur un autre encore; il n'engageait jamais d'action, et il ne laissait jamais un moment de

Digitized by Google

trêve à l'ennemi, content de traverser tous ses desseins.

LVI. Le général romain, ainsi harcelé par les ruses d'un ennemi qui ne lui laissait aucune occasion de combattre, prit la résolution d'assiéger Zama, ville importante et véritable rempart de la partie du royaume où elle était située : il pensait, avec assez de vraisemblance, que Jugurtha viendrait au secours de ses sujets en péril, et qu'alors s'engagerait une bataille. Mais Jugurtha, instruit de ce projet par des transfuges, se hâte par des marches forcées de devancer Métellus : il exhorte les habitants à défendre leurs murs; il leur laisse pour auxiliaires ses transfuges, les plus sûres, sans contredit, de toutes les troupes royales, par l'impossibilité même de la trahison; il leur promet enfin d'être présent avec son armée, dès qu'il en sera temps. Cette affaire réglée, il se retire dans les lieux les plus couverts des environs. Là il apprend bientôt que Marius a reçu ordre de se détourner de la route avec quelques cohortes pour aller chercher du blé à Sicca, la première de toutes les villes qui eût fait défection après son dernier échec. Il y accourt de nuit avec l'élite de sa cavalerie, et attaque les Romains aux portes de la ville, comme ils en sortaient déjà. En même temps, élevant la voix, il exhorte ceux de Sicca à envelopper nos cohortes par derrière : « La fortune, s'écrie-t-il, leur offre l'occasion d'un brillant exploit : s'ils savent en profiter, ils vivront désormais exempts de toute crainte, lui

Digitized by Google

sur son trône, eux dans l'indépendance ! » Si Marius ne se fût porté en avant et n'eût en toute hâte évacué la ville, sans aucun doute tous les habitants, ou du moins le plus grand nombre, l'eussent trahi à son tour : tant il y a de mobilité chez les Numides ! Soutenus un instant par la présence du roi, les soldats de Jugurtha, dès qu'ils se sentirent vivement pressés par l'ennemi, s'enfuirent dans toutes les directions, sans avoir perdu beaucoup des leurs.

LVII. Marius arriva bientôt devant Zama. Cette ville, située dans la plaine, devait sa force bien plus à l'art qu'à la nature : elle ne manquait d'aucun des approvisionnements nécessaires, et était abondamment pourvue d'armes et de soldats. Après avoir tout disposé suivant le lieu et les circonstances, Métellus la fait investir de toutes parts par son armée, assigne à chacun de ses lieutenants le poste qu'il confie à ses soins, et donne tout à coup le signal de l'assaut : un cri terrible s'élève sur toute la ligne à la fois. Les Numides n'en sont point effrayés : fermes et menaçants, ils se tiennent sur leurs gardes sans le moindre désordre. La lutte commence. Les Romains, chacun suivant le degré de son courage, lancent de loin des balles de plomb ou des pierres, ou au contraire s'approchent, sapent la muraille, tentent l'escalade, brûlent de combattre l'ennemi corps à corps. De leur côté, les assiégés roulent d'énormes pierres sur les plus avancés, et font pleuvoir une grêle de pieux, de javelots enflammés, des torches enduites de poix et

Digitized by Google

de soufre. Ceux mêmes des nôtres qui sont restés à l'écart trouvent peu de garantie dans leur lâcheté: la plupart sont blessés par des traits partis des machines ou de la main des Numides; et ainsi, braves ou lâches, le péril est égal pour tous, la gloire seule diffère.

LVIII. Tandis que l'on se bat ainsi sous les murs de Zama, Jugurtha, suivi d'une troupe nombreuse, fond inopinément sur le camp des ennemis, et force l'une des portes, grâce à la négligence de ceux qui en avaient la garde et qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque. Surpris, épouvantés, les nôtres pourvoient à leur sûreté, chacun suivant son caractère : les uns fuient, les autres courent aux armes. La plupart furent blessés ou tués. Sur tout l'ensemble, quarante seulement, fidèles à l'honneur du nom romain, se formèrent en peloton et s'emparèrent d'une petite éminence, d'où les efforts les plus soutenus ne purent les déloger : leur lançait-on de loin des traits, ils les renvoyaient à l'instant, avec plus de succès que leurs adversaires, parce que, peu nombreux eux-mêmes, ils frappaient sur une multitude; les Numides s'approchaient-ils au contraire, alors surtout, déployant une valeur, une énergie irrésistible, ils les taillaient en pièces, les dispersaient et les mettaient en fuite. Sur ces entrefaites, Métellus, au plus fort de l'assaut, entend derrière lui des clameurs hostiles. Il tourne bride, et il aperçoit des hommes qui fuient de son côté, signe certain que ce sont des compatriotes. Il

Digitized by Google

détache donc vers le camp toute sa cavalerie, puis aussitôt C. Marius, avec les cohortes des alliés, et il le conjure, les larmes aux yeux, au nom de leur amitié, au nom de la République, de ne point souffrir qu'une armée victorieuse reste sous le coup d'un affront, ni que l'ennemi se retire impuni. Marius exécute promptement cet ordre. Embarrassé dans les retranchements de notre camp, et voyant une partie de ses hommes se précipiter par-dessus les palissades, d'autres s'engager dans d'étroits passages où ils se nuisent par leur empressement même, Jugurtha regagne enfin les hauteurs, après des pertes considérables. Quant à Métellus, l'arrivée de la nuit le force de ramener son armée dans le camp, sans être venu à bout de son entreprise.

LIX. Le lendemain, avant de sortir pour retourner à l'assaut, il ordonne à toute la cavalerie de prendre position devant les retranchements, du côté où pouvait arriver Jugurtha, et répartit entre les tribuns la garde des portes et celle des lieux environnants, puis lui-même se dirige vers la ville, et, comme le jour précédent, attaque les remparts. Pendant ce temps, Jugurtha sort de nouveau de son embuscade et se jette tout à coup sur les nôtres. Dans les postes avancés, il y eut un moment d'effroi et de confusion; mais les autres accoururent bientôt au secours, et les Numides n'auraient pu résister longtemps, si les fantassins mêlés à leurs cavaliers n'eussent, dans le choc, fait une exécution

Digitized by Google

terrible. Appuyée en effet de cette infanterie, la cavalerie numide, au lieu de charger et de se replier ensuite selon l'usage, poussait à toute bride droit à nos rangs, s'y engageait, y portait le désordre, et livrait ainsi à ses agiles fantassins des ennemis à moitié vaincus.

LX. Au même moment, on combattait avec acharnement à Zama. Là surtout où commande soit un lieutenant, soit un tribun, la lutte est des plus vives : nul ne se repose sur d'autres, nul n'a d'espoir qu'en soi : même ardeur chez les assiégés. Ce ne sont partout qu'assauts ou préparatifs de défense : d'un côté comme de l'autre, on est plus jaloux de porter des coups que de s'en garantir : vers le ciel s'élèvent, mêlés au fracas des armes, des cris confus d'encouragement, de joie et de douleur : les traits volent et se croisent sans interruption. D'ailleurs les défenseurs de la place, pour peu que les Romains ralentissent l'attaque, fixaient au loin des regards attentifs sur le combat de la cavalerie : suivant que les chances devenaient favorables ou contraires à Jugurtha, vous les eussiez vus tantôt joyeux, tantôt consternés; et, comme s'il eût été possible aux leurs de les entendre ou de les voir, c'étaient ici des avertissements, là des exhortations, des signes de main, de brusques mouvements de corps, toutes les attitudes d'hommes qui s'effacent ou s'avancent pour éviter ou lancer un trait. Marius, qui commandait de ce côté, s'en étant aperçu, se relâche à dessein de sa première

Digitized by Google

ardeur, affecte de se défier du succès de ses efforts, laisse les Numides contempler à l'aise le combat de leur roi ; puis, quand ils sont absorbés dans l'intérêt qu'ils portent à leurs compatriotes, soudain il attaque le mur avec une nouvelle vigueur. Déjà les Romains, parvenus au haut des échelles, touchaient presque à la couronne du rempart, lorsque les assiégés accourent et leur envoient une pluie de pierres, de feu, de projectiles de toute nature. Les nôtres résistent d'abord ; mais bientôt deux ou trois échelles se brisent; ceux qui étaient dessus sont précipités contre le sol et les autres se sauvent comme ils peuvent, quelques-uns sains et saufs, la plupart criblés de blessures. Enfin la nuit fait cesser la lutte de part et d'autre.

LXI. Métellus, reconnaissant que toutes ses tentatives demeurent inutiles, qu'il ne peut prendre la ville, que Jugurtha n'engage de combat que par surprise ou avec l'avantage du terrain, que l'été, d'ailleurs, touche à sa fin, s'éloigne de Zama, met garnison dans les villes qui se sont déclarées pour lui et que protégent suffisamment leur position ou leurs remparts, et assigne à son armée, pour quartiers d'hiver, la partie de la province romaine la plus rapprochée de la Numidie. Du reste, il n'accorde point, à l'exemple de tant d'autres, cette saison à l'oisiveté et aux plaisirs : frappé des lenteurs de la guerre régulière, il songe à ourdir des complots contre Jugurtha au moyen des amis du prince, et à se faire une arme de leur perfidie. Il

Digitized by Google

se rappelle donc ce Bomilcar qui s'était trouvé à Rome avec Jugurtha, et qui, malgré les cautions fournies en son nom, s'était soustrait par une fuite clandestine aux poursuites dirigées contre lui à propos du meurtre de Massiva; et comme cet homme, plus intime que tout autre avec son maître, avait par cela même plus d'occasions de le trahir, il le fait séduire par les promesses les plus magnifiques, et l'attire d'abord à une entrevue secrète. Là, il lui donne sa parole, qu'en livrant Jugurtha mort ou vif, il obtiendra du sénat l'impunité et la conservation de tous ses biens. Bomilcar se laisse aisément persuader : perfide par nature, il craignait en outre, dans le cas d'une paix avec les Romains, d'être livré au supplice par une des clauses du traité.

LXII. A la première occasion favorable, voyant Jugurtha inquiet et malheureux de l'état de ses affaires, il l'aborde donc, et il lui conseille, il le conjure avec larmes, de pourvoir enfin à sa propre sûreté, à celle de ses enfants, de la nation entière, qui a si bien mérité de lui : « Ils ont été vaincus dans tous les combats, leur territoire est dévasté, un grand nombre des leurs sont prisonniers ou ont péri, les ressources du royaume sont épuisées : assez longtemps Jugurtha a mis à l'épreuve et la valeur de ses soldats et sa fortune; ne craint-il pas que les Numides, s'il hésite, n'avisent eux-mêmes? » Par ces propos et autres semblables, Bomilcar décide enfin le prince à la soumission. Des envoyés

Digitized by Google

partent pour annoncer au général romain que Jugurtha est prêt à souscrire à tout, qu'il livre sans conditions et sa personne et ses États à la foi du consul. Aussitôt Métellus mande des quartiers d'hiver tous les sénateurs présents en Afrique, et les réunit en un conseil avec quelques autres officiers qu'il juge dignes d'y prendre place; puis, suivant l'ancien usage, en vertu d'un décret de ce conseil, il enjoint à Jugurtha, par l'entremise de ses envoyés mêmes, de donner deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphants, une certaine quantité de chevaux et d'armes. Ces premières conditions accomplies sans délai, il commande que tous les transfuges soient amenés garrottés; et tous sont livrés en effet, conformément à cet ordre, à l'exception d'un petit nombre, qui, au premier bruit de la soumission projetée, s'étaient sauvés en Mauritanie, auprès du roi Bocchus. Cependant quand Jugurtha, ainsi dépouillé de ses armes, de ses guerriers et de ses trésors, se voit appelé lui-même à Tisidium pour y recevoir de nouveaux ordres, il chancelle encore une fois dans ses résolutions, et commence à redouter les justes châtiments que lui fait entrevoir sa conscience bourrelée. Bien des jours se passent en hésitations : tantôt, dégoûté de sa mauvaise fortune, il estime tout préférable à la guerre; tantôt il se représente avec effroi combien la chute est lourde, du trône à l'esclavage : enfin, après avoir sacrifié en pure perte la plupart de ses moyens de défense les plus importants, il en

Digitized by Google

revient au parti de la guerre. A Rome, le sénat, consulté sur la répartition des provinces, avait prorogé à Métellus le gouvernement de la Numidie.

LXIII. Vers ce même temps, un jour que C. Marius offrait aux Dieux un sacrifice à Utique, l'aruspice lui avait prédit de grandes et merveilleuses destinées, l'avait engagé à poursuivre en toute confiance les projets que nourrissait son esprit, et à mettre le plus souvent possible la fortune à l'épreuve, sûr de réussir en toute occasion. Or, depuis longtemps déjà, Marius était tourmenté de la passion du consulat. Pour y parvenir, sauf l'ancienneté de la famille, il réunissait tous les titres : l'activité, l'intégrité, la connaissance profonde de l'art militaire, une âme pleine d'énergie dans les périls de la guerre, simple et modeste dans la paix, inaccessible à la volupté et à la cupidité, uniquement avide de gloire. Né à Arpinum, il y avait passé toute son enfance; puis, une fois parvenu à l'âge de porter les armes, plein de dédain pour la faconde grecque et pour les délicatesses de la ville, il s'était formé à la vie des camps; et ainsi, les exercices les plus louables avaient promptement développé, loin de la corruption, les heureuses dispositions de sa nature. Aussi, lorsqu'en premier lieu il avait sollicité auprès du peuple le tribunat militaire, bien que la plupart des citoyens n'eussent jamais vu ses traits, son nom bien connu lui avait-il valu les suffrages unanimes des tribus. Depuis lors il s'était

Digitized by Google

successivement élevé de magistrature en magistrature, se conduisant de telle sorte dans toutes, qu'il semblât toujours en mériter de plus éminentes. Toutefois, cet homme si distingué (jusque-là du moins, car son ambition le perdit par la suite) n'osait point briguer le consulat : c'est qu'à cette époque encore, si le peuple disposait des autres charges, le consulat, au contraire, était comme un patrimoine que les nobles se transmettaient de main en main, et il n'était pas d'homme nouveau, quel que fût l'éclat de son nom et ses actions, qu'ils ne jugeassent indigne de cet honneur et comme souillé d'une tache originelle.

LXIV. Lorsqu'il vit pourtant que les paroles de l'aruspice s'accordaient si bien avec les vœux de son ambition, il demanda un congé à Métellus pour aller se mettre sur les rangs. Or Métellus, bien que pourvu à un haut degré de mérite, de renommée, de tous les avantages que peut désirer un homme de cœur, n'était pas exempt de ce dédain, de cette hauteur superbe, qui est le défaut général de la noblesse. Frappé d'abord d'une démarche si insolite, il en témoigne sa surprise à Marius; il lui conseille, par forme d'amitié, de ne pas s'engager dans une poursuite insensée, de ne pas élever ses prétentions au-dessus de sa fortune : « Toute ambition ne convenait point également à tous : Marius devait se trouver satisfait de sa position : il devait, en un mot, se bien garder de demander au peuple romain un honneur qui ne pouvait que lui être à

Digitized by Google

bon droit refusé. » Ces représentations et autres semblables n'ayant point ébranlé la résolution de Marius, le général lui répondit enfin qu'il lui accorderait sa demande, dès que les besoins du service le permettraient. Puis, comme Marius ne cessait, par la suite, de réitérer les mêmes sollicitations, il l'engagea, dit-on, à ne point se presser, ajoutant « qu'il serait bien temps pour lui de briguer le consulat avec son fils » (or, le fils de Métellus, âgé d'environ vingt ans, se formait alors au service sous les yeux de son père). Cette raillerie ne fit que redoubler l'ardeur de Marius pour la dignité qu'il convoitait, et l'exaspérer contre Métellus. Dès ce moment, il n'écoute plus que les funestes conseils de l'ambition et du ressentiment : pas un acte, pas un mot qui ne tende à lui faire des partisans : aux soldats qu'il commande dans les quartiers d'hiver, il se montre moins sévère qu'auparavant; avec les marchands romains, fort nombreux à Utique, il s'entretient de la guerre d'un ton à la fois frondeur et fanfaron : « Qu'on lui confie seulement la moitié de l'armée, et en peu de jours il tiendra Jugurtha dans les fers : Métellus traîne à dessein la guerre en longueur; sa vanité, son orgueil tout royal se complaît outre mesure dans le commandement. » Ces insinuations leur semblaient d'autant plus fondées, que la durée des hostilités avait compromis leur fortune, et qu'au gré de l'impatience rien ne marche jamais assez vite.

LXV. En outre, il y avait alors dans notre armée

Digitized by Google

un Numide nommé Gauda, fils de Manastabal, petit-fils de Masinissa, désigné par le testament de Micipsa comme héritier au second chef; épuisé d'ailleurs par les souffrances, et par suite ne jouissant pas de toute la plénitude de son intelligence. Vainement il avait demandé à avoir, conformément à la prérogative des rois, d'abord, un siége auprès du consul, et plus tard une garde de cavalerie romaine; Métellus lui avait refusé l'un et l'autre: l'honneur du siége, parce qu'il n'appartenait qu'aux rois reconnus par le peuple romain; la garde, parce que c'était une honte pour des cavaliers romains d'être livrés, à titre de satellites, à un Numide. Marius profite donc du mécontentement de cet homme pour l'aborder. Il l'invite à se servir de lui pour tirer vengeance des affronts du général; puis, sachant combien la maladie a altéré ses facultés, il l'exalte par d'adroites flatteries : « N'est-il point roi, personnage éminent, petit-fils de Masinissa? Jugurtha une fois pris ou tué, c'est à lui que revient le royaume de Numidie; or cet heureux événement ne peut tarder, si Marius est créé consul et chargé de cette guerre. » C'est ainsi que Gauda et les chevaliers romains, tant militaires que négociants, entraînés les uns par ses paroles, le plus grand nombre par l'espoir de la paix, écrivent à Rome à leurs amis dans les termes les plus défavorables à Métellus, et demandent Marius pour général; c'est ainsi que le consulat est sollicité en sa faveur par une immense coalition des suffrages les

Digitized by Google

plus honorables. D'un autre côté le peuple, voyant la noblesse déroutée par la loi Mamilia, cherchait alors à élever des hommes nouveaux, de sorte que tout souriait à Marius.

LXVI. Cependant Jugurtha, qui avait renoncé à se rendre et repris les hostilités, s'y préparait avec un zèle, une activité infatigable : il rassemblait une armée, cherchait à remuer par la terreur ou par l'appât des récompenses les cités qui s'étaient détachées de lui, fortifiait des places, faisait fabriquer ou achetait des armes, des traits et autres objets semblables, pour remplacer tout ce qu'il avait sacrifié à l'espoir de la paix, attirait à lui les esclaves des Romains, s'efforçait de corrompre à prix d'or les soldats mêmes de nos garnisons, en un mot essayait tout, remuait tout, mettait tout en œuvre. Il réussit à Vacca, ville où Métellus avait jeté une garnison dès les premières négociations relatives à la paix. Importunés par les instances du roi, et au fond assez bien disposés d'avance à son égard, les habitants, les principaux du moins, conspirent en sa faveur : quant à la multitude, là comme partout et notamment chez les Numides, elle était inconstante, séditieuse, avide de discordes et de révolutions, ennemie du calme et de la tranquillité. Le plan arrêté, l'exécution en est remise au troisième jour, jour fêté, solennisé par toute l'Afrique, et qui semblait exclure toute défiance au milieu de l'allégresse et des réjouissances publiques ; puis, au temps marqué, les conjurés invitent, chacun chez soi, nos centu-

Digitized by Google

rions, nos tribuns, et jusqu'au commandant de la place, T. Turpilius Silanus, massacrent à table tous leurs hôtes à l'exception de Turpilius, et tombent aussitôt sur nos soldats, répandus sans armes par la ville, grâce à la fête et à l'absence de leurs chefs. Les gens du peuple prennent part au carnage, les uns prévenus par la noblesse, les autres entraînés par leur penchant naturel pour ces sortes d'exécutions, et, bien qu'étrangers au secret, à la pensée intime du complot, trouvant d'ailleurs dans le seul fait du désordre et du bouleversement général un attrait suffisant.

LXVII. Dans cette alarme imprévue, les Romains indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter, se précipitent confusément vers la citadelle, où sont leurs enseignes et leurs boucliers : ils trouvent les portes fermées et gardées par un détachement d'ennemis qui leur rendent impossible ce moyen de retraite, tandis que, du haut des toits, les femmes et les enfants font pleuvoir sur eux des pierres et tout ce qui s'offre à leur fureur. Assaillis ainsi de tout côté à la fois, en vain ils cherchent à se garantir : toute leur bravoure ne peut rien contre le sexe, contre l'âge le plus débile ; braves et lâches, forts et faibles, succombent également sans défense. A travers cette horrible boucherie, au milieu de l'acharnement des Numides, au sein d'une ville fermée de toutes parts, Turpilius, seul d'entre les Italiens, échappa sans aucun mal. Dut-il son salut à la pitié de son hôte, à quelque convention tacite, ou à un pur hasard ? Je

Digitized by Google

l'ignore; toujours est-il que l'homme qui, dans un pareil désastre, préféra une vie honteuse à une renommée sans tache, ne peut passer que pour un misérable et un infâme.

LXVIII. Quand Métellus apprit ce qui s'était passé à Vacca, navré de douleur, il se déroba quelques instants aux regards de l'armée; mais bientôt, l'indignation se mêlant aux regrets, il ne songea plus qu'à tout disposer pour une prompte vengeance. Il avait une légion avec lui : il la fait sortir des quartiers, lui adjoint le plus qu'il peut de cavaliers numides, part sans bagages au coucher du soleil, et arrive le lendemain, vers la troisième heure, à une espèce de plaine bordée de tous côtés de petites éminences. Là, comme ses soldats harassés par la longueur du chemin refusaient déjà tout service, il leur annonce qu'ils ne sont plus qu'à un millier de pas de Vacca, leur représente qu'il est de leur honneur de supporter courageusement un reste de fatigue pour venger de braves et infortunés concitoyens, étale complaisamment à leurs yeux l'espoir du butin. Puis, après avoir ainsi ranimé leur ardeur, il ordonne aux cavaliers de se déployer largement sur le premier plan, à ses fantassins au contraire de se serrer le plus possible et de cacher avec soin les enseignes.

LXIX. Cependant les habitants de Vacca, à la vue d'une armée qui se dirige vers leur ville, convaincus d'abord, et avec raison, que c'est l'armée de Métellus, s'empressent de fermer leurs portes;

Digitized by Google

mais bientôt, remarquant qu'il ne se commet aucun dégât dans la campagne et n'apercevant que les Numides qui marchent en tête de la colonne, ils ne doutent plus que ce ne soit Jugurtha, et se portent en avant avec tous les signes de la joie la plus vive. Aussitôt, à un signal donné, cavaliers et fantassins de s'élancer à la fois : les uns taillent en pièces la foule répandue hors des murs ; d'autres courent aux portes ou s'emparent des tours ; le ressentiment, l'espoir du butin, font oublier toute lassitude. Ainsi Vacca n'eut que deux jours à se féliciter de sa perfidie : cette vaste et opulente cité fut entièrement livrée soit à la vengeance du glaive, soit au pillage. Turpilius, ce commandant de la place, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait seul échappé au massacre général, fut invité par Métellus à rendre compte de sa conduite : s'étant mal justifié, il fut condamné, battu de verges et décapité; car il n'était que simple citoyen latin.

LXX. Sur ces entrefaites, l'homme dont les conseils avaient poussé Jugurtha à des projets de soumission que la crainte lui avait fait ensuite abandonner, Bomilcar, suspectant un roi auquel il était devenu lui-même suspect, aspirait à un changement, cherchait quelque ruse pour perdre son maître, se fatiguait l'esprit à y rêver nuit et jour. Enfin, après bien des tentatives inutiles, il s'adjoint comme complice Nabdalsa, personnage d'une haute naissance, d'une immense fortune, d'une grande popularité auprès de ses compatriotes. Chargé en

Digitized by Google

effet la plupart du temps de commander un corps d'armée distinct de celui du roi, et d'expédier toutes les affaires que la fatigue ou des soins plus importants ne permettaient point à Jugurtha de traiter par lui-même, Nabdalsa s'était acquis dans ses fonctions beaucoup de considération et de richesses. Ces deux hommes se concertent donc et prennent jour pour l'exécution de leur complot, s'en remettant d'ailleurs pour les détails aux exigences du moment. Ensuite Nabdalsa rejoint l'armée qu'il tenait par ordre de Jugurtha au cœur même des quartiers romains, pour empêcher que l'ennemi ne dévastât impunément la campagne. Cependant, frappé de l'énormité du crime, il ne se présente point au jour dit, et son hésitation arrête tout. Alors Bomilcar, à la fois impatient d'en finir, et inquiet des alarmes d'un complice qui pourrait bien, en renonçant au premier projet, en concevoir un nouveau, lui fait tenir, par des mains sûres, une lettre dans laquelle il lui reproche sa mollesse et son apathie : « Au nom des Dieux par lesquels il a juré, veut-il convertir en vengeances les promesses de Métellus? De toutes façons, Jugurtha est perdu : ce prince périra-t-il victime de leur courage ou de celui de Métellus? là est toute la question. C'est donc à lui de bien réfléchir à ce qu'il préfère, des récompenses ou des tortures. »

LXXI. Le hasard voulut qu'à l'arrivée de cette lettre, Nabdalsa, fatigué des exercices du jour, fût étendu sur un lit de repos. Lorsqu'il eut pris con-

Digitized by Google

naissance du message de Bomilcar, le souci d'abord, puis le sommeil, suite ordinaire de l'accablement d'esprit, s'empara de lui. Or il avait pour secrétaire un Numide, objet de sa confiance et de son affection, et initié à tous ses desseins, le dernier excepté. Dès que cet homme apprend qu'il est arrivé une lettre, convaincu, par l'effet de l'habitude, qu'on peut avoir besoin de ses services ou de ses avis, il pénètre dans la tente, trouve son maître endormi, prend la lettre négligemment placée sur l'oreiller au-dessus de sa tête, la lit d'un bout à l'autre, connaît ainsi le complot, et se met en route en toute hâte pour les quartiers du roi. De son côté, Nabdalsa ne tarde guère à s'éveiller : il remarque l'absence de la lettre, perce aussitôt tout le mystère, et tente d'abord d'atteindre le dénonciateur. Forcé d'y renoncer, il se rend à son tour auprès de Jugurtha pour l'apaiser : » La perfidie de son serviteur n'a fait, lui dit-il, que le prévenir dans une démarche qu'il se proposait de faire lui-même ; » en même temps il le conjure avec larmes, au nom de leur amitié, au nom de sa fidélité passée, de ne point le soupçonner d'un pareil crime.

LXXII. Le roi, dissimulant le fond de sa pensée, lui répond avec bienveillance. Content du supplice de Bomilcar et de plusieurs autres, reconnus complices de sa trahison, il crut devoir étouffer son ressentiment contre Nabdalsa, de peur d'exciter quelque sédition. Du reste, à partir de cette époque, il n'y eut plus de repos pour lui, ni jour ni nuit :

Digitized by Google

pas un lieu, pas une personne, pas un instant qui n'éveillât ses soupçons : il craignait ses concitoyens à l'égal des ennemis, épiait tout avec anxiété, s'épouvantait du moindre bruit : la nuit, il reposait tantôt ici, tantôt là, souvent au mépris des bienséances du rang royal ; parfois même, s'éveillant en sursaut, il saisissait ses armes et donnait l'alarme autour de lui. Les terreurs qui l'assiégeaient étaient devenues un véritable délire.

LXXIII. Cependant Métellus, informé par des transfuges du triste sort de Bomilcar et des révélations faites à Jugurtha, s'empresse de faire des préparatifs comme pour une guerre toute nouvelle. Mais d'abord, cédant aux obsessions de Marius qu'il ne peut souffrir, et qui, de son côté, est trop vivement piqué contre lui pour qu'il puisse compter beaucoup sur ses services, il le laisse enfin partir. A Rome, le peuple avait accueilli fort volontiers les lettres relatives à Métellus et à Marius, et l'opinion qu'elles exprimaient sur tous deux. La noblesse du proconsul avait cessé d'être un titre d'honneur, pour devenir un titre de réprobation ; au contraire, la basse extraction de son rival ajoutait à sa popularité : en somme, l'esprit de parti pesait plus dans la balance que les mérites ou les défauts réels de chacun d'eux. Ajoutez à cela que des tribuns séditieux travaillaient à agiter les masses, demandaient dans toutes leurs harangues des poursuites contre Métellus comme traître à la patrie, exaltaient outre mesure la vertu de Marius. Tel fut enfin l'enthou-

Digitized by Google

siasme du peuple, qu'on vit en foule et les artisans et les gens de la campagne, tous ces hommes qui n'ont d'autre existence, d'autre crédit que le travail de leurs mains, abandonner leur ouvrage pour faire cortége à Marius et sacrifier au succès de son ambition les nécessités de leur propre vie. C'est ainsi qu'à la stupéfaction de la noblesse, le consulat fut, après de longues années, déféré à un homme nouveau. Ce ne fut pas tout : le peuple, consulté bientôt par le tribun Manilius Mancinus sur le choix du général à qui serait confiée la guerre contre Jugurtha, désigna unanimement Marius; et le décret par lequel le sénat, peu de temps auparavant, avait assigné la Numidie à Métellus, demeura sans effet.

LXXIV. En Afrique, Jugurtha avait perdu tous ses amis : lui-même avait fait périr la plupart d'entre eux; les autres, effrayés, s'étaient réfugiés soit auprès des Romains, soit auprès du roi Bocchus. Ne pouvant conduire la guerre à lui seul, et estimant dangereux de tenter la foi d'agents nouveaux, après tant de perfidie de la part des anciens, il était indécis, irrésolu, inquiet : constamment mécontent des événements, de ses projets, de tout le monde, il changeait tous les jours de route et d'officiers, tantôt marchant à l'ennemi, tantôt s'enfonçant dans les déserts; mettant son espoir, le plus souvent dans la fuite, un instant après dans ses armes; ne sachant de quoi se défier le plus, de la valeur ou de la fidélité de ses sujets; ne voyant que désastres, de quelque côté qu'il portât ses vues.

Digitized by Google

Telles étaient ses hésitations, quand Métellus se montra tout à coup avec son armée. Jugurtha n'eut que le temps de disposer, de ranger ses troupes comme il put, et la bataille s'engagea aussitôt. Là où le roi se trouvait en personne, les Numides résistèrent quelque temps ; partout ailleurs, ils furent, dès le premier choc, repoussés et mis en fuite. Les Romains prirent une certaine quantité de drapeaux et d'armes, mais fort peu d'ennemis : dans les combats, en général, les Numides durent toujours leur salut moins à leurs armes qu'à la vitesse de leurs pieds.

LXXV. Cette déroute accrut encore le découragement de Jugurtha : suivi des transfuges et d'une partie de sa cavalerie, il gagne les déserts, puis Thala, grande et riche ville, où étaient ses trésors et le somptueux attirail qui entourait l'enfance de ses fils. A cette nouvelle, Métellus n'hésite pas, quoiqu'il sache fort bien qu'entre Thala et le fleuve le plus rapproché s'étendent cinquante milles de terres arides et nues : dans l'espoir d'en finir avec la guerre par la prise de cette place, il forme la résolution de surmonter toutes les difficultés et de vaincre la nature elle-même. En conséquence les bêtes de somme, débarrassées par son ordre de tout bagage, sont aussitôt chargées du blé nécessaire pour dix jours, ainsi que d'outres et de différents vaisseaux propres à recevoir de l'eau. De plus, il tire de la campagne le plus qu'il peut d'animaux domestiques, et les fait couvrir de vases de toute

Digitized by Google

sorte, la plupart en bois, recueillis dans les cabanes des Numides. Enfin il enjoint aux habitants des cantons voisins, qui se sont rendus à lui après la défaite du roi, de charrier autant d'eau que chacun d'eux en pourra transporter, et d'avance il leur désigne le jour et le lieu où ils devront se présenter. Lui-même se dirige vers le fleuve que nous avons dit être le plus rapproché, y fait charger les bêtes de somme, et, ainsi muni, part pour Thala. Déjà l'on avait atteint l'endroit assigné aux Numides, déjà le camp était assis et fortifié, quand tout à coup, dit-on, il tomba une pluie tellement abondante, qu'elle eût, à elle seule, plus que suffi aux besoins de l'armée. L'apport surpassa d'ailleurs toutes les espérances; car les Numides, comme il arrive en général dans les premiers temps d'une soumission, avaient été au delà de leurs obligations. Quoi qu'il en soit, nos soldats, par superstition, employèrent de préférence l'eau de la pluie, et cet accident ajouta beaucoup à leur ardeur; ils se persuadèrent que les Dieux immortels veillaient spécialement sur eux. Le lendemain, contre l'attente de Jugurtha, les Romains parviennent à Thala. Les habitants, qui s'étaient crus parfaitement protégés par l'extrême difficulté des abords, furent confondus de la grandeur, du merveilleux d'un tel succès; toutefois ils ne s'en disposèrent pas moins activement au combat : les nôtres en firent autant.

LXXVI. Quant à Jugurtha, convaincu qu'il n'é-

Digitized by Google

tait désormais rien d'impossible à un général dont l'activité avait triomphé de tout, des armes, des traits, des positions, des circonstances, enfin de la nature elle-même, qui d'ordinaire impose ses lois aux mortels, il s'enfuit de la ville pendant la nuit avec ses enfants et une grande partie de ses trésors. Depuis ce moment, il ne s'arrêta pas un seul jour, pas une seule nuit dans le même endroit : partout il prétextait l'urgence de ses affaires ; au fond, il craignait la trahison et se flattait d'y échapper par la rapidité de sa fuite, de tels complots supposant toujours, suivant lui, le loisir d'épier les occasions. Cependant, à la vue d'habitants si bien disposés pour le combat, à la vue d'une ville si admirablement fortifiée et par l'art et par la nature, Métellus entoure les murs d'une palissade et d'un fossé ; puis, aux endroits les plus favorables dans la circonstance, il fait dresser des mantelets, jeter une terrasse, élever sur cette terrasse des tours destinées à protéger et travaux et travailleurs. A ces moyens d'attaque les assiégés se hâtent d'opposer leurs moyens de défense : ni d'un côté ni de l'autre, rien n'est oublié. Ce ne fut qu'au bout de quarante jours que les Romains, déjà épuisés par tant de fatigues et de combats antérieurs, se rendirent maîtres du corps de la place. Quant au butin, les transfuges l'avaient complétement détruit : lorsqu'en effet ils avaient vu le rempart complétement battu par le bélier et leur cause perdue sans ressources, ils avaient transporté au

Digitized by Google

palais du roi l'or, l'argent, tous les objets que les mortels estiment les plus précieux, et là, après s'être gorgés de vin et de mets, ils avaient tout livré aux flammes, et les trésors, et le palais, et leurs propres personnes, s'infligeant ainsi volontairement eux-mêmes le châtiment qu'ils redoutaient de l'ennemi vainqueur.

LXXVII. A peine Thala était-elle prise, que les députés de Leptis vinrent prier Métellus de leur envoyer une garnison et un gouverneur : « Un certain Hamilcar, homme distingué par sa naissance et puissant par son crédit, cherchait à exciter une révolution dans la ville : contre lui, ni l'autorité des magistrats ni celle des lois ne pouvaient rien : si Métellus ne se hâtait, les plus grands dangers menaçaient leur existence, l'existence d'une cité alliée de Rome. » En effet, dès le début de la guerre contre Jugurtha, les habitants de Leptis s'étaient adressés au consul Bestia, puis directement à Rome, pour solliciter notre amitié et notre alliance. Depuis qu'ils les avaient obtenues, ils s'étaient montrés constamment dévoués et fidèles, et avaient obéi avec empressement à tous les ordres de Bestia, d'Albinus et de Metellus. Aussi le général leur accorda-t-il sans peine la faveur qu'ils demandaient : on leur envoya quatre cohortes de Liguriens, et C. Annius pour gouverneur.

LXXVIII. Leptis fut fondée par des Sidoniens, qui, suivant les traditions que j'ai recueillies, forcés de fuir leur patrie en proie aux discordes civiles,

Digitized by Google

abordèrent dans ces parages : elle est située entre les deux Syrtes. Quant aux Syrtes, ainsi nommées à raison du phénomène qui s'y produit [gouffres, tourbillons], ce sont deux golfes de grandeur inégale, mais de semblable nature : tout près du rivage, leurs eaux sont très-profondes ; partout ailleurs, elles sont, au gré du hasard, tantôt profondes, tantôt hérissées de bas-fonds. Aussitôt que la mer grossit et que les vents se déchaînent, le flot y attire tout, limon, sable, pierres énormes ; et ainsi l'aspect des lieux change avec les vents. La langue des habitants de Leptis s'est modifiée avec le temps par leurs alliances avec les Numides : du reste il ont conservé en général les lois et les usages de Sidon ; et cela d'autant plus facilement, qu'ils vivaient loin du siége de l'autorité royale. Entre eux et la partie vraiment peuplée de la Numidie s'étendent au loin de vastes déserts.

LXXIX. Mais puisque les affaires de Leptis nous ont conduit dans ces contrées, peut-être ne sera-t-il pas déplacé de rapporter ici l'admirable, le merveilleux trait de deux Carthaginois, dont le souvenir nous a été rappelé par le lieu même. Au temps où les Carthaginois donnaient des lois à presque toute l'Afrique, les Cyrénéens aussi étaient puissants et opulents. Or, entre les deux États se développait une plaine sablonneuse, d'aspect partout uniforme : pas un fleuve, pas une montagne, qui pût servir à distinguer leurs frontières respectives ; et de là une guerre longue et sanglante. Déjà, de part et d'autre,

Digitized by Google

des armées et des flottes avaient été battues et dispersées; déjà les deux peuples s'étaient cruellement maltraités, et il était à craindre que bientôt, vaincus et vainqueurs, également épuisés, ne fussent attaqués par quelque nouvel ennemi : on convint donc, à la faveur d'une trêve, que les délégués partiraient de chaque ville à un jour déterminé, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait de commune limite aux deux territoires. Carthage envoya deux frères, nommés Philènes, qui firent route avec une grande célérité; les délégués de Cyrène allèrent plus lentement. Fut-ce défaut d'activité de leur part ou pur accident? je l'ignore : là comme en pleine mer, il n'est pas rare qu'on soit retenu par quelque ouragan; lorsqu'en effet, dans ces plaines tout unies et dépourvues de végétation, le vent vient à souffler et à soulever le sable du sol, ce sable, emporté en violents tourbillons, remplit le visage et les yeux du voyageur, l'empêche de voir devant lui, et retarde ainsi sa marche. Quoi qu'il en soit, quand les Cyrénéens s'aperçoivent qu'ils ont été devancés, craignant d'être punis au retour, pour un retard si funeste aux intérêts de la patrie, ils accusent les Carthaginois d'être partis de chez eux avant l'heure convenue : ils ne veulent rien entendre; tout leur semble préférable à la honte de se retirer vaincus. De leur côté, les Carthaginois ne demandent qu'une chose, l'égalité des conditions nouvelles, quelles qu'elles soient. Alors les Grecs leur donnent le choix, ou de se laisser

Digitized by Google

enterrer vifs, à l'endroit qu'ils réclament comme frontière de leur empire, ou de laisser leurs adversaires, à cette même condition, s'avancer aussi loin qu'ils le voudront. La position fut acceptée des Philènes, qui firent à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leur vie, et furent enterrés vifs. Les Carthaginois consacrèrent en ce lieu des autels aux deux frères, et leur décernèrent d'autres honneurs encore au sein de leur ville. Mais je reviens à mon sujet.

LXXX. Jugurtha, depuis la perte de Thala, ne voyant plus rien qui pût tenir contre Metellus, s'était jeté avec une poignée d'hommes dans d'immenses déserts. Il arriva chez les Gétules, race barbare, sauvage, et qui ignorait encore jusqu'au nom de Rome. Il les réunit en un vaste corps d'armée, les accoutuma peu à peu à garder des rangs, à suivre des drapeaux, à obéir au commandement, à s'assujettir enfin à tous les détails de la discipline militaire. En outre il sut, par des présents magnifiques et des promesses plus magnifiques encore, entraîner dans son parti les confidents de Bocchus, agir par eux sur l'esprit du roi lui-même, et le décider à prendre les armes contre les Romains. Ce succès, du reste, lui fut facile et lui coûta peu, parce que, Bocchus, au début de la guerre, avait envoyé des députés à Rome pour y solliciter notre alliance et notre amitié, et que ses offres, tout avantageuses qu'elles fussent pour la lutte qui s'engageait, avaient été repoussées à l'instigation de

Digitized by Google

quelques intrigants, aveuglés par la cupidité, et habitués à trafiquer de tout, du juste comme de l'injuste. Ajoutons que précédemment Jugurtha avait épousé une fille de Bocchus, quoique au fond ces sortes de liens aient assez peu de force chez les Numides comme chez les Maures : chacun en effet prenant autant de femmes que lui permet sa fortune, les uns dix, les autres plus, et surtout les rois, le cœur, ainsi tiraillé en tous sens, s'émousse bientôt ; aussi aucune de ces femmes n'est-elle véritablement la compagne de l'époux ; toutes lui sont également indifférentes.

LXXXI. Les deux armées se réunirent dans un lieu convenu entre les rois. Là, après un mutuel échange de serments, Jugurtha cherche à enflammer par ses paroles l'ardeur de Bocchus : « Souverainement injustes, profondément cupides, les Romains ne sont-ils par les ennemis communs de toutes les nations? Ils ont contre Bocchus le même motif de guerre qu'ils ont eu contre lui-même et contre tant d'autres, la passion de dominer : toute puissance leur fait ombrage ; aujourd'hui, c'est à lui que s'attaquent leurs armes ; hier, c'était à Carthage et au roi Persée ; demain ce sera au peuple, quel qu'il soit, qui sera réputé alors le plus opulent. » A la suite de ces propos et autres semblables, les deux rois prennent le chemin de Cirta, où Métellus avait déposé son butin, ses prisonniers et ses bagages. Dans la pensée de Jugurtha, ou la prise de cette ville les indemniserait amplement de leurs peines,

Digitized by Google

ou bien, si les Romains venaient au secours des leurs, il s'ensuivrait un combat. Or le rusé Numide n'avait rien de plus pressé que de briser définitivement la neutralité de Bocchus : il craignait qu'en cas de lenteurs, le roi maure ne renonçât à la guerre pour prendre tout autre parti.

LXXXII. Métellus, instruit de la ligue formée par les deux rois, se garde bien de leur donner partout indistinctement l'occasion de combattre, comme il l'avait fait à l'égard de Jugurtha, tant de fois vaincu : il se contente de les attendre, à peu de distance de Cirta, dans un camp bien retranché, convaincu qu'il importe d'étudier les Maures et de bien connaître ces nouveaux ennemis, pour engager ensuite l'action avec avantage. Sur ces entrefaites, des lettres de Rome lui annoncent que la province de Numidie vient d'être décernée à Marius (il savait déjà son élévation au consulat). Consterné à cette nouvelle, il n'écoute plus ni raison ni convenances : il ne sait ni retenir ses larmes, ni réprimer sa langue : lui, doué d'ailleurs de qualités si éminentes, il n'a pas la force de supporter son chagrin. Les uns attribuaient cette faiblesse à l'orgueil; d'autres, au ressentiment d'un noble cœur, indigné à la pensée d'un affront; beaucoup, au dépit de se voir arracher une victoire qu'il tenait déjà. Pour nous, nous affirmons sans hésiter qu'il fut plus tourmenté de l'élévation de Marius que de sa propre injure, et qu'il eût été moins inconsolable, si la province qu'on lui enlevait eût été confiée à tout autre qu'à Marius.

Digitized by Google

LXXXIII. Réduit à l'inaction par sa douleur, et regardant d'ailleurs comme une folie de faire, à ses propres périls, les affaires d'un rival, il dépêche aussitôt des ambassadeurs à Bocchus, pour l'inviter à ne pas se constituer sans motif l'ennemi du peuple romain : « N'avait-il pas la plus magnifique occasion de contracter une alliance, une amitié bien préférable à la guerre? Quelque confiance qu'il eût en ses ressources, il ne devait pas sacrifier le certain pour l'incertain : il était toujours très-facile de s'engager dans une guerre, toujours fort difficile d'en sortir : le commencement et la fin des hostilités ne dépendaient point de la même volonté ; le premier venu, si lâche qu'il fût, était toujours libre de prendre les armes; le vainqueur seul autorisait à les déposer. Bocchus devait donc aviser mûrement à ses intérêts et à ceux de son royaume, et se bien garder d'associer sa fortune si florissante à celle de Jugurtha perdue sans espoir. » A ces ouvertures, le roi fit une réponse assez modérée: «Il désirait vivement la paix, mais il était touché des malheurs de Jugurtha : si les Romains voulaient étendre leurs offres jusqu'au Numide, tout serait bientôt conclu. » Là-dessus, nouvel envoi de députés, pour réfuter les exigences de Bocchus : celui-ci d'agréer une partie de leurs demandes, de repousser les autres. A force d'envois et de contre-envois, le temps passe, et, conformément au désir de Métellus, la guerre traîne, indéfiniment ajournée.

LXXXIV. Cependant Marius, élu, comme nous

Digitized by Google

l'avons dit, par l'enthousiasme du peuple, ne se vit pas plutôt chargé par ce même peuple du département de la Numidie, qu'il se montra plus acharné encore que par le passé contre les nobles ; c'était sans relâche désormais qu'il les poursuivait de ses invectives, les attaquant tantôt isolément, tantôt en corps, affectant de se targuer du consulat comme de la dépouille d'ennemis vaincus, n'ayant à la bouche que propos pleins de jactance pour lui-même et d'amertume pour eux. En même temps, il s'occupait avant tout de pourvoir aux nécessités de la guerre ; sollicitait un supplément pour les légions ; demandait des auxiliaires aux peuples, aux rois et aux alliés ; faisait appel à tout ce que le Latium renfermait de plus braves soldats connus de lui, la plupart pour avoir servi sous ses yeux, quelques-uns de réputation seulement ; savait, par ses instances, forcer jusqu'aux vétérans émérites à partir avec lui. Et le sénat, malgré son aversion pour Marius, n'osait rien refuser ; au surplus, il avait même décrété avec joie le supplément, dans la pensée que le peuple se verrait à contre-cœur appelé sous les drapeaux, et que cette répugnance ferait perdre à Marius ou les ressources sur lesquelles il comptait, ou la faveur de la multitude. Mais cette attente fut déçue, tant était vif dans la plupart des cœurs le désir de suivre Marius ! Chacun se voyait déjà rentrant dans ses foyers avec un riche butin, avec les honneurs de la victoire, avec une foule d'autres avantages du même genre, espérances que Marius n'a-

Digitized by Google

vait pas peu contribué à exciter par une de ses harangues. En effet, après avoir obtenu tous les décrets qu'il avait provoqués, et au moment de procéder à l'enrôlement, tant pour exhorter la multitude que pour décharger, suivant son usage, sa haine contre la noblesse, il avait convoqué l'assemblée du peuple, et là il s'était exprimé en ces termes :

LXXXV. « Je sais bien, Romains, qu'autre est en général la conduite de nos citoyens quand ils sollicitent de vous un commandement, autre quand ils l'ont obtenu : que d'abord actifs, humbles, modestes, ils vivent ensuite dans l'indolence et l'orgueil. Quant à moi, il me semble, au contraire, qu'autant l'ensemble de la République est au-dessus du consulat ou de la préture, autant on doit se montrer plus zélé pour l'administrer que pour briguer ces dignités. Aussi ne me dissimulé-je point l'étendue des obligations que m'impose votre insigne faveur : préparer la guerre tout en ménageant le trésor public, contraindre au service ceux à qui l'on ne voudrait pas déplaire, pourvoir à tout au dedans comme au dehors, et cela au milieu des jalousies, des tracasseries, des intrigues ; c'est là, Romains, une tâche plus rude qu'on ne pense. Sans compter que d'autres, s'ils viennent à faillir, se trouvent couverts par l'ancienneté de leur noblesse, par les brillants exploits de leurs aïeux, par la fortune de leurs parents et de leurs alliés, par la multitude de leurs clients : tandis que moi, je n'ai d'espoir qu'en moi

Digitized by Google

seul ; il faut de toute nécessité qu'à défaut d'autres appuis je me protége moi-même par ma valeur et mon intégrité. Je n'ignore pas d'ailleurs, Romains, que tous les regards sont tournés vers moi : que les citoyens honnêtes et vertueux me sont favorables, parce que mes services profitent à la République ; que la noblesse épie le moment de l'attaque : je dois donc redoubler d'efforts, à la fois pour empêcher que vous ne soyez opprimés, et pour frustrer l'attente des nobles. La vie que j'ai menée depuis mon enfance jusqu'à ce jour m'a habitué à tous les travaux, à tous les périls : ce que je faisais gratuitement, avant d'obtenir vos faveurs, loin de moi la pensée, Romains, de l'abandonner aujourd'hui que j'en ai reçu la récompense. Oui, la modération dans le pouvoir est difficile aux ambitieux qui, pour parvenir, ont fait semblant d'être honnêtes; pour moi qui ai passé toute ma vie dans la pratique des vertus, l'habitude du bien m'est devenue une seconde nature. Vous m'avez chargé de la guerre de Jugurtha; la noblesse s'en est irritée. Ah ! réfléchissez-y, je vous en conjure, demandez-vous bien s'il ne vaudrait pas mieux revenir sur votre décision, choisir parmi cette tourbe de nobles, envoyer à cette expédition, ou à toute autre du même genre, quelqu'un de ces hommes de vieille lignée, si bien pourvus de portraits, si dénués de services! Et pourquoi non? il ferait si beau le voir, dans une mission de cette importance, trahir à chaque pas son ignorance, s'agiter, se trémousser, prendre pour moniteur quel-

Digitized by Google

que obscur plébéien! Voilà pourtant comme, la plupart du temps, celui que vous chargez de commander aux autres en cherche lui-même un autre qui lui commande.

« Le dirai-je, Romains? J'en connais qui ont attendu leur élévation au consulat pour commencer à lire l'histoire de nos ancêtres et les préceptes des Grecs sur l'art militaire; esprits à l'envers, qui font tout au rebours, et ne voient pas que, si l'exercice d'une charge est postérieur à l'obtention de cette charge dans l'ordre des temps, il la précède au fond par la pratique qu'il présuppose! Et maintenant, Romains, à ces patriciens superbes comparez Marius, homme nouveau. Ce qu'ils entendent raconter, ce qu'ils lisent, moi je l'ai vu, je l'ai fait moi-même; ce qu'ils apprennent dans des livres, moi je l'ai appris dans les camps: c'est à vous de juger entre la valeur des actes et celle des paroles. Ils méprisent ma *nouveauté;* moi, leur incapacité : à moi, on peut m'objecter le tort de la Fortune ; à eux, des infamies! Disons mieux : oui, la naissance est une et égale pour tous, et le plus brave est, par cela seul, le plus noble. Supposez qu'on pût demander aux pères d'Albinus ou de Bestia, qui d'eux ou de moi ils préféreraient avoir engendrés, que croyez-vous qu'ils répondissent, sinon qu'ils auraient voulu avoir pour fils les plus vertueux? Que s'ils sont fondés à me mépriser, qu'ils méprisent leurs ancêtres, qui, comme moi, ont dû à leur mérite le principe de leur noblesse! Ils sont jaloux de la dignité dont

Digitized by Google

vous m'avez honoré ; qu'ils soient donc jaloux aussi de mon activité, de mon intégrité, et même de mes périls, puisque c'est à ce prix que je l'ai obtenue. Mais ces hommes, gâtés par l'orgueil, vivent comme s'ils dédaignaient vos honneurs, puis les réclament comme s'ils avaient honorablement vécu ! Ah certes! ils s'abusent étrangement, s'ils comptent réunir ainsi les deux avantages les plus opposés, les charmes de l'indolence et les récompenses du mérite. Autre illusion : chaque fois, pour ainsi dire, qu'ils prennent la parole soit devant vous, soit au sénat, ils n'ont à la bouche que l'éloge de leurs ancêtres ; comme si, en rappelant les belles actions de ces grands hommes, ils se faisaient eux-mêmes plus illustres! C'est juste le contraire : plus la vie des uns eut d'éclat, plus la nullité des autres est dégradante. Et en effet, il faut bien le reconnaître, la gloire des ancêtres est comme un flambeau qui brille sur leurs descendants, et ne souffre l'obscurité ni de leurs vertus, ni de leurs vices. Cet avantage, Romains, j'en suis privé ; mais, ce qui est bien autrement glorieux, je puis vanter mes propres exploits. Or, voyez à quel point ces hommes sont injustes : ce qu'ils s'arrogent au nom d'un mérite étranger, ils ne me l'accordent point au nom du mien propre ; et cela, parce que je n'ai point de portraits dans mon *atrium*, parce que ma noblesse commence à moi ; comme s'il ne valait pas mieux faire soi-même sa noblesse que de la recevoir d'un autre pour la dégrader!

« Je n'ignore pas, Romains, que, s'ils veulent se

Digitized by Google

mêler de répondre, ce n'est ni la faconde, ni l'art qui manquera à leurs discours. Toutefois, lorsqu'à propos de l'insigne faveur que vous m'avez faite, ils nous déchirent en toute occasion, vous et moi, de leurs odieux propos, je n'ai pas voulu me taire, de peur qu'on ne prît ma modestie pour un aveu. Non pas, je présume, qu'aucun de leurs discours puisse me blesser personnellement : vrais, ils sont nécessairement à ma louange ; faux, ils sont réfutés par toutes les habitudes de ma vie. Mais enfin, puisque c'est votre jugement qu'ils incriminent, parce que vous m'avez à la fois confié la plus haute des dignités et imposé la plus lourde des charges, pesez, pesez bien, encore une fois, si vous n'avez point à regretter votre choix. Je ne puis, pour justifier votre confiance, étaler ni les images, ni les triomphes, ni les consulats de mes aïeux ; mais, s'il le faut, je montrerai des javelines, un étendard, des colliers d'honneur, et bien d'autres récompenses militaires ; je montrerai surtout les cicatrices qui sillonnent ma poitrine. Ce sont là mes images, c'est là ma noblesse : images, noblesse, que je n'ai point comme eux recueillies par héritage, mais que j'ai moi-même conquises à force de travaux et de périls ! Mon langage n'est point arrangé avec art : j'y vise fort peu, le vrai mérite se révèle assez par lui-même ; c'est à eux qu'il est besoin d'art, pour cacher sous de belles phrases la turpitude de leurs actions. Je n'ai point étudié non plus les lettres grecques ; j'avais peu de goût pour une littérature

Digitized by Google

qui n'a pas donné plus de valeur à ceux qui l'enseignent. En revanche, j'ai étudié d'autres arts, bien autrement utiles à la République : j'ai appris à frapper l'ennemi, à garder un poste, à ne rien craindre que le déshonneur, à endurer également et l'hiver et l'été, à reposer sur la dure, à supporter à la fois les privations et les fatigues. Voilà par quelles leçons, moi, je formerai les soldats : je ne serai pas serré pour eux, prodigue pour moi ; je n'exploiterai pas leurs travaux au profit de ma propre gloire. A cette condition seule, le commandement est une bonne chose, est vraiment digne d'un pays libre : quant à vivre soi-même dans la mollesse, tandis qu'à force de supplices on contraint son armée au devoir, c'est agir en maître et non en général. Tels furent, entre autres, les principes qu'appliquèrent vos ancêtres, et qui firent leur grandeur et celle de l'État. Et pourtant cette noblesse, qui s'appuie sur eux alors même qu'elle leur ressemble si peu, ose nous dédaigner, nous, leurs émules, et réclamer de vous tous les honneurs, non à titre de récompenses méritées, mais à titre de dettes ! Romains, ils sont dans une étrange erreur, ces mortels si orgueilleux : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'il était possible de laisser, des richesses, des images, d'illustres souvenirs ; mais leur mérite, ils ne le leur ont point laissé, et ils ne le pouvaient pas : c'est le seul trésor qui ne se donne ni ne se reçoive.

« Ils me traitent d'âme vile et grossière, parce que je m'entends mal à ordonner un festin, parce

Digitized by Google

que je n'ai point d'histrion, point de cuisinier acheté plus cher qu'un intendant de métairie. Je l'avoue, et j'en suis fier : car je tiens de mon père et de bien d'autres personnages également irréprochables, qu'aux femmes conviennent les futilités, aux hommes les travaux ; que tout noble cœur a plus soif de gloire que de richesses ; que la vraie parure consiste dans les armes, et non dans l'ameublement. Eh bien, soit : cette vie qui leur plaît tant, qu'ils estiment si précieuse, qu'ils la mènent donc toujours ; qu'ils fassent l'amour, qu'ils boivent ; qu'ils passent leur vieillesse là où ils ont passé leur jeunesse, dans les festins, esclaves de leur ventre et des appétits les plus honteux : qu'ils nous laissent la sueur, la poussière, les fatigues de toutes sortes, à nous qui les trouvons mille fois plus douces que leurs orgies ! Mais non : après s'être déshonorés par toutes les turpitudes, ces hommes infâmes viennent ravir les récompenses dues à la vertu ; et ainsi par une injustice monstrueuse, la mollesse et l'indolence, les plus détestables de tous les vices, au lieu de nuire à ceux qui s'y livrent, frappent et ruinent la République innocente.

« Maintenant que je leur ai répondu autant que l'exigeait, non l'ignominie de leur conduite, mais la dignité de mon caractère, je dirai quelques mots des intérêts publics. Et d'abord, Romains, ayez bon espoir au sujet de la Numidie ; car tout ce qui, jusqu'à ce jour, a protégé Jugurtha, vous l'avez écarté : la cupidité, l'impéritie, l'orgueil. De plus, vou

Digitized by Google

avez là une armée qui connaît le pays, mais qui, par Hercule, a plus de valeur que de bonheur, sacrifiée comme elle l'a été en grande partie par la cupidité ou l'insouciance de ses chefs. Vous donc, qui êtes en âge de servir, unissez vos efforts aux miens, prenez en main la cause de la République, et que nul d'entre vous ne trouve, dans le malheur des autres ou dans l'arrogance des généraux qui m'ont précédé, un motif d'alarme : dans les marches, dans la mêlée, je serai constamment avec vous, à la fois votre guide et le compagnon de vos dangers, mettant tout en commun entre vous et moi. Enfin, par la grâce des Dieux, tout est mûr pour nous : la victoire, le butin, la gloire ; mais, alors même que ces avantages seraient ou douteux ou éloignés, il serait encore du devoir de tout bon citoyen de venir au secours de la République. Nul en effet ne s'immortalisa jamais par l'inaction, et jamais père ne souhaita pour ses enfants une vie éternelle, mais bien une vie honorable, irréprochable. J'en dirais davantage, Romains, si les paroles pouvaient donner du courage aux lâches ; pour les braves, je pense en avoir dit assez. »

LXXXVI. A la suite de ce discours, Marius, témoin de l'ardeur qui s'est emparée des esprits, se hâte d'embarquer des vivres, de l'argent, des armes, tous les approvisionnements nécessaires, et fait partir avec ce premier convoi le lieutenant A. Manlius. Pour lui, il procède à l'enrôlement des soldats, non à la façon des ancêtres, d'après l'ordre des

Digitized by Google

classes, mais en inscrivant indistinctement tous ceux qui se présentent, prolétaires pour la plupart. Suivant les uns, ce fut faute d'en trouver de plus recommandables ; suivant d'autres, ce fut flatterie calculée de la part du consul, qui devait à cette classe infime son crédit et son élévation, et qui n'ignorait pas que, pour quiconque aspire au pouvoir, les plus indigents sont des auxiliaires toujours prêts : en effet, n'ayant rien, ils n'ont rien à ménager, et de plus tout devient légitime à leurs yeux moyennant un salaire. Marius partit pour l'Afrique avec des troupes plus considérables que ne portait le décret, et aborda à Utique en peu de jours. L'armée lui fut remise par le lieutenant P. Rutilius : Métellus avait fui son approche, pour n'être pas témoin d'un triomphe dont il n'avait pu supporter la simple nouvelle.

LXXXVII. A peine le consul a-t-il complété les légions et les cohortes auxiliaires, qu'il s'avance vers une plaine fertile et riche en butin : tout ce qu'il y prend, il l'abandonne aux soldats. Ensuite il attaque les châteaux, les bourgs peu fortifiés par la nature et défendus par de faibles garnisons, et livre tantôt ici, tantôt là, une foule de combats, tous peu importants. Les nouvelles recrues s'accoutument ainsi à se battre sans crainte ; elles remarquent que les fuyards sont pris ou tués ; que les plus braves sont les moins exposés ; que par les armes on défend sa liberté, sa patrie, sa famille, tout, en un mot ; que par elles on arrive à la gloire et aux richesses.

Digitized by Google

Bientôt les jeunes soldats ne se distinguent plus d'avec les vieux; tous déploient une égale valeur. Cependant les rois, à la première nouvelle de l'arrivée de Marius, s'étaient retirés, chacun de son côté, dans des lieux de difficile accès; ainsi l'avait conseillé Jugurtha, dans l'espoir que l'ennemi, venant à se débander, prêterait bientôt à quelque attaque; il pensait que les Romains, comme il arrive en général, ne voyant rien à redouter, marcheraient avec moins d'ordre et de discipline.

LXXXVIII. Sur ces entrefaites, Métellus était retourné à Rome, et, contre son attente, il y était reçu avec des transports de joie: une fois l'envie désarmée, plébéiens et patriciens le chérissaient également. Mais revenons à Marius. Avec autant d'activité que de prudence, il avait constamment l'œil à la fois sur sa propre position et sur celle de l'ennemi; étudiait à ce double point de vue tout ce qui pouvait être ou favorable ou contraire; épiait la marche des rois, prévenant tous leurs projets et toutes leurs surprises; tenait continuellement les siens en alerte, les ennemis en échec. C'est ainsi qu'à diverses reprises il avait attaqué et battu les Gétules et Jugurtha, alors qu'ils revenaient chargés du butin enlevé à nos alliés, et qu'une fois il avait dépouillé le roi lui-même de ses armes, à peu de distance de Cirta. Toutefois, comme ces expéditions n'étaient que glorieuses et ne terminaient rien, il résolut d'investir successivement toutes les villes qui, soit par leur garnison, soit par leur position,

Digitized by Google

pouvaient le plus favoriser les projets de l'ennemi et contrarier les siens : c'était le moyen ou de priver Jugurtha de ses plus fermes appuis, s'il laissait faire, ou de l'obliger à combattre. Quant à Bocchus, il avait fait prévenir plusieurs fois Marius qu'il désirait l'amitié du peuple romain et qu'on n'avait aucune hostilité à redouter de sa part. Était-ce une feinte pour nous surprendre avec plus d'avantage, ou bien la mobilité de son esprit l'entraînait-elle en effet alternativement vers la paix et vers la guerre? c'est ce que je ne saurais décider.

LXXXIX. Quoi qu'il en soit, le consul, fidèle à sa résolution, se portait vers les villes et les châteaux fortifiés, et les enlevait à l'ennemi, ici par la force, là par la menace et les promesses. Il se montra assez réservé d'abord dans ses attaques, par la pensée que Jugurtha, pour secourir les siens, se déciderait à en venir aux mains; mais bientôt, apprenant qu'il était éloigné et occupé d'autres projets, il jugea qu'il était temps d'user des entreprises plus importantes et plus difficiles. Au milieu de vastes solitudes était une grande et forte ville, nommée Capsa, et fondée, d'après la tradition, par Hercule le Libyen. Les habitants, exemptés d'impôts et traités avec beaucoup de douceur par Jugurtha, étaient, par cela même, réputés très-fidèles : ils étaient d'ailleurs défendus contre l'ennemi, non-seulement par leurs remparts, leurs armes et le nombre de leurs combattants, mais aussi et surtout par des abords impraticables. En effet, excepté ce

Digitized by Google

qui touche immédiatement à la ville, tout le reste est nu, inculte, privé d'eau, infesté de serpents, dont la férocité, comme celle de toutes les bêtes sauvages, s'irrite encore par le manque de nourriture, et qui, déjà dangereux de leur nature, le deviennent particulièrement par l'effet de la soif. La conquête de cette ville excitait au plus haut degré l'ambition de Marius : indépendamment de son importance comme place de guerre, l'entreprise semblait pleine de difficulté; or, Métellus s'était couvert de gloire par la prise de Thala, située et fortifiée à peu près de la même manière, si ce n'est qu'à peu de distance des murs de Thala se trouvaient quelques sources, tandis qu'il n'y avait à Capsa qu'une seule fontaine d'eau vive, et encore dans l'intérieur de la ville, et qu'on y était réduit, d'ailleurs, à l'eau de la pluie. Au surplus, là comme dans toute la partie de l'Afrique qui s'éloigne de la mer et où la civilisation a moins pénétré, cet inconvénient était assez peu sensible, parce que les Numides ne se nourrissaient guère que de lait et de chair sauvage, et qu'ils ne faisaient usage ni de sel, ni d'autres irritants, contents d'apaiser la faim et la soif, sans faire de la nourriture un objet de sensualité et de folle dépense.

XC. Le consul, après avoir tout exploré, se mit à l'œuvre. Sans doute il comptait sur les Dieux; car, avec toute son habileté, que pouvait-il contre de si grandes difficultés? Pour comble de disgrâce, il manquait de blé : les Numides, plus jaloux en géné-

Digitized by Google

ral d'assurer des pâturages à leurs troupeaux que de cultiver des céréales, venaient d'ailleurs, par l'ordre du roi, de transporter dans des places fortes le peu qu'ils en avaient récolté, et, comme on touchait à la fin de l'été, la campagne était alors aride et complétement dépouillée. Marius n'en concerte pas moins ses mesures avec autant de sagesse que le permettaient les circonstances. Il confie à la cavalerie auxiliaire la conduite de tout le bétail enlevé les jours précédents, ordonne à son lieutenant A. Manlius de se porter avec les cohortes légères vers la ville de Laris, où il a déposé le trésor et les vivres de l'armée, déclare qu'il s'y rendra lui-même, sous peu de jours, tout en pillant le pays sur sa route, et, après avoir ainsi dissimulé ses véritables intentions, s'avance dans la direction du fleuve Tana.

XCI. Dans la marche, il distribue chaque jour à son armée une égale quantité de bétail par centuries et par escadrons, ayant grand soin de faire fabriquer des outres avec les peaux : ainsi, en même temps qu'il leur rend moins sensible le manque de grains, il se procure, sans que personne se doute de sa pensée, des ustensiles qui bientôt deviendront nécessaires. Lorsque enfin, au bout de six jours, on arriva au fleuve, une grande quantité de ces outres se trouvèrent prêtes. Là, il établit un camp légèrement fortifié, fait prendre quelque nourriture aux soldats, et leur enjoint de se tenir prêts à partir au coucher du soleil, après s'être débarrassés de tous bagages pour ne se charger que

Digitized by Google

d'eau, eux et leurs bêtes de somme. Puis, dès que le moment lui paraît venu, il décampe, marche toute la nuit, s'arrête le matin; il fait de même la nuit suivante. La troisième, bien avant l'aurore, il atteint un lieu couvert de petites éminences, à deux mille au plus de Capsa, et là, il attend avec toutes ses troupes, caché le mieux qu'il peut; puis, aussitôt que le jour a paru et que les Numides, bien éloignés de redouter aucune hostilité, sont sortis de la ville en grand nombre, soudain il ordonne à toute sa cavalerie et aux plus agiles de ses fantassins de se porter au pas de course sur Capsa et de s'emparer des portes. Lui-même les suit de près, l'œil à tout, sans permettre au soldat de s'écarter pour piller. A la vue du péril, les habitants perdent la tête : troublés, épouvantés, surpris, voyant au pouvoir de l'ennemi tous ceux des leurs qui se sont répandus hors des murs, ils sont forcés de se rendre. La ville fut livrée aux flammes : des Numides, les adultes furent passés au fil de l'épée, tous les autres vendus : le butin se partagea entre les soldats. Cette exécution, contraire au droit de la guerre, n'eut pour cause ni la cupidité, ni la cruauté du consul; mais il s'agissait d'une place fort avantageuse pour Jugurtha, fort difficilement accessible pour nous, et d'une race d'hommes inconstante, perfide, qu'on n'enchaînait ni par les bienfaits, ni par la crainte.

XCII. Après l'accomplissement d'une entreprise de cette importance sans aucune perte pour les

Digitized by Google

siens, Marius, déjà grand et illustre, parut plus grand et plus illustre encore : on lui faisait un mérite de ses projets les plus hasardés ; ses soldats, charmés de la modération de son commandement et enrichis par le butin, l'élevaient jusqu'au ciel, les Numides le redoutaient comme un être surhumain ; tous, en un mot, alliés et ennemis, lui attribuaient une intelligence divine, ou s'imaginaient que tout lui était révélé d'avance par l'inspiration des Dieux. Encouragé par ce succès, le consul marche rapidement vers d'autres villes : un petit nombre seulement résistent, et sont emportées d'assaut ; la plupart, abandonnées de leurs habitants que le désastre de Capsa a terrifiés, sont aussitôt livrées aux flammes ; ce n'est partout que deuil et carnage. Maître enfin d'une foule de positions, et cela presque sans coup férir, il tente un nouveau projet, qui, sans offrir le même genre de difficulté que la conquête de Capsa, n'est pas moins difficile au fond. Non loin du fleuve Mulucha, qui séparait les États de Jugurtha de ceux de Bocchus, s'élevait, au milieu d'une plaine d'ailleurs tout unie, une montagne de roche d'une hauteur prodigieuse, couronnée par un fort de médiocre grandeur, où l'on n'arrivait que par un seul sentier fort étroit ; tel était de toutes parts l'escarpement naturel de cette montagne, qu'on l'eût dite taillée à dessein par la main de l'homme. Marius, qui savait y trouver une partie des trésors du roi, fit les plus grands efforts pour s'en emparer ; toutefois, le hasard le servit mieux que n'eussent pu le faire toutes

Digitized by Google

les ressources de son génie. Ce fort, en effet, assez bien pourvu de troupes et d'armes, possédait en outre une quantité considérable de grains et une source; le terrain se refusait à toute construction de terrasses, de tours, de travaux de siége quels qu'ils fussent; le sentier qui menait au sommet était très-étroit et bordé de précipices des deux côtés; les mantelets n'approchaient qu'avec des risques infinis et en pure perte; dès qu'ils avançaient un peu, ils étaient aussitôt détruits par le feu et les pierres des assiégés; les soldats ne pouvaient, vu l'escarpement du sol, ni se tenir debout dans les ouvrages avancés, ni travailler sans danger sous les mantelets; les plus intrépides tombaient tués ou blessés, ce qui ajoutait encore à l'effroi des autres.

XCIII. Après plusieurs jours de stériles labeurs, Marius inquiet, indécis, se demanda s'il renoncerait à une entreprise qui demeurait sans résultat, ou s'il attendrait la fortune qui tant de fois lui avait été favorable. Cette hésitation, cette anxiété durait depuis plusieurs jours et plusieurs nuits, quand par hasard un simple soldat des cohortes auxiliaires, un Ligurien, sorti du camp pour aller à l'eau, aperçut à peu de distance, du côté opposé à l'attaque, des escargots qui rampaient le long des rochers. Il cherche à en atteindre un, puis un second, puis beaucoup d'autres; bref, dans l'ardeur de la poursuite, il parvient insensiblement presque au sommet de la montagne. Là, solitude complète. Cédant alors à cette curiosité naturelle à l'homme, d'observer ce

Digitized by Google

qu'il ignore, il abandonne sa chasse pour un nouveau projet. Des fentes de la pierre sortait en cet endroit un chêne immense, qui, incliné d'abord, s'était bientôt redressé et élevé verticalement, d'après la loi commune à tous les végétaux. Le Ligurien s'aide tantôt des branches de l'arbre, tantôt des saillies du roc, gagne la plate-forme, et prend dans sa tête le plan du fort, tandis que tous les Numides sont occupés du combat. Puis, quand il a suffisamment exploré ce dont il compte faire bientôt son profit, il redescend par la même voie, non plus sans réflexion, comme à la montée, mais en sondant et en observant tout avec soin. De là, il va sans délai trouver Marius, lui raconte ce qu'il a fait, l'invite à tenter l'assaut du côté où il est descendu lui-même, s'engage à servir de guide et à affronter le premier les périls. Le consul, pour s'assurer de la valeur de ses assertions, envoie sur-le-champ avec lui quelques-uns de ceux qui sont présents : suivant la tournure d'esprit de chacun, le rapport est favorable ou contraire. En somme pourtant, Marius se sent ranimé de quelque espoir : il choisit, parmi les trompettes et les cors de l'armée, les cinq hommes les plus agiles, leur adjoint, pour les soutenir, quatre centurions, les somme tous d'obéir au Ligurien, et fixe le jour suivant pour l'exécution du projet.

XCIV. Au temps prescrit, tout se trouve préparé, disposé comme il faut, et le Ligurien s'achemine vers l'endroit convenu. Sur l'avis de leur guide, les

Digitized by Google

centurions avaient changé d'armes et de tenue : ils avaient la tête et les pieds nus, pour voir plus loin et grimper plus aisément le long des rochers ; à leur dos pendaient l'épée et le bouclier, bouclier de cuir, à la manière des Numides, afin qu'il pesât moins, et qu'en se heurtant contre la pierre il retentit moins bruyamment. Partout où le roc ou quelque vieille souche forme saillie, le Ligurien y attache des nœuds coulants pour aider ses compagnons et leur faciliter la montée ; s'effrayent-ils par moments d'une route si nouvelle, il leur tend la main et les attire ; la pente devient-elle plus roide, il les désarme, les fait passer devant lui l'un après l'autre, les suit lui-même avec leurs armes ; quelque passage semble-t-il moins sûr à gravir, le premier il sonde le terrain, monte, descend à plusieurs reprises, puis s'écarte aussitôt pour leur donner du cœur. Enfin, après bien du temps et bien des fatigues, ils parviennent au fort, désert de ce côté, parce que, comme les jours précédents, tous les Numides sont tournés en face de l'ennemi. Informé de ce résultat par des courriers, Marius, bien qu'il ait pendant toute la journée tenu l'ennemi en alerte par un combat soutenu, adresse de nouvelles exhortations aux soldats, sort lui-même de dessous les mantelets, fait former la tortue, et s'approche ainsi des murs, tandis que les machines, les archers et les frondeurs envoient de loin l'épouvante aux Numides. Ceux-ci, accoutumés à renverser ou à incendier les mantelets des Romains, ne cherchaient

Digitized by Google

même pas à s'abriter derrière les remparts du fort; nuit et jour devant leurs murs, ils ne cessaient d'injurier les Romains, de reprocher à Marius sa démence, de menacer nos soldats des fers de Jugurtha, d'étaler insolemment la joie de leur succès. Tout à coup, pendant que tous, Romains et Numides, également acharnés à la lutte, s'efforcent à l'envi, les uns pour la gloire et la puissance, les autres pour leur salut, des trompettes donnent un signal derrière le fort. Les femmes et les enfants, qu'avait attirés le spectacle du combat, fuient tout d'abord; puis ceux des assiégés qui se trouvent le plus près du rempart; puis tous, armés ou non armés. A cette vue, les Romains les pressent d'autant plus vivement, les déroutent, en blessent un grand nombre; bientôt ils s'avancent sur les cadavres de ceux qu'ils ont tués. Avides de renommée, ils se disputent à l'envi l'honneur de l'escalade : pas un seul ne s'arrête pour piller. C'est ainsi que le hasard vint en aide à la témérité de Marius, et qu'une faute réelle tourna à sa gloire.

XCV. Sur ces entrefaites, arriva au camp le questeur L. Sylla, avec un corps considérable de cavalerie, qu'il venait de tirer du Latium et des pays alliés : Marius l'avait laissé à Rome pour cette opération. Mais puisque mon sujet m'a conduit à nommer ce grand homme, peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire ici quelques mots de son caractère et des habitudes de sa vie; d'autant plus que je n'aurai nulle part ailleurs l'occasion de par-

Digitized by Google

ler de ce qui le concerne, et que L. Sisenna, le meilleur et le plus exact de ses historiens, ne me paraît pas s'être exprimé sur son compte avec toute l'indépendance désirable. Sylla sortait d'une famille patricienne des plus illustres, mais d'une branche presque entièrement annulée par l'indolence de ses ancêtres. Il possédait également, et à un degré éminent, les lettres grecques et les lettres latines. Doué d'une grande puissance d'âme, il était passionné pour le plaisir, mais plus passionné encore pour la gloire. Voluptueux dans ses loisirs, il ne se laissa pourtant jamais détourner des affaires par la volupté, à cela près qu'il eût pu mieux respecter les convenances envers sa femme. Il était disert, adroit, facile en amitié, incroyablement profond, impénétrable dans ses feintes; prodigue à mille égards, surtout en fait d'argent. Enfin, bien qu'il ait été le plus heureux des mortels jusqu'à la victoire qu'il remporta sur ses concitoyens, jamais sa fortune ne fut au-dessus de son mérite, et bien des gens même ont hésité entre sa valeur et son bonheur. Quant à ce qu'il a fait depuis, je ne sais s'il y a plus à rougir, ou plus à gémir, d'avoir à en parler.

XCVI. Quand Sylla avec la cavalerie arriva, comme nous l'avons dit, en Afrique, au camp de Marius, il était encore neuf, étranger au métier des armes; mais il ne tarda pas à y devenir le plus habile de tous. Plein d'affabilité d'ailleurs dans ses rapports avec les soldats, il leur prodiguait les faveurs,

Digitized by Google

souvent sur leur demande, d'autres fois de son propre mouvement; pour lui, il n'acceptait de services qu'à son corps défendant, mettant plus d'empressement à les rendre qu'on n'en met à rembourser un prêt, et n'exigeant au contraire aucun retour de ses obligés, dont il travaillait sans cesse à augmenter le nombre. Les plus humbles soldats avaient part à ses plaisanteries comme à ses propos sérieux; dans les travaux, dans les marches, dans les gardes de nuit, il savait se multiplier. Toutefois on ne le vit jamais, par un coupable désir de popularité, dénigrer ni le consul, ni aucun officier de mérite, content de ne se laisser éclipser par qui que ce fût, soit dans le conseil, soit dans l'action, et de se montrer lui-même supérieur à la plupart. Aussi devint-il bientôt infiniment cher à Marius et à l'armée.

XCVII. Cependant Jugurtha, qui venait de perdre Capsa et quelques autres places fortes et importantes, ainsi qu'une partie de ses trésors, mande à Bocchus d'amener au plus tôt ses troupes dans la Numidie, vu qu'il est temps de livrer bataille. Puis, apprenant que ce prince tergiverse, hésite, pèse tour à tour les avantages de la paix et de la guerre, il corrompt, comme la première fois, ses confidents par des présents, et promet au Maure lui-même le tiers de la Numidie, si les Romains sont expulsés d'Afrique, ou si du moins la guerre se termine par un traité qui laisse intact son territoire. Séduit par cette promesse, Bocchus vient trouver Jugur-

Digitized by Google

tha, à la tête de forces imposantes, et tous deux ainsi réunis fondent sur Marius, qui déjà partait pour ses quartiers d'hiver. Il restait à peine une heure de jour : les princes avaient compté que la nuit qui approchait rapidement les protégerait en cas de défaite, et qu'en cas de succès elle ne pouvait être un obstacle pour eux, avec la connaissance qu'ils avaient des localités; tandis qu'au contraire les Romains, vainqueurs ou vaincus, se tireraient plus difficilement d'affaire dans les ténèbres. A peine donc le consul a-t-il été averti de toutes parts de l'arrivée de l'ennemi, que l'ennemi paraît aussitôt; et avant que l'armée ait pu prendre ses rangs ou rassembler les bagages, avant même qu'elle ait pu recevoir aucun signal ou aucun ordre, les cavaliers maures et gétules se précipitent sur les nôtres, non point en ligne ni sous une forme quelconque de bataille régulière, mais par masses confuses et selon que le hasard les a groupés. Dans le trouble de cette attaque imprévue, les Romains, fidèles pourtant à leur valeur, saisissent leurs armes ou protégent contre toute agression ceux qui n'ont pas encore eu le temps de s'armer; d'autres montent à cheval et s'élancent en avant. On eût dit plutôt une attaque de brigands qu'un véritable combat : point d'enseignes, point de rangs; cavaliers, fantassins pêle-mêle; aux uns l'ennemi perce les flancs, aux autres il tranche la tête; tel, qui combat vaillamment de front, se trouve enveloppé par derrière; ni le courage ni les armes ne

Digitized by Google

sont un rempart suffisant contre des adversaires supérieurs en nombre et arrivant de tous côtés à la fois. Enfin les Romains, les nouveaux confondus avec les anciens, et grâce à cette union devenus habiles guerriers, profitant ou du terrain ou du hasard qui les rapproche, se forment en cercle, et ainsi garantis et menaçants en tous sens, parviennent à soutenir le choc des ennemis.

XCVIII. Dans cette conjoncture si critique, Marius ne se montre ni plus effrayé ni plus abattu qu'auparavant : à la tête de son escadron, composé moins de ses favoris que des plus braves, il se porte partout, tantôt volant au secours des siens qui plient, tantôt se jetant au plus épais des ennemis : c'est du bras qu'il protége ses soldats, dans l'impossibilité de leur faire entendre la voix du commandement au milieu du désordre général. Déjà le jour avait disparu, et les barbares ne se ralentissaient point ; ou plutôt convaincus, sur la foi de leurs rois, que la nuit était pour eux, ils nous pressaient avec une nouvelle fureur. A cette vue, Marius prend conseil des circonstances, et, pour assurer une retraite à ses hommes, s'empare de deux collines contiguës : l'une, trop étroite pour recevoir un camp, mais pourvue d'une source magnifique ; l'autre, parfaitement propre à cet usage, élevée, escarpée, et n'exigeant par conséquent que peu de travaux de fortification. Il ordonne à Sylla de passer la nuit auprès de la source avec la cavalerie ; lui-même rallie peu à peu ses soldats dispersés, en présence

Digitized by Google

d'un ennemi qui n'a pas conservé beaucoup plus d'ordre, en forme un seul corps, et les conduit au pas accéléré sur la seconde colline. La force de cette position oblige les deux rois de renoncer au combat, sans que pour cela ils laissent leurs troupes s'écarter : toute cette multitude cerne les deux collines, et se répand à l'entour. Bientôt les barbares allument de toutes parts des feux, et, suivant leur usage, passent la plus grande partie de la nuit à se réjouir, à danser, à pousser des cris affreux ; les chefs eux-mêmes, dans leur insolent orgueil, se croient déjà vainqueurs parce qu'ils n'ont pas fui. Cependant de leurs hauteurs environnées de ténèbres, les Romains observaient à l'aise toute cette scène, et y trouvaient un puissant encouragement.

XCIX. Marius surtout, pleinement rassuré par l'impéritie des ennemis, prescrit le plus rigoureux silence, et défend même de sonner des instruments, suivant l'usage observé dans les veilles de nuit. Puis, à l'approche du jour, au moment où l'ennemi fatigué vient enfin de céder au sommeil, il ordonne aux trompettes des postes avancés, des cohortes, des escadrons, des légions, de sonner à la fois la charge à l'improviste, et aux soldats de s'élancer hors du camp en poussant de grands cris. Les Maures et les Gétules sont réveillés en sursaut par ce bruit aussi effroyable que nouveau pour eux : ils ne peuvent ni fuir, ni prendre leurs armes, ni agir, ni délibérer, tant le tumulte, les cris, l'absence de tout secours, l'acharnement des nôtres, les ont

Digitized by Google

troublés, effrayés, épouvantés, et comme frappés de vertige : bref, ils sont partout battus et mis en fuite. La plupart de leurs armes et de leurs étendards tombèrent en notre pouvoir, et ils eurent plus d'hommes tués dans ce combat que dans tous les précédents : le sommeil et une terreur inaccoutumée les avaient empêchés de fuir.

C. Marius continua ensuite sa route vers ses quartiers d'hiver, qu'il avait résolu d'établir, pour la facilité des approvisionnements, dans des villes maritimes. La victoire ne lui avait inspiré ni insouciance, ni orgueilleuse sécurité : comme en présence de l'ennemi, l'armée marchait toujours formée en carré. A la droite commandait Sylla avec la cavalerie ; à la gauche, A. Manlius avec les frondeurs, les archers et les cohortes ligurienne ; en avant et en arrière étaient placés des tribuns avec les compagnies légères : les transfuges, à la fois les moins précieux de tous et les mieux renseignés sur les localités, exploraient la marche de l'ennemi. Quant au consul, comme s'il n'eût établi de chefs nulle part, il veillait à tout, était auprès de tous ; il distribuait à qui de droit ou l'éloge ou le blâme ; toujours armé lui-même et toujours sur ses gardes, il obligeait les soldats à en faire autant. Non moins attentif à protéger le camp qu'à protéger la marche, il le fortifiait avec soin, faisait garder les portes par des cohortes tirées du sein des légions ; formait des postes avancés de cavalerie auxiliaire ; en plaçait d'autres au-dessus de la palissade, dans les retran-

Digitized by Google

chements; faisait les rondes en personne, non qu'il craignît l'inexécution de ses ordres, mais plutôt pour que les soldats acceptassent avec cœur des travaux partagés par leur général. Au surplus, dans cette circonstance comme toujours, ce fut bien plus par le sentiment de l'honneur militaire que par la crainte des châtiments qu'il maintint la discipline. Suivant les uns, c'était désir de se populariser; suivant d'autres, c'était habitude, prise dès l'enfance, de considérer comme un plaisir la vie la plus dure et tout ce qui est peine pour le reste des hommes. Toujours est-il que Marius servit aussi bien et aussi glorieusement l'État qu'il l'eût pu faire par le commandement le plus rigoureux.

Cl. Le quatrième jour enfin, non loin de la ville de Cirta, les éclaireurs se montrent de tous les côtés à la fois, signe certain de l'approche de l'ennemi. Mais comme ils arrivent dans les directions les plus opposées, apportant tous la même nouvelle, le consul, indécis sur l'ordre de bataille qu'il convient de choisir, prend le parti de ne rien changer à son ordre de marche et attend de pied ferme, prêt à faire face de tout côté. Par là furent déçues les espérances de Jugurtha, qui avait distribué ses hommes en quatre corps, dans la pensée que, sur le nombre, il y en aurait toujours quelques-uns qui parviendraient à prendre l'ennemi en queue. Sur ces entrefaites, Sylla, attaqué le premier, exhorte les siens, et se précipite sur les Maures avec une partie de ses cavaliers formés en escadrons bien com-

Digitized by Google

pactes ; les autres, immobiles à la même place, se contentent d'éviter les traits qui arrivent de loin et de massacrer tout ce qui leur tombe sous la main. Pendant que la cavalerie est ainsi engagée, Bocchus fond sur l'arrière-garde des Romains avec un corps d'infanterie que vient de lui amener son fils Volux, et qu'un retard dans la marche a empêché d'assister au dernier combat. Marius était alors à l'avant-garde, où Jugurtha dirigeait en personne la principale attaque ; mais tout à coup le Numide, informé de l'arrivée de Bocchus, se dérobe secrètement à la mêlée avec une poignée d'hommes, et se dirige du côté où combattait l'infanterie de son allié. Là, il s'écrie en latin (il avait appris à parler cette langue devant Numance) que les nôtres résistent en vain, qu'il vient de tuer Marius de sa propre main ; en même temps, il fait voir son épée teinte de sang, du sang de nos fantassins, qu'il n'avait pas ménagés dans la lutte. A cette nouvelle, nos soldats s'épouvantent, non qu'ils aient grande confiance en celui qui l'apporte ; mais ils sont surtout frappés de ce qu'un tel fait aurait de terrible, s'il était vrai. Les Barbares, au contraire, sentent croître leur audace, et s'avancent plus résolûment contre des adversaires plus accablés. Peu s'en fallait déjà pour que la déroute ne commençât, lorsque Sylla, après avoir défait complétement ceux qu'il avait en face de lui, revient prendre les Maures en flanc. Bocchus s'éloigne aussitôt. Quant à Jugurtha, il cherche vainement à soutenir les siens, à

Digitized by Google

retenir la victoire qui, pour ainsi dire, lui échappe des mains : entouré par notre cavalerie, il voit tous ses hommes tomber à droite, à gauche, et finit par s'échapper seul au milieu des traits qu'il sait éviter. De son côté, Marius avait repoussé la cavalerie, et il accourait à l'aide des siens, dont il avait appris l'échec. Les ennemis furent battus de toutes parts. Alors un horrible spectacle s'offrit au regard dans ces plaines découvertes : des poursuites, des fuites; les uns massacrés, les autres pris; des chevaux, des hommes abattus; nombre de blessés, ne pouvant ni fuir ni consentir à rester, faisant un effort pour se relever et retombant sur-le-champ; en un mot, partout où la vue pouvait s'étendre, des monceaux de traits, d'armes, de cadavres, et, dans les intervalles, un sol tout souillé de sang!

CII. Enfin le consul, désormais assuré de la victoire, atteignit la ville de Cirta, qui avait été tout d'abord le but de sa marche. Là, cinq jours après la seconde défaite des Barbares, arrivèrent des députés de Bocchus, priant Marius, de la part de leur roi, d'envoyer auprès de lui deux hommes investis de toute sa confiance : « Il désirait conférer avec eux de ses propres intérêts et de ceux du peuple romain. » Marius fit partir sur-le-champ Sylla et Manlius. Ceux-ci, quoique venus sur la demande du roi, crurent devoir parler les premiers; soit pour fléchir ses dispositions, si elles restaient hostiles, soit pour enflammer encore ses désirs, s'il penchait pour la paix. Sylla, le plus éloquent, sinon le plus

Digitized by Google

âgé des deux, prit donc la parole, du consentement de son collègue, et s'exprima brièvement à peu près en ces termes :

« Roi Bocchus, grande est notre joie de voir qu'un prince si accompli, cédant à l'inspiration des Dieux, préfère enfin la paix à la guerre, renonce à souiller sa vertu par une fâcheuse alliance avec le plus infâme des hommes, avec Jugurtha, et nous épargne la cruelle nécessité de poursuivre également une simple erreur et la scélératesse la plus consommée. D'ailleurs, dès l'origine, le peuple romain a toujours mieux aimé se faire des amis que des esclaves, a toujours cru plus sûr de régner par l'affection que par la force. Quant à toi, tu ne saurais trouver d'amitié plus heureuse que la nôtre : d'abord, parce que nous sommes loin, ce qui rend presque nulles les chances de mésintelligence, tout en laissant aux services le même prix qu'ils auraient de plus près ; ensuite, parce que nous avons bien assez de sujets, mais que nul, pas plus nous que les autres, n'a jamais assez d'amis. Et plût au ciel que tu te fusses tout d'abord arrêté à cette résolution ! Certes tu aurais, jusqu'à ce jour, reçu plus de bienfaits que tu n'as enduré de maux. Mais puisque la Fortune, qui conduit la plupart des événements humains, a voulu que tu éprouvasses tour à tour et la force de nos armes et les effets de notre faveur, aujourd'hui qu'elle le permet, hâte-toi d'achever l'œuvre commencée : que de magnifiques, que d'admirables occasions d'effacer tes erreurs par tes services ! En un mot, pénètre-toi

Digitized by Google

bien de cette pensée, que jamais le peuple romain n'a été vaincu en générosité : quant à sa valeur dans les combats, tu la connais par toi-même. »

A ce discours Bocchus répond avec douceur et courtoisie, sans oublier d'ajouter quelques mots pour sa propre justification : « S'il avait pris les armes, ce n'était pas par esprit d'hostilité, mais pour la défense de ses États; en effet, la partie de la Numidie d'où il avait chassé Jugurtha était devenue sa propriété par le droit de la guerre, et il n'avait pu souffrir qu'elle fût dévastée par Marius; en outre, il avait envoyé précédemment des députés à Rome pour solliciter notre alliance, et il s'était vu repousser : du reste, il n'entendait point revenir sur le passé, et était prêt, si Marius y consentait, à députer de nouveaux ambassadeurs au sénat. » Le consentement fut accordé. Mais déjà le Barbare avait changé d'avis, à l'instigation de ses confidents. Jugurtha, en effet, dès qu'il avait su la mission de Sylla et de Manlius, en avait craint les résultats et s'était empressé de corrompre par des présents l'entourage du roi.

CIII. Cependant Marius, après avoir fait rentrer ses troupes dans les quartiers d'hiver, repart à la tête des cohortes légères et d'une partie de la cavalerie, pour aller assiéger dans le désert une forteresse royale, où Jugurtha avait mis en garnison les transfuges. Pendant son absence, Bocchus change encore une fois d'idée. Soit réflexion sur l'issue fatale des deux précédents combats, soit avertissement de

Digitized by Google

ceux d'entre ses amis que Jugurtha n'a pu corrompre, il choisit dans la foule de ses courtisans cinq hommes dont le dévouement lui est connu et dont le talent offre toute garantie : il les charge de se rendre auprès de Marius, puis, si Marius y consent, à Rome, avec plein pouvoir de négocier et de conclure la paix, à quelque prix que ce soit. Les cinq députés se mettent en route sans délai pour les quartiers des Romains; mais, chemin faisant, ils sont attaqués, dépouillés par des brigands gétules, et arrivent à grand'peine, encore tout tremblants et sans la moindre dignité, auprès de Sylla, à qui le consul, en partant pour son expédition, avait délégué le commandement en chef. Sylla les reçut, non, comme ils le méritaient, en ennemis sans foi, mais, au contraire, avec égards et générosité. Les Barbares en conclurent que le reproche de cupidité fait aux Romains n'était pas fondé, et que Sylla, puisqu'il se montrait si libéral envers eux, était nécessairement leur ami. C'est qu'à cette époque encore, beaucoup ignoraient que des largesses pussent être intéressées : point de munificence qui ne fît supposer une égale bienveillance, point de don qui ne semblât offert par le cœur. Ils communiquent donc au questeur les instructions de Bocchus; lui demandent pour eux-mêmes son appui et ses conseils; exaltent à l'envi les forces, la loyauté, la grandeur de leur roi, en un mot tout ce qu'ils croient utile à sa cause ou propre à lui concilier la faveur du Romain. Sylla promet tout, et les instruit

Digitized by Google

du langage qu'ils auront à tenir devant le consul, puis devant le sénat; après quoi, ils restent environ quarante jours auprès de lui à attendre.

CIV. Marius revient enfin à Cirta, sans avoir réussi dans son projet. Dès qu'il est informé de l'arrivée des députés, il les fait venir, ainsi que Sylla; il mande en même temps d'Utique le préteur L. Belliénus, et, des diverses parties de la province, tous les sénateurs présents en Afrique. Avec eux, il prend connaissance des instructions par lesquelles Bocchus demande au consul l'autorisation pour les députés de se rendre à Rome, et une suspension d'armes pendant la durée des négociations. Sylla et la majorité du conseil donnèrent un avis favorable; quelques-uns seulement conclurent durement au rejet, ignorant sans doute l'instabilité, l'inconstance des choses humaines, toujours prêtes à changer. Quoi qu'il en soit, les Maures avaient tout obtenu : trois d'entre eux partirent pour Rome avec le questeur Cn. Octavius Rufus, qui avait apporté en Afrique l'argent de la solde; les deux autres retournèrent vers Bocchus. Bocchus apprit d'eux avec une vive satisfaction le résultat de l'ambassade, notamment la bienveillance et la cordialité de Sylla. Quant à ceux qui s'étaient embarqués pour Rome, comme, après avoir cherché à excuser l'erreur de leur roi, qui n'avait failli, disaient-ils, que par le crime de Jugurtha, ils sollicitaient en outre l'alliance et l'amitié des Romains, voici l'unique réponse qui leur fut faite : « Le sénat et le peuple romain n'oublient

Digitized by Google

ni les services ni les injures ; puisque Bocchus se repent, on lui pardonne sa faute; alliance et amitié lui seront accordées quand il les aura méritées. »

CV. A cette nouvelle, Bocchus écrit à Marius pour le prier de lui envoyer Sylla, qui prononcera comme arbitre sur les intérêts communs. En conséquence, Sylla reçoit l'ordre de partir avec une escorte de cavaliers, de fantassins et de frondeurs baléares, plus des archers et une cohorte de Péligniens armés à la façon des vélites (ce genre d'armure, propre à faciliter la rapidité de la marche, les garantissait d'ailleurs aussi bien que tout autre contre les traits fort légers des ennemis). Ils étaient en route depuis cinq jours, lorsque tout à coup Volux, fils de Bocchus, se montre dans des plaines découvertes, à la tête d'un corps de cavalerie : il n'avait pas plus d'un millier d'hommes; mais comme cette troupe s'avançait en désordre et toute disséminée, Sylla et les autres la crurent plus considérable et craignirent que ce ne fût l'ennemi. Aussitôt chacun de se disposer au combat, de visiter, d'apprêter armes et traits : s'il existe quelque anxiété, au fond la confiance domine; ne sont-ce pas des vainqueurs en présence d'ennemis maintes fois vaincus? Sur ces entrefaites, des cavaliers détachés en éclaireurs viennent annoncer qu'il n'y a réellement aucun motif d'alarme.

CVI. Et en effet Volux, en arrivant, aborde le questeur, et lui déclare qu'il vient au-devant d'eux

Digitized by Google

de la part de son père, à la fois par honneur et pour leur servir d'escorte. Ce jour donc, ainsi que le suivant, ils font route ensemble dans la plus parfaite sécurité. Mais le surlendemain, à peine le camp était-il assis, que tout à coup, sur le soir, le Maure accourt vers Sylla d'un air inquiet et troublé : « Il a appris par ses éclaireurs que Jugurtha n'est pas loin. » Il presse, il conjure le questeur de partir secrètement avec lui pendant la nuit. Sylla répond avec fierté : « Il ne craint pas le Numide tant de fois battu ; il a pleine confiance en la valeur de ses hommes : mais fût-il assuré de sa perte, il resterait encore, plutôt que de trahir ceux qu'il commande, et de ménager par une fuite honteuse une vie incertaine, que la maladie pourrait lui ravir un instant après. » D'ailleurs il approuve le conseil que lui donne ce même Volux, de se remettre en route avec les siens quand la nuit sera venue. Il ordonne donc que ses soldats prennent sur-le-champ le repas du soir, qu'ils allument dans le camp le plus de feux qu'ils pourront, puis, qu'à la première veille ils sortent en silence. Déjà tous étaient accablés d'une marche soutenue pendant la nuit entière, et Sylla, au lever du soleil, traçait les limites du camp, lorsque des cavaliers maures apportent la nouvelle que Jugurtha a pris position à la distance d'environ deux mille pas en avant des Romains. Cette fois, l'épouvante s'empare des nôtres : ils se croient trahis par Volux et entourés d'embuscades ; quelques-uns demandent

Digitized by Google

hautement vengeance, et s'écrient qu'un tel attentat de sa part ne doit point rester impuni.

CVII. Sylla, bien qu'il partage ces soupçons, ne laisse pas toutefois de protéger le Maure contre toute violence. Il exhorte les siens à reprendre courage : « Ce n'est pas la première fois qu'une poignée d'hommes résolus auront triomphé d'une multitude : moins ils songeront à s'épargner eux-mêmes dans le combat, moins ils courront de risques : n'est-il pas honteux et insensé, quand on tient des armes dans ses mains, de recourir aux pieds qui n'en ont point, et, au moment où la frayeur est la plus vive, de tourner précisément à l'ennemi la partie du corps qui ne peut ni voir venir ni parer les coups? » Ensuite, s'adressant à Volux et prenant le grand Jupiter à témoin du crime et de la perfidie de son père, il le somme, puisqu'il agit en ennemi, de sortir du camp. Volux, les larmes aux yeux, le conjure de se désabuser : « Jamais il n'a songé à les trahir; mais sans doute le rusé Numide aura épié et découvert sa marche. Au reste, comme Jugurtha n'est accompagné que de forces peu considérables, et qu'il n'a d'espoir et de ressources que dans Bocchus, il ne peut rien oser ouvertement en présence du fils de son protecteur : le parti le plus sûr semble donc être de passer franchement au milieu du camp de Jugurtha ; quant à lui, il est prêt, soit à détacher ses Maures en avant, soit à les laisser en arrière et à s'avancer seul avec la troupe de Sylla. » Cet expédient est ap-

Digitized by Google

prouvé, comme il ne pouvait que l'être en pareil cas. Les Romains partent sur-le-champ, et arrivent à l'improviste sur Jugurtha, qui hésite, tergiverse, et les laisse passer sans obstacle : en peu de jours, ils parviennent à leur destination.

CVIII. A la cour de Bocchus, dans sa société habituelle et intime, se trouvait alors un Numide, nommé Aspar, que Jugurtha y avait envoyé dès qu'il avait appris l'appel fait à Sylla, à la fois pour défendre ses intérêts et pour épier sous main les intentions du roi. Il s'y trouvait également un certain Dabar, fils de Massugrada, issu du sang de Masinissa, mais entaché d'illégitimité du côté maternel, son père étant né d'une concubine. Ce Dabar avait su, par les qualités de son esprit, se rendre cher et agréable au Maure; de plus, il avait en diverses rencontres donné des preuves de dévouement. Ce fut donc lui que Bocchus chargea aussitôt de ses instructions pour Sylla. Il se déclarait prêt à faire tout ce que voudrait le peuple romain : « Sylla pouvait fixer lui-même le jour, le lieu, l'heure d'une entrevue; aucun engagement antérieur ne viendrait traverser les résolutions qui y seraient prises en commun : quant à la présence d'un envoyé de Jugurtha, elle ne devait causer aucune alarme; c'était le seul moyen qu'on eût eu d'assurer la liberté des négociations et de se garantir des artifices du Numide. » Au fond je suis convaincu, pour mon compte, qu'il y avait plus de foi punique que de sincérité dans les allégations de

Digitized by Google

Bocchus; qu'il amusait en même temps par l'espoir de la paix et les Romains et le Numide; qu'il délibéra longtemps en lui-même pour savoir s'il livrerait Jugurtha à Sylla, ou Sylla à Jugurtha; que toutes ses affections plaidaient contre nous, que la peur seule le décida en notre faveur.

CIX. Sylla répond qu'il dira peu de chose en présence d'Aspar; que le reste se traitera secrètement avec le roi seul, ou devant le moins possible de témoins : en même temps il dicte d'avance la réponse que Bocchus aura à lui faire devant Aspar. Cela réglé, l'entrevue désirée a lieu. Sylla déclare qu'il vient de la part du consul, pour savoir de Bocchus s'il veut la paix ou la guerre. Bocchus, ainsi qu'on le lui a prescrit, invite Sylla à revenir au bout de dix jours : « Il n'a encore rien arrêté ; mais, à l'expiration de ce délai, il fera connaître sa décision. » Après quoi l'on se sépare, et chacun retourne dans son camp. Cependant, bien avant dans la nuit, Bocchus mande secrètement Sylla. De part et d'autre, on n'admet que des interprètes sûrs, et, pour médiateur, Dabar, homme irréprochable et également bien vu des deux partis. Le roi prend le premier la parole en ces termes :

CX. « Je n'avais jamais pensé qu'il dût venir un jour où, moi, le souverain le plus puissant de ces contrées, le plus puissant de tous les souverains que je connaisse, je me trouverais redevable à un simple particulier. Et par Hercule, Sylla, avant de t'avoir vu, j'ai plus d'une fois prêté mon appui à

Digitized by Google

d'autres, tantôt sur leur demande, tantôt de mon propre mouvement; jamais je n'ai eu besoin de celui de personne. Ce temps n'est plus : d'autres s'en affligeraient; moi, je m'en félicite : je m'estimerai heureux d'avoir enfin senti le besoin de ton amitié, le bien le plus cher à mon cœur. Et ces sentiments, libre à toi de les mettre à l'épreuve : armes, soldats, trésors, en un mot tout ce que tu pourras désirer, prends-le, disposes-en à ton gré, et, tant que tu vivras, ne regarde jamais comme éteinte la dette de ma reconnaissance : elle vivra toujours entière au fond de mon âme, et, quels que soient tes désirs, s'ils me sont connus, ils ne demeureront point stériles; car, à mon avis, il est moins honteux pour un roi d'être vaincu par les armes que par les bienfaits. Quelques mots maintenant au sujet des intérêts publics, que tu es chargé de soutenir auprès de moi. Je n'ai point fait, je n'ai jamais prétendu faire la guerre au peuple romain : mes frontières ont été attaquées, je me suis borné à les défendre. J'y renonce, puisque vous le désirez : faites, comme vous l'entendrez, la guerre à Jugurtha; pour moi, je ne franchirai pas le fleuve Mulucha, qui servit autrefois de limite entre les États de Micipsa et les miens, et je ne permettrai point que Jugurtha le traverse : enfin, si tu as quelque autre demande à me faire, qui soit digne et de vous et de moi, sois sûr que tu n'essuieras point de refus. »

CXI. A ce qui lui est personnel dans ce discours, Sylla répond en peu de mots et avec réserve; sur la

Digitized by Google

paix, au contraire, et sur les intérêts communs, il s'étend longuement. En somme, il déclare nettement au roi que le sénat et le peuple romain, après avoir eu sur lui l'avantage des armes, lui sauront peu de gré de ses promesses : « C'est à lui de faire quelque chose qui semble plus dans leur intérêt que dans le sien propre : pour cela, il a une occasion magnifique, puisqu'il dépend de lui de s'assurer de Jugurtha : qu'il le livre aux Romains, et alors on lui aura des obligations réelles; l'amitié, l'alliance de Rome, la portion de la Numidie qu'il demande à présent comme une faveur, tout cela lui arrivera de soi-même. » Bocchus, tout d'abord, refuse vivement : « Relations, parenté, traité d'alliance, tout lui interdit une telle trahison : il craint d'ailleurs, en manquant à sa foi, de s'aliéner les cœurs de ses sujets, qui n'ont que de l'affection pour Jugurtha, que de la haine pour les Romains. » Enfin pourtant, vaincu à force d'instances, il s'adoucit et s'engage à faire tout ce que voudra Sylla. Aussitôt on arrête les mesures qui semblent les plus efficaces pour faire croire à la paix, objet des plus ardents désirs du Numide, que la guerre a épuisé; puis, le complot ainsi concerté, on se sépare.

CXII. Le lendemain, Bocchus s'adresse à Aspar, l'envoyé de Jugurtha : « Sylla, lui dit-il, lui a fait savoir par Dabar que la guerre peut se terminer par un traité; il importe donc qu'il aille s'enquérir des intentions de son roi. » Aspar se rend tout joyeux au camp de Jugurtha, reçoit ses instruc-

Digitized by Google

tions, se hâte de repartir, et arrive auprès de Bocchus, huit jours après l'avoir quitté. Il lui annonce que Jugurtha est prêt à en passer par tout ce que l'on exigera, mais qu'il a peu de confiance en Marius : « Plus d'une fois déjà, il a conclu avec les généraux romains des traités qui sont restés sans effet : si Bocchus a en vue l'avantage réel de tous deux et une paix définitive, qu'il ménage entre toutes les parties intéressées une entrevue, sous prétexte d'y négocier la paix, et que là il lui livre Sylla : dès qu'un personnage de cette importance sera entre ses mains, le sénat et le peuple romain donneront sérieusement l'ordre de traiter ; ils n'abandonneront pas un patricien illustre, tombé au pouvoir de l'ennemi, non par sa lâcheté, mais par suite de son zèle pour l'État. »

CXIII. Après de longues hésitations, le Maure finit par promettre. Était-ce une perfidie nouvelle, ou était-il sincère cette fois? C'est ce que nous ne saurions décider : chez les rois, en général, autant les résolutions sont absolues, autant elles sont changeantes et souvent même contradictoires entre elles. Quoi qu'il en soit, on prend jour et lieu pour l'entrevue où se doivent régler les conditions de la paix. Dans l'intervalle, Bocchus se met en rapport tantôt avec Sylla, tantôt avec l'envoyé de Jugurtha : il les traite l'un et l'autre avec cordialité, leur fait à tous deux les mêmes promesses, les laisse également pleins de joie et d'espérance. Dans la nuit qui précède le jour fixé pour la conférence, il convoque

Digitized by Google

ses amis, et tout à coup, revenant sur sa résolution, il les congédie brusquement : livré, dit-on, à mille réflexions, il changeait de contenance à chaque pensée nouvelle, trahissant ainsi, à travers son silence même, les secrètes agitations de son âme. Enfin pourtant il fait mander Sylla, et, se décidant à lui donner satisfaction, il dispose une embuscade : puis, dès que le jour est venu et qu'on lui a annoncé l'approche de Jugurtha, il sort suivi de quelques intimes et de notre questeur, se porte au-devant de lui comme pour lui faire honneur, et s'établit sur une éminence, parfaitement en vue des soldats embusqués. Le Numide s'y rend de son côté, accompagné de la plupart de ses amis, et sans armes, ainsi qu'il a été convenu; mais soudain, à un signal donné, la troupe sort de sa cachette et l'enveloppe de toutes parts. Tous ceux de sa suite sont égorgés; lui-même est garrotté et livré à Sylla, qui le conduit à Marius.

CXIV. Dans le même temps, deux de nos généraux, Q. Cépion et M. Manlius, s'étaient fait battre par les Gaulois, et leur défaite avait fait trembler d'effroi toute l'Italie; car alors comme depuis, et jusqu'à nos jours, les Romains ont toujours pensé que, si les autres peuples devaient nécessairement céder à leur valeur, avec les Gaulois, au contraire, ils combattaient moins pour la gloire que pour leur salut. Aussi, dès qu'on apprit à Rome que la guerre de Numidie était terminée et que Jugurtha arrivait chargé de chaînes, Marius, quoique absent, fut-il

Digitized by Google

nommé consul, avec la Gaule pour province. Aux calendes de janvier, le jour même où il prenait possession du consulat, il triompha de la manière la plus glorieuse. En lui résidaient à cette époque l'espoir et la force de la République.

FIN.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

I. L'homme se plaint à tort de sa faiblesse et de la brièveté de sa vie : le bon emploi de ses facultés intellectuelles le conduirait à l'immortalité..... 1
II. En effet, si tout ce qui dépend du corps périt avec le corps, tout ce qui dépend de l'âme est impérissable comme elle..... 2
III. Cette immortalité attachée à l'exercice des facultés intellectuelles peut s'acquérir dans l'administration des affaires publiques; mais au temps où vit Salluste, l'intrigue et la corruption générale ont rendu la carrière des honneurs peu désirable..... 3
IV. Salluste préfère écrire l'histoire. Utilité et grandeur de la tâche de l'historien..... 4
V. Salluste va écrire la guerre de Jugurtha : ses motifs. — Préliminaires : Masinissa, puis Micipsa; enfance de Jugurtha..... 5
VI. Adolescence de Jugurtha : ses mérites, sa popularité. Micipsa s'en alarme..... 6
VII. Jugurtha est envoyé à la guerre de Numance; il s'y couvre de gloire et s'y concilie l'affection des Romains. 7
VIII. Funestes conseils des jeunes nobles. Sages avis de Scipion..... 8
IX. Retour de Jugurtha en Numidie, et lettre de Scipion à Micipsa. Adoption de Jugurtha..... 9
X. Micipsa mourant exhorte Jugurtha, Adherbal et Hiempsal, à la concorde..... 10

Digitized by Google

XI. Mort de Micipsa. Conférence des jeunes rois : arrogance de Hiempsal et sinistres projets de Jugurtha 11
XII. Jugurtha fait massacrer Hiempsal..... 12
XIII. Adherbal cherche à venger son frère : vaincu, il se réfugie à Rome. — Des envoyés de Jugurtha y arrivent également et corrompent les sénateurs les plus influents. 13
XIV. Discours d'Adherbal au sénat..... 15
XV. Réplique des envoyés de Jugurtha. Avis divers des sénateurs..... 21
XVI. Le sénat finit par charger dix commissaires d'aller partager entre les deux frères le royaume de Micipsa : partage..... 22
XVII-XIX. Digression. — XVII. Géographie de l'Afrique : bornes, nature du sol, etc. — XVIII. Premiers habitants. Établissements coloniaux ; formation de la Numidie. — XIX. Nouvelles colonies. Ensemble de l'Afrique au moment de la guerre de Jugurtha..... 22
XX. A peine les commissaires sont-ils repartis, que Jugurtha reprend l'offensive. Vaines réclamations d'Adherbal. 27
XXI. Adherbal entre enfin en campagne : il est battu et s'enferme dans Cirta. Siége de Cirta. Le sénat envoie trois commissaires..... 28
XXII. Jugurtha éconduit les envoyés du sénat par de belles paroles..... 29
XXIII. Il presse vivement le siége. Adherbal trouve pourtant le moyen d'expédier deux messagers à Rome..... 30
XXIV. Lettre d'Adherbal, lue au sénat..... 30
XXV. Nouvel envoi de commissaires, qui ne réussissent pas mieux que les précédents..... 32
XXVI. Reddition de Cirta : Adherbal périt dans les supplices. 33
XXVII. Hésitations du sénat. Indignation du peuple, excité par le tribun Memmius. La guerre est décrétée..... 34
XXVIII. Jugurtha députe à Rome son propre fils et deux amis : l'entrée de la ville leur est refusée. Calpurnius passe en Afrique et prend quelques villes..... 35
XXIX. Jugurtha corrompt Calpurnius et Scaurus : retour de Calpurnius à Rome..... 36
XXX. La nouvelle de la prévarication parvient à Rome. Conduite de Memmius en présence des irrésolutions du sénat..... 37

Digitized by Google

XXXI. Harangue de Memmius au peuple..... 38
XXXII. Mission confiée au préteur Cassius, à la requête de Memmius..... 43
XXXIII. Jugurtha à Rome. Memmius le somme, en pleine assemblée du peuple, de nommer les sénateurs qui ont reçu de lui de l'argent..... 44
XXXIV. Silence de Jugurtha, par ordre d'un tribun secrètement gagné : vaines fureurs de la multitude..... 45
XXXV. Massiva demande le royaume de Numidie. Jugurtha le fait assassiner et reçoit l'ordre de quitter l'Italie.... 45
XXXVI. Albinus passe en Afrique avec une armée; mais la guerre traîne, et il est obligé de revenir à Rome pour tenir les comices, avant d'avoir rien terminé..... 47
XXXVII. En son absence, Aulus, son frère et son lieutenant, assiége Suthul..... 48
XXXVIII. Dupé et trahi, Aulus est contraint d'accepter les conditions les plus honteuses et d'évacuer la Numidie... 49
XXXIX. Effet produit à Rome par cette nouvelle : le traité n'est pas ratifié. Albinus repasse en Afrique : la démoralisation de l'armée le réduit à l'inaction..... 50
XL. Proposition du tribun Mamilius : sévère enquête contre tous les sénateurs soupçonnés de corruption : triomphe du peuple sur la noblesse..... 51
XLI et XLII. Digression. — XLI. Origine des partis : puissance des nobles; misère du peuple. — XLII. Les Gracques ont péri pour avoir voulu affranchir le peuple ; mais les nobles, en abusant de la victoire, ont compromis l'avenir de leur puissance..... 53
XLIII. Métellus : armements et départ pour l'Afrique..... 55
XLIV. État déplorable dans lequel il trouve l'armée..... 56
XLV. Il travaille activement à y rétablir la discipline et la confiance..... 57
XLVI. Jugurtha songe à se rendre et envoie des députés à Métellus, qui les décide à le trahir. Métellus s'avance dans la Numidie avec des précautions infinies..... 58
XLVII. Garnison romaine à Vacca. Nouveaux envoyés de Jugurtha : Métellus les corrompt comme les premiers et amuse le Numide par de vaines promesses..... 60
XLVIII. Jugurtha se résout à tenter le sort des armes et va s'embusquer sur le passage de l'armée romaine..... 60

Digitized by Google

XLIX. Dispositions, exhortations des deux chefs. En approchant, Métellus découvre peu à peu les Numides; et il se hâte de ranger ses troupes en ordre de bataille..... 61
L. Les Numides n'essayant aucune attaque, Métellus détache Rutilius vers le Muthul. Jugurtha fond alors sur les Romains et a d'abord quelque avantage..... 63
LI. Aspect du champ de bataille : Métellus et Jugurtha... 65
LII. Déroute de Jugurtha. — Pendant ce temps, Bomilcar allait attaquer Rutilius..... 66
LIII. Défaite de Bomilcar. Rutilius rejoint Métellus. Joie de l'armée..... 67
LIV. Métellus fait explorer la retraite de Jugurtha et apprend qu'il lève de nouvelles troupes : adoptant un nouveau plan de campagne, il porte le ravage de tous côtés, prend et brûle plusieurs villes. Succès partiel et peu important de Jugurtha..... 68
LV. Joie de Rome à la nouvelle des succès de Métellus : le consul n'en devient que plus ardent. Manœuvres de Métellus et de Jugurtha..... 70
LVI. Métellus marche sur Zama. Jugurtha le prévient et jette des secours dans la place : il attaque sans succès Marius, détaché vers Sicca avec quelques cohortes..... 72
LVII. Premier assaut donné à Zama..... 73
LVIII. Pendant ce temps, Jugurtha fond à l'improviste sur le camp et s'en rend maître un moment. Marius le reprend : les Numides fuient en désordre..... 74
LIX. Nouvel assaut donné à Zama : nouvelle attaque de Jugurtha contre le camp..... 75
LX. Marius tente vainement l'escalade de Zama : la nuit sépare les combattants..... 76
LXI. Métellus renonce à s'emparer de Zama et rentre pour l'hiver dans la province romaine. Traité secret avec Bomilcar, qui s'engage à livrer Jugurtha..... 77
LXII. Cédant aux suggestions du traître, Jugurtha demande à se rendre, et livre successivement à Métellus ses principaux moyens de défense; mais quand il s'agit enfin de se livrer lui-même, il hésite et reprend tout à coup l'offensive..... 78
LXIII. Marius à Utique : prédiction d'un aruspice. Origine, éducation, caractère et débuts de Marius..... 80

Digitized by Google

LXIV. Il demande un congé pour aller solliciter le consulat. Blessé de n'obtenir de Métellus que refus et railleries, il se met à intriguer contre lui..... 81
LXV. A son instigation, tous les mécontents écrivent à Rome pour solliciter en sa faveur le commandement en chef de l'expédition..... 82
LXVI. Cependant Jugurtha déploie une activité prodigieuse. Complot des habitants de Vacca contre la garnison romaine : massacre..... 84
LXVII. Suite du même sujet : Turpilius, commandant de la place, échappe seul à la mort..... 85
LXVIII. Métellus marche sur Vacca..... 86
LXIX. Une ruse lui livre la ville. Vengeance qu'il tire des habitants. Turpilius est mis à mort..... 86
LXX. Nouvelles tentatives de Bomilcar pour livrer Jugurtha : il s'associe Nabdalsa, qui hésite au moment de l'exécution du complot et fait avorter le coup. Lettre de Bomilcar à son complice..... 87
LXXI. La lettre est surprise et portée au roi. Nabdalsa se hâte de l'aller fléchir..... 88
LXXII. Supplice de Bomilcar et de quelques autres. Jugurtha n'a plus un moment de sécurité..... 89
LXXIII. Métellus laisse enfin partir Marius. — État des esprits à Rome : Marius est élu consul et chargé de la guerre de Numidie..... 90
LXXIV. Marche incertaine de Jugurtha : il rencontre Métellus, engage l'action et se fait battre..... 91
LXXV. Il gagne Thala. Métellus l'y suit à travers les déserts. 92
LXXVI. Fuite de Jugurtha. Siége et prise de Thala..... 93
LXXVII. Députation des habitants de Leptis : Métellus leur accorde un gouverneur et une garnison..... 95
LXXVIII et LXXIX. Digression. — LXXVIII. Leptis et ses habitants. — LXXIX. Trait admirable de deux Carthaginois : les Autels des Philènes..... 95
LXXX. Jugurtha chez les Gétules. Il s'allie au roi Bocchus. 98
LXXXI. Jonction des deux rois : ils marchent ensemble contre Cirta..... 99
LXXXII. Métellus se tient sur la défensive. — Sur ces entrefaites, il apprend le choix fait de Marius pour le remplacer : douleur démesurée..... 100

Digitized by Google

LXXXIII. Peu jaloux de travailler pour un rival, Métellus ouvre avec Bocchus des négociations qui n'ont d'autre effet que de créer des lenteurs..... 101
LXXXIV. Marius, à Rome, se montre plus que jamais hostile aux nobles. Ses préparatifs : empressement du peuple à s'enrôler..... 101
LXXXV. Harangue de Marius contre les nobles..... 103
LXXXVI. Marius complète ses armements, s'embarque, et reçoit l'armée des mains du lieutenant de Métellus..... 110
LXXXVII. Il commence par aguerrir ses recrues dans une suite d'engagements peu importants. — Jugurtha et Bocchus se séparent..... 111
LXXXVIII. Métellus à Rome. — Marius ne cesse de harceler Jugurtha : il projette d'investir successivement toutes les places importantes. Bocchus lui fait faire sous main des avances..... 112
LXXXIX. Marius, après quelques expéditions peu importantes, tourne ses vues sur Capsa, forte ville située au milieu du désert. Ses motifs..... 113
XC. Difficultés de l'entreprise : marche de Marius jusqu'au fleuve Tana..... 114
XCI. Marius arrive à l'improviste devant Capsa : les habitants sont forcés de se rendre sans coup férir : Marius brûle la ville et massacre tous les hommes en âge de porter les armes..... 115
XCII. Effet produit par cette exécution. Marius va assiéger un fort presque imprenable : efforts longtemps inutiles.. 116
XCIII. Il est sur le point de s'éloigner, quand le hasard conduit un soldat au sommet du fort : informé de l'aventure, Marius donne à ce soldat quelques hommes pour tenter l'escalade..... 118
XCIV. Escalade : prise du fort..... 119
XCV. Arrivée de Sylla au camp : son origine, ses mœurs. 121
XCVI. Sylla se concilie bientôt l'affection générale..... 122
XCVII. Cependant Jugurtha triomphe encore une fois des hésitations de Bocchus, et les deux rois réunis attaquent Marius par surprise : désordre dans les rangs des Romains..... 123
XCVIII. Intrépidité de Marius : il rallie les siens à l'entrée de la nuit, et va occuper deux hauteurs voisines. Les

Digitized by Google

ennemis se répandent tout autour et s'abandonnent à une folle joie..... 125
XCIX. Lorsqu'ils sont profondément endormis, à la suite des excès de la nuit, Marius se précipite sur eux et les taille en pièces..... 126
C. Marius dirige son armée vers les quartiers d'hiver : sa vigilance pendant la marche..... 127
CI. Jugurtha et Bocchus l'attaquent encore près de Cirta : ils sont repoussés avec une perte considérable..... 128
CII. Bocchus demande à traiter. Marius lui envoie Manlius et Sylla. Discours de Sylla et réponse de Bocchus. Tergiversations du roi maure..... 130
CIII. Marius va, à la tête d'un détachement, assiéger une tour isolée dans le désert. En son absence, Sylla reçoit de nouveaux envoyés de Bocchus..... 132
CIV. Retour de Marius : il assemble un conseil. Les envoyés obtiennent de porter à Rome les demandes de Bocchus : réponse qu'ils y reçoivent..... 134
CV. Sylla retourne auprès de Bocchus : sur sa route, il rencontre Volux, fils de Bocchus, qui se joint à son escorte..... 135
CVI. Volux annonce tout à coup l'approche de Jugurtha : violents soupçons contre lui..... 135
CVII. Sylla le protége contre la fureur de ses soldats, mais veut le renvoyer. Volux se justifie et obtient de rester. Le détachement traverse impunément le camp ennemi..... 137
CVIII. Bocchus fait prier Sylla de fixer le jour et le lieu d'une entrevue, s'engageant d'avance à faire ce qu'exigera le peuple romain. Était-il de bonne foi?..... 138
CIX. Entrevue de Sylla et de Bocchus en présence d'un envoyé de Jugurtha : ajournement. Pendant la nuit, Bocchus mande secrètement Sylla..... 139
CX. Discours de Bocchus à Sylla..... 139
CXI. Réponse de Sylla. Bocchus finit par s'engager à livrer Jugurtha..... 140
CXII. D'un autre côté, Jugurtha, sur le faux avis qu'il reçoit que les Romains sont disposés à traiter avec lui, fait engager Bocchus à préparer une entrevue et à lui livrer Sylla..... 141

Digitized by Google

CXIII. Nouvelles tergiversations du roi maure. Jugurtha est livré à Sylla..... 142
CXIV. Rome, vivement menacée du côté de la Gaule, s'empresse d'élever Marius, encore absent, à un second consulat, et de le charger de cette autre guerre. Triomphe de Marius..... 143

FIN DE LA TABLE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google